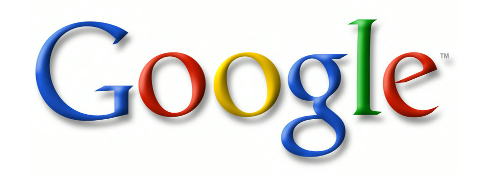






Che[redacted], Relieur de
Monse[redacted] impériale du
Génie[redacted] Jardins, tient
papier[redacted] couleurs, en
tous genres, [redacted] fabriques de Paris.

OEUVRES

DE

JACQUES DELILLE.

Cette édition se trouve à PARIS,

Chez H. NICOLLE, à la Librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n° 15.

Chez GIGUET et MICHAUD, Imprimeurs-Libraires, rue des Bons-Enfants, n° 34.

A STRASBOURG,

Chez LEVRAULT, Imprimeur-Libraire.

A LEIPSICK,

Chez BESSON et MITTLER, Libraires.

Et à LA HAYE,

Chez VAN CLEEF frères, Libraires de la Cour et de la Bibliothèque royale.

LES

TROIS RÈGNES

DE LA NATURE,

POËME EN VIII CHANTS.



Interdits tous les deux et muets un moment
Ces superbes rivaux restent sans mouvement

LES
TROIS RÈGNES
DE LA NATURE,
PAR JACQUES DELILLE;

AVEC DES NOTES
PAR M. CUVIER, DE L'INSTITUT, ET AUTRES SAVANTS.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, nº 14.
1808.

LES TROIS RÈGNES

DE LA NATURE.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT

DU CHANT CINQUIÈME.

Les différentes substances minérales. — Énumération des divers métaux. — Phénomènes produits par la nature dans l'intérieur des mines. — Le proscrit cherchant un refuge dans les mines contre les factions qui ont mis sa tête à prix.

LES TROIS RÈGNES

DE LA NATURE.

CHANT CINQUIÈME.

RÈGNE MINÉRAL.

Oh ! que le temps sait bien, dans sa marche féconde,
Sous mille aspects nouveaux reproduire le monde !
Qui l'eût cru qu'un amas de légers sédiments
Brillerait en cristaux, luirait en diamants ! (1
Que la terre, oubliant sa vertu végétale,
Des sucs dus à la fleur colorerait l'opale ! (2
Qu'un ver emprisonné formerait le corail ! (3
Mais ce noble arbrisseau, ces pierres, cet émail,
Ne sont que l'ornement et le luxe du monde :
En biens plus précieux notre terre est féconde.

Pénétrez dans son sein : d'abord s'offre aux regards
Ce sel dans la nature abondamment épars. (4
Le temps qui l'accumule en de vastes carrières,
En forme lentement des montagnes entières ;
Et ces riches trésors, qu'ignore l'œil du jour,
De la mer vagabonde annoncent le séjour.
J'atteste, ô Wiliska ! tes carrières fécondes. (5
Tremblant et suspendu sur tes voûtes profondes,
Le voyageur descend, et son œil enchanté
Dans ces antres obscurs voit toute une cité.
Des murailles de sel se montrent à sa vue :
Le sel se forme en voûte, en colonne, en statue ;
Le sel se creuse en temple et se dresse en autel ;
Le travailleur s'assied à des tables de sel.
Au milieu d'un ruisseau court l'onde salutaire
Que jamais de ces lieux l'amertume n'altère : (6
Telle on dit qu'Aréthuse, au sein des flots amers,
Sans perdre sa douceur, voyageait sous les mers.
Au-dessus, distillée en larmes abondantes,
L'eau des sels congelés brille en gouttes pendantes.

Là, chacun a son chef: il commande; à sa voix
Des milliers de marteaux résonnent à la fois.
Tous, d'un égal effort, tous, d'une ardeur commune,
Attaquent ces remparts, ouvrage de Neptune:
Leurs pans tombent en blocs confusément épars.
Là, glissent des traîneaux: ici, roulent des chars.
Le tonneau suit dans l'air le tonneau qui s'élève;
La mobile poulie, en criant, les enlève.
Chaque bloc est un prisme, et l'éclat des flambeaux
En palais de cristal a changé ces tombeaux.
L'œil voit sans se lasser ces brillants phénomènes.

Du métal à son tour parcourons les domaines.
Là, de plus grands tableaux frappent encor nos yeux;
Là, tout est plus savant et plus mystérieux:
Entrons. Le vent mugit sous ces voûtes profondes;
Des torrents souterrains j'entends gronder les ondes.
Tout à coup jusqu'à moi parviennent d'autres sons;
C'est le bruit des travaux, c'est le bruit des chansons,
C'est la voix des humains. Alors de ces lieux sombres
Je crois voir s'éclaircir et s'égayer les ombres:

Aussi, malgré leur triste et ténébreuse horreur,
Mes regards assurés s'y plongent sans terreur.
Je descends, je parcours la longueur de ces routes,
Je mesure de l'œil la hauteur de ces voûtes;
J'aime à voir ces grands blocs, ces rochers suspendus,
En arceaux naturels sur ma tête étendus.
C'est là, c'est encor là que, cachant sa puissance,
L'éternel ouvrier, dans un profond silence,
Compose lentement et décompose tout:
Il colore, il distille, il unit, il dissout.
Là, différents de poids, de forme, de figure,
Dans la dure épaisseur de leur matrice obscure,
Se forment ces métaux qu'on tâche d'arracher
Aux veines de la terre, aux fentes du rocher:
Le fer cultivateur, et le bronze qui tonne,
Et ce métal docile où l'onde s'emprisonne;
L'étain, l'argent, et l'or qui brille sans rivaux;
Et ce nouveau métal, le plus lourd des métaux,
Que long-temps à nos yeux déroba la nature,
Et de nos arts féconds la richesse future;

Et le mercure enfin, qui, connu par son poids,
En globules roulants glisse et fuit sous nos doigts.

Il est d'autres métaux moins purs dans leur essence,
Tous différents de poids, de couleur, de puissance :
Le tung-stène grisâtre (9) ; et l'arsenic rongeur, (10
Qui du cuivre blanchi déguise la rougeur,
Et par deux attentats sert, doublement perfide,
Le monnayeur coupable et le lâche homicide, (11
Mais qui, par ses couleurs réparant ses forfaits,
A nos arts innocents prodigue ses bienfaits. (12
Ailleurs c'est le nickel (13) ; le douteux molybdène (14
Dont nul ne connaissait la substance incertaine,
En grains noirs et brillants se montrant à nos yeux,
S'évaporant à l'air, et résistant aux feux ;
Le cobalt, qui de l'art sujet involontaire, (15
Garde dans le creuset sa roideur réfractaire,
Et par les feux ardents lentement pénétré,
Se fond avec le verre en fluide azuré ;
Le bismuth peu ductile et peu rebelle aux flammes, (16
Qui se forme en cristal et se déploie en lames ;

Le manganèse à peine entamé par les feux,
Mais au contact de l'air tombant en grains poudreux; (17
Et le zinc indien, qui, lorsqu'un grand théâtre
Étale à tout Paris ces jeux qu'il idolâtre,
De si riches couleurs, de rayons si brillants,
Pare ces faux soleils dans l'ombre pétillants,
Dont Tivoli plaintif à regret s'illumine, (18
Et pour Ruggieri fait déserter Racine;
Et l'antimoine enfin, utile aux animaux,
Proscrit par des arrêts, ordonné par nos maux,
Et qui, de vains débats source long-temps féconde,
Avant de le guérir scandalisa le monde : (19
Tant les vieux préjugés fascinent nos regards,
Et dans leur cercle étroit emprisonnent les arts!

Je ne citerai point tous ces métaux modernes
De leurs nombreux aînés familles subalternes;
J'attends que le savoir, parmi leurs vieux parents,
A leur race nouvelle ait assigné les rangs.

De ces métaux récents dont l'art fit la conquête
Chacun a son pouvoir; le chrome est à leur tête :

Peintre des minéraux, de nos plus belles fleurs
Il distribue entr'eux les brillantes couleurs;
L'émeraude par lui d'un beau vert se colore,
Il transmet au rubis la pourpre de l'aurore;
Quelquefois du plomb vil fidèle associé,
Teint d'un vif incarnat son obscur allié;
Tantôt rival heureux des couleurs japonaises,
Avant qu'elle ait de Sève enduré les fournaises,
Il peint la porcelaine, et lui prête à nos yeux
Ces fonds verts et brillants qui résistent aux feux.
Notre siècle en est fier, et, par un juste hommage,
Un jour de Vauquelin y gravera l'image. (20)

Tous ces métaux divers sont pesants ou légers,
Ou purs, ou se mêlant de métaux étrangers;
Les uns cassants et durs, d'autres avec souplesse
En fils longs et brillants déployant leur richesse;
L'un prompt à s'amollir aux feux les moins brûlants,
L'autre à peine domté par des feux violents;
L'un fier de son éclat, l'autre de son usage;
L'un vil aux yeux du peuple, et l'autre aux yeux du sage.

Souvent ils sont cachés sous des masques trompeurs;
Souvent des minéraux les subtiles vapeurs
Pénètrent lentement dans le sein de la terre;
Le métal à son tour couvre souvent la pierre.
Du monde minéral étonnants végétaux,
Les uns sont dessinés en bouquets, en rameaux;
D'autres sont en plumage arrangés avec grâce; (21
Ceux-ci n'offrent aux yeux qu'une grossière masse:
Tous, destinés pour nous, passent à nos regards
Des ateliers du temps aux ateliers des arts;
Et notre œil voit sortir de cette nuit profonde,
L'espoir, les biens, les maux, et les crimes du monde.
Mais la mine s'épuise, et dans son sein muet
La nature sommeille et le travail se tait.
Que dis-je? la nature, en tout temps agissante,
Répare incessamment leur source renaissante.
Déjà sa main reprend en secret ses travaux,
Et fait de nouveaux plans pour des siècles nouveaux;
Mais l'espoir pour long-temps de ces antres s'exile.
Quelquefois seulement ils deviennent l'asile

De l'infâme assassin, du brigand ténébreux,
Hélas! et quelquefois l'abri du malheureux;
Sur-tout quand les tyrans sur leurs listes sanglantes
Inscrivent sans pitié leurs victimes tremblantes.
Essayons ce récit des publiques horreurs;
Il convient à mes chants, il convient à nos mœurs.

De mille factions mère désordonnée,
Florence à leurs fureurs vivait abandonnée;
Dans ses murs, sans repos, sans police et sans lois,
Sur les partis rivaux se promenant sans choix,
Des bourreaux fatigués la hache indifférente,
De leur sang confondu sans cesse était fumante;
Et le meurtre, toujours nommant leur successeur,
Jetait sur l'opprimé le superbe oppresseur.
Un vain peuple à la fois et féroce et volage,
Après l'avoir formé, détruisait son ouvrage,
Et toujours entraîné, croyait toujours choisir.
Chacun de sa faveur ardent à se saisir,
Du nom de liberté flattait sa servitude;
Lui, dans son orageuse et vague inquiétude,

Instrument et jouet de vingt partis rivaux,
Passait de trouble en trouble à des tourments nouveaux.
Ainsi de tous côtés lorsque souffle l'orage,
La mer doute à quels vents doit obéir sa rage.

Ormond régnait alors; sa tête en cheveux blancs
Annonçait et le calme et le froid des vieux ans.
Mais la paix de son front n'était point dans son ame;
L'ardente ambition le brûlait de sa flamme;
Ainsi sous les frimas l'Etna cache ses feux.
Si l'orgueil pouvait l'être, Ormond était heureux.
Une fille charmante, aux succès politiques
Ajoutait la douceur des plaisirs domestiques.
Elvire était son nom; et son cœur, et ses traits,
A toutes les vertus joignaient tous les attraits.
Florence dans ce temps, au milieu des tempêtes,
Aimait encor les jeux, les pompes et les fêtes;
Et dans le même jour, et dans les mêmes lieux,
Où des scènes de sang avaient frappé les yeux,
Le bal était ouvert, et le plaisir barbare
Passait des cris de mort aux sons de la guitare.

Elvire soupirait, et, pleurant son pays,
Fuyait l'œil du public. Tel un sauvage lys,
Confiant au désert les parfums qu'il exhale,
Cache aux vents indiscrets sa beauté virginale ;
Ou tel, aux pieds d'Athos où gronde l'aquilon,
Se renferme et se tait un modeste vallon.
Seulement pour charmer sa tranquille retraite
Sa jeune main tenait l'aiguille ou la navette.
Tantôt, de son pays peignant les longs malheurs,
Elle en chargeait la toile et l'arrosait de pleurs ;
Tantôt, de ses aïeux réveillant la mémoire,
De leur vieille discorde elle lisait l'histoire,
Et dans ces souvenirs le présent retracé,
Lui montrait l'avenir écrit dans le passé.
Un jour enfin au cirque ayant suivi sa mère,
Elvire aux spectateurs se montra la dernière,
Et des autres beautés l'éclat s'évanouit.
Ainsi lorsque des fleurs l'essaim s'épanouit,
La rose entre ses sœurs, plus tardive et plus belle,
Se montre, et tout éclat disparaît devant elle.

Le jeune et beau Dolcé vint, la vit et l'aima ;
D'un feu non moins rapide Elvire s'enflamma :
Ainsi d'un même essor, l'une à l'autre fidèles,
Se suivent dans leur vol deux jeunes hirondelles ;
Ou tels, se rencontrant, deux amoureux ruisseaux
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
Auprès du vieil Ormond jaloux de son empire,
Le sensible Dolcé brigua la main d'Elvire :
Ormond lui préféra l'ambitieuse ardeur
D'un jeune audacieux soutien de sa grandeur.
Jusqu'au fond de son cœur Dolcé sentit l'offense,
Et l'amour dans son ame alluma la vengeance.
Dolcé jusqu'à ce jour aux beaux arts, aux plaisirs,
Avait abandonné ses innocents loisirs ;
Mais lorsqu'enfin l'amour, l'affront fait à sa flamme,
A cette douce paix eut arraché son ame,
Rien ne le contint plus, et son cœur outragé,
Par l'honneur, par l'amour jura d'être vengé.
Tout ce qui peut gagner la faveur populaire,
La noblesse du sang, l'heureux désir de plaire,

Le talent rehaussé par d'aimables dehors,
La vertu qu'embellit la grâce d'un beau corps,
L'art touchant des bienfaits, l'art brillant du langage;
Le trop heureux Dolcé reçut tout en partage :
Il en arma sa haine, et, bientôt renversé,
Par son jeune rival Ormond fut remplacé.
Malheureux ! dans sa chute où trouver un asile?
Ce n'était plus le temps où le vaincu tranquille
Pouvait, cédant au sort un pouvoir abhorré,
Retomber dans la foule et s'y perdre ignoré.
L'implacable vengeance accablait sa disgrâce ;
Le vainqueur au vaincu n'eût osé faire grâce :
Dépendant des ressorts qu'il avait fait mouvoir,
Lui-même obéissait au faîte du pouvoir;
Et, tremblant d'arrêter le cours de sa vengeance,
Était libre en sa haine et non dans sa clémence.
A l'aspect des bourreaux, du fer ensanglanté,
Le citoyen proscrit fuyait épouvanté,
Confiait à la nuit son départ solitaire,
Du plus obscur réduit recherchait le mystère.

Malheur à tout mortel dont le zèle imprudent,
De son timide asile eût été confident!
Plus malheureux, celui dont le toit secourable
Eût osé recueillir cet hôte redoutable!
Tout se taisait, le sang, l'amour et l'amitié;
Les larmes se cachaient dans l'œil de la pitié;
Et l'hospitalité, dans ces malheureux âges,
N'était plus qu'aux déserts et qu'aux antres sauvages.

Au milieu du tumulte, et du sang, et des cris
Qui proclamaient le nom et la mort des proscrits,
Ormond fuit, et, hâtant sa course vagabonde,
Rencontre près d'un bois une mine profonde,
Fréquentée autrefois, et déserte aujourd'hui;
Antre affreux où du jour jamais l'astre n'a lui.
D'effroyables ravins en gardent les approches;
Du sommet escarpé de ses hideuses roches
On n'entend que les cris des oiseaux dévorants,
Le murmure des bois, et le bruit des torrents.
Là, quittant ses foyers, ses amis, sa famille,
Le malheureux vieillard s'enfonce avec sa fille:

Là, contre son vainqueur, contre le sort jaloux,
En imprécations éclatait son courroux.
Ainsi sur son rocher, jeté par des perfides,
Philoctète en fureur maudissait les Atrides.
Ormond marchait, errait sous ces rocs ténébreux :
Leur silence désert, leur abandon affreux,
Semblait de son destin lui peindre la tristesse.
« Autrefois, disait-il, la soif de la richesse
« Attirait dans ces lieux des cœurs intéressés;
« Leur richesse n'est plus, les voilà délaissés:
« Tel est mon sort. Ma sombre et triste défiance,
« Enfant de la vieillesse et de l'expérience,
« M'a fait cacher à tous l'abri de mes malheurs;
« Pas un ami ne sait dans quel antre je meurs!
« J'ai tout perdu! Que dis-je? en mon destin funeste
« Elvire est avec moi, mon Elvire me reste! »
Tout ce que la touchante et noble antiquité
De la tendre Antigone autrefois a conté,
N'a rien de comparable aux tendres soins d'Elvire.
Tantôt, quand le sommeil reprenait son empire,

A son père assoupi ses soins compatissants
Faisaient un doux chevet de ses bras innocents :
Tantôt, s'ils le troublaient par leurs affreux mensonges,
D'un regard inquiet elle épiait ses songes,
Les lisait sur son front, et, hâtant son réveil,
Pour le rendre au repos l'arrachait au sommeil :
Tantôt elle sortait, et, d'une main tremblante,
Saisissait à la hâte, ou la fraise odorante,
Ou le fruit savoureux que donne le figuier,
Ou de son fruit amer dépouillait l'olivier.
Souvent ses beaux cheveux, pour un plus noble usage
Courbant en arc ou l'if ou le cormier sauvage,
De leur tresse tendue envoyaient le roseau
Dont la pointe dans l'air allait frapper l'oiseau ;
Soudain elle rentrait, et sa timide joie
A son père attendri courait porter sa proie.
D'autrefois, de sa soif pour apaiser l'ardeur,
Dans une coupe d'or, débris de leur splendeur,
Que jadis emplissait de sa liqueur choisie,
De Smyrne ou de Chio l'odorante ambroisie,

Sur la croupe du mont ses mains allaient chercher
L'eau qui tombait des cieux dans le creux du rocher.
Osaient-ils un instant quitter leur solitude?
Avec quelle attentive et tendre inquiétude
Elvire observait tout, et lui servant d'appui,
Lui choisissait sa place et veillait près de lui!
Du malheureux alors la douleur affaiblie
Quelquefois faisait place à la mélancolie.

Un soir que dans ces lieux, avec un front riant,
Diane aux doux rayons éclairait l'orient,
Cet air frais, ce ciel pur, cette pâle lumière,
Ce repos étendu sur la nature entière,
Pénétrant par degrés dans le fond de son cœur,
Par un charme inconnu suspendit sa douleur,
Tout à coup se tournant vers sa consolatrice:
« O charme de mes jours, ma douce bienfaitrice!
« Je ne sais quel attrait ont ces riants tableaux;
« Mais je sens moins ici la vengeance et mes maux!
« L'homme devient plus calme auprès de la nature!
« De Dolcé, dans ces lieux, j'oublie enfin l'injure:

« Je suis las de haïr, et sans peine mon cœur
« Excuse en lui l'amant, et pardonne au vainqueur.
« Toi, pardonne un refus qui fit notre infortune!
« Que la mienne à tes yeux ne soit pas importune!
S'il existe un pouvoir ami des malheureux,
« Crois qu'il reconnaîtra des soins si généreux!
« C'est toi dont le printemps console ma vieillesse;
« C'est toi qui de mon antre adoucis la tristesse:
« De l'astre qui nous luit l'aspect consolateur
« Est moins doux à mes yeux que tes soins à mon cœur.

Il dit, serra sa main, répandit quelques larmes.
Dès ce moment, la vie eut pour lui plus de charmes;
Et, respirant enfin du poids d'un long courroux,
Son cœur fut plus tranquille, et son sommeil plus doux.

Cependant les partis, les vengeances, les haines,
Troublaient encor l'état de leurs sanglantes scènes;
Et Dolcé, par la force au plus haut rang monté,
Par la force, à son tour, s'en vit précipité.
De son règne plus doux les successeurs féroces
Signalèrent sans fin leurs vengeances atroces.

Il fallut par la fuite échapper à la mort.
Mais, ô coups imprévus ! ô caprices du sort !
Dans le tumulte affreux du revers qui l'exile,
Son unique ressource, et son unique asile,
Ce fut cet antre même où s'était enfoncé
Le malheureux vieillard par ses mains renversé :
Tant à ses jeux cruels la fortune obstinée,
Des mortels au hasard roule la destinée !

Sombre et pensif, il entre en cet affreux séjour,
Furieux de regrets, de vengeance et d'amour.
L'amour, dont tant de soins n'ont pas éteint la flamme,
Plus violent alors, se rallume en son ame.
« Que fait Elvire ? Hélas ! en proie à ses douleurs,
« Elle pleure, et c'est moi qui fais couler ses pleurs !
« Sort cruel, va, transporte où tu voudras l'empire,
« Les honneurs, les trésors ; mais rends-moi mon Elvire !
« Que je revoie Elvire, et je meurs consolé ! »

Ainsi Dolcé parlait, furieux, désolé.
Durant deux jours entiers, dans sa rage tranquille,
Sur le même rocher il demeure immobile ;

Mais enfin, excité d'un désir curieux,
Il veut interroger et connaître ces lieux.
Il entre, il se confie à ces lugubres voûtes,
Il traverse à pas lents leurs ténébreuses routes.
Tout à coup, ô surprise ! il croit entendre un bruit.
Il approche, on l'évite; il avance, on le fuit :
Enfin il les atteint, et reconnaît sans peine
La fille à son amour, et le père à sa haine.
Interdits tous les deux, et muets un moment,
Ces superbes rivaux restent sans mouvement :
A l'aspect l'un de l'autre, ils admirent ensemble
Le sort qui les unit, le lieu qui les rassemble.
Tels deux vaisseaux guerriers qui, dans un choc affreux
Sur le vaste Océan se foudroyaient entre eux,
Jetés par l'aquilon sur le même rivage,
Confondent leurs débris et mêlent leur naufrage.
Elvire en pleurs gémit; le jeune et fier Dolcé
Jette au superbe Ormond un regard courroucé.
D'un air calme et serein le vieillard l'envisage.
« Oui, lui dit-il enfin, je t'ai fait un outrage :

« Mais de quoi t'a servi ton imprudent courroux ?
« Toi-même du destin tu ressens donc les coups !
« Déplorable désir de gouverner les hommes !
« Dolcé, dans quel état et dans quel lieu nous sommes !
« Regarde ; ici vivaient des mortels malheureux,
« Déterrant des trésors qui n'étaient pas pour eux ;
« Dont les yeux ignoraient, dans cette nuit profonde,
« S'il était un soleil, s'il existait un monde :
« Eh bien ! chargés de fers, accablés de travaux,
« Ils chantaient, et leurs chants adoucissaient leurs maux.
« Et nous, nous au milieu des discordes civiles,
« Du ravage des champs, du pillage des villes,
« L'un par l'autre abhorrés, l'un par l'autre abattus,
« Oppresseurs sans pouvoir, malheureux sans vertus,
« Privés des vrais plaisirs, des vrais biens de la vie ;
« Le moindre de nos maux eût consolé l'envie.
« Vaincu, proscrit, jeté dans ce séjour d'effroi
« Je t'ai haï long-temps ; puis j'ai pleuré sur toi.
« Toi, si ta haine encor peut conserver ta rage,
« Contemple ces lambeaux et regarde mon âge. »

Dolcé long-temps se tait, regarde tour à tour
L'objet de sa fureur, l'objet de son amour.
Elvire enfin laissa tomber d'un œil humide,
Avec un doux regard, une larme timide.
Que ne peut sur l'amour une larme, un regard?
Il s'élance, il se jette aux genoux du vieillard :
« O toi, dont j'ai causé, dont j'ai plaint la misère,
« C'en est fait, à tes pieds j'abjure ma colère.
« Non, je n'étais point né pour sentir la fureur.
« Qu'un sentiment plus doux était fait pour mon cœur!
« Me voilà devant toi, mets ta main dans la mienne,
« Et puisse Elvire un jour y joindre aussi la sienne.
« Alors je ne suis point proscrit ni malheureux;
« Alors je trouve ici ma patrie et mes dieux :
« Trop heureux si je puis, partageant vos disgrâces,
« Consoler le malheur, la vieillesse et les grâces. »
Ainsi Dolcé parlait, et, dans le même instant,
Vers l'issue opposée un bruit confus s'entend.
Surpris et curieux, il approche, il écoute.
Un mortel empressé marchait sous cette voûte;

Non point avec ce pas timide, suspendu,
Qui craint de se trahir, tremble d'être entendu;
Mais d'un pas ferme et sûr, mais avec ce visage,
D'une nouvelle heureuse infaillible présage :
C'est un confident sûr, de qui l'avis certain
Vient instruire Dolcé de son nouveau destin.
Tout est changé : le peuple, inquiet et volage,
Pour la troisième fois a brisé son ouvrage;
Et du parti d'Ormond, du parti de Dolcé,
Les débris réunis l'ont déjà remplacé.
S'ils veulent ressaisir les rênes de l'empire,
A leur pouvoir nouveau l'état entier conspire;
Et déjà, ralliant toutes les factions,
La faveur populaire a proclamé leurs noms.

Au malheureux vieillard, de cet avis fidèle
L'impatient Dolcé court porter la nouvelle.
« Le ciel, dit le vieillard, a puni ces brigands;
« Le ciel est juste enfin : mais vois ces cheveux blancs,
« Dois-je à des chocs nouveaux exposer mon vieil âge?
« C'est assez d'une erreur, c'est assez d'un naufrage.

« Au bord d'une forêt, sur la rive des mers,
« Un vieux château me reste en des vallons déserts;
« Là peut-être m'attend un destin plus tranquille.
« Si tu peux, jeune encor, supporter cet asile,
« Mon Elvire est à toi : vers ce nouveau séjour
« Un facile trajet nous conduit en un jour. »
Il dit, Dolcé l'embrasse; et la douce rosée,
Qui rafraîchit le sein de la terre embrasée,
Apporte moins de joie au sillon altéré,
Que Dolcé n'en goûta dans son cœur enivré.
Mais avant son départ il veut que l'hyménée
Et d'Elvire et de lui fixe la destinée.

Sur la cime du mont un agreste ruisseau,
Dont l'onde souterraine y cachait son berceau,
A travers les rochers de leurs sombres retraites
Se glissant lentement par des routes secrètes,
Baignait leur antre obscur, et ses flots épaissis,
Suspendant aux rochers leurs sédiments durcis,
De spaths (22) et de cristaux différents de figure
Ornaient du noir lambris la brute architecture.

Des siècles et des eaux ouvrage naturel,
Au milieu s'élevait un magnifique autel,
Que le suc minéral, distillé de la voûte,
En colonne d'albâtre a bâti goutte à goutte ; (25
Et lorsque dans l'horreur de cet obscur séjour
Des brandons allumés reproduisaient le jour,
De leurs reflets divers la pompe éblouissante,
De rochers en rochers au loin rejaillissante,
Défiait dans la nuit les rayons du soleil.
Là, sans suite, sans faste, et sans vain appareil,
Pour temple les arceaux de cette voûte obscure,
Ces prismes pour flambeaux, pour témoin la nature,
Pour offrande leur cœur, un rocher pour autel,
Le dieu d'hymen reçut leur serment mutuel ;
Et jamais dans l'éclat de ses plus riches fêtes
Ce dieu n'avait reçu de plus nobles conquêtes.
Enfin ils sont unis : la nuit vient, et l'amour
Aux mystères d'hymen les appelle à son tour.
Là, ne se montra point cette pompe qu'étale
Des riches et des grands la couche nuptiale ;

Ces superbes rideaux, ces coussins fastueux,
Des amours opulents trône voluptueux :
L'art ne profana point cette union si douce
La nuit prêta son ombre, et les rochers leur mousse.

Dans les cieux cependant l'aurore est de retour :
Il est temps de partir pour leur nouveau séjour ;
Il est temps de quitter cette grotte chérie,
Dès long-temps leur asile, et déjà leur patrie.
Mais, ô douleur nouvelle ! en désertant ces toits
Ils pensent s'exiler pour la seconde fois.
En vain ce lieu lugubre, arrosé de leurs larmes,
De la société leur refusait les charmes ;
En vain les profondeurs de cet antre écarté
Des doux rayons du jour ignoraient la clarté :
Ils l'aimaient ; chaque jour la puissante habitude
Rendait sa nuit moins sombre et son séjour moins rude.
Témoin de leurs plaisirs, témoin de leurs douleurs,
Cet antre le premier adoucit leurs malheurs,
Accueillit leur misère. Eh ! quel rocher sauvage
Ne plaît au malheureux échappé du naufrage !

Ils partent cependant, et, les larmes aux yeux,
Sur le seuil de la grotte ils lui font leurs adieux.
Une nacelle est prête : ils voguent, et peu d'heures
Leur montrent de plus près leurs nouvelles demeures
Qu'en cercle environnait un rivage charmant.
À peine ils l'ont touché, dieux ! quel ravissement !
Là, soudain de leurs cœurs s'apaise la tempête ;
L'air plus calme et plus pur pèse moins sur leur tête ;
Des vainqueurs, des vaincus, des bourreaux, des proscri
Leurs tranquilles bosquets n'entendent point les cris.
Bien loin d'eux vont mourir les clameurs populaires
Et le rugissement des factions contraires.
Aucun fiel n'aigrit plus ces deux rivaux fameux :
Èlvire est le lien qui les unit entre eux.
Telle entre deux couleurs, médiatrice heureuse,
Glisse d'un ton plus doux la teinte harmonieuse.

Il fallait cependant, par d'utiles plaisirs,
Par d'aimables travaux, varier leurs loisirs :
Le crayon, le pinceau, la lyre, la lecture,
De leur nouveau séjour l'agréable culture,

Des coteaux, des vallons l'aspect délicieux,
Les trésors de la terre et l'étude des cieux,
Charmaient innocemment leur douce solitude.
Sur-tout des minéraux l'intéressante étude
Occupait leurs moments : tous rangés avec art,
Et classés avec ordre, instruisaient leur regard.
A leur tête éclatait sur ce brillant théâtre
Un fragment précieux de cet autel d'albâtre,
Dépositaire heureux de leur premier serment,
Et de leur tendre amour fidèle monument.
Dès-lors tous trois sans soins, sans trouble, sans envie,
Crurent ou retrouver ou commencer la vie.
Plus de jours malheureux, plus d'inquiètes nuits :
Leurs nuits étaient sans trouble et leurs jours sans ennuis
Tel un fleuve rapide, enfant d'un mont sauvage,
Qui, tourmentant ses eaux, son lit et son rivage,
Parmi d'affreux rochers mugissait en courroux,
Arrivé par degrés sur un terrain plus doux,
Se calme, s'abandonne à sa pente insensible,
Et, de torrent fougueux, devient ruisseau paisible.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

---

1) PAGE 9, VERS 4.

Qui l'eût cru qu'un amas de légers sédiments
Brillerait en cristaux, luirait en diamants!

Il est certain aujourd'hui, par les expériences de la chimie moderne, que le diamant est combustible : cette substance qui passait pour tellement inaltérable que les anciens en avoient fait l'emblème des arrêts du Destin,

(Figit adamantinos dura necessitas clavos)

se dissipe en un peu de fumée et de suie. M. de Morveau ayant recueilli et examiné la vapeur qui résulte de cette combustion, l'a trouvée parfaitement semblable à celle du charbon; il pense donc que le diamant n'est que du charbon dans son plus grand état de pureté : aussi le diamant peut-il convertir le fer en acier de la même manière que le charbon. Les poëtes, qui donnaient à leurs héros des

armes de diamant, ne se croyaient pas si près de la vérité.

Le diamant étant de la nature du charbon ne peut être un sédiment de l'eau, mais l'on ignore en général quel a été son dissolvant et comment il a pu cristalliser.

On est au reste dans la même ignorance par rapport au cristal de roche, qui n'est que la cristallisation de la terre siliceuse dans sa plus grande pureté. Des cônes, des prismes, des aiguilles de cette pierre, tantôt isolés, tantôt groupés, tantôt limpides et tantôt colorés de diverses nuances, tapissent presque toutes les cavités des roches; il s'en retrouve jusque dans les moindres fissures : on ne peut guère douter que la nature n'en produise encore journellement, et cependant la chimie n'a pu découvrir aucun moyen de la dissoudre.

2) PAGE 9, VERS 6.

Que la terre, oubliant sa vertu végétale,
Des sucs dus à la fleur colorerait l'opale!

L'opale, espèce d'agate blanchâtre, qui, du milieu de sa teinte laiteuse, réfléchit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, en sorte que, dit Pline, *elle semble resplendir à la fois du vert de l'émeraude, du bleu du saphir, du feu du rubis, mêlés à l'or éclatant de la topaze.* Ces reflets sont dus à de

légères solutions de continuité entre ses molécules, ou à de nombreuses petites fissures qui la traversent en tout sens, et qui décomposent et renvoient diversement la lumière : aussi est-elle extrêmement cassante. Les mines d'opale les plus célèbres sont celles de Hongrie. On donne communément le nom d'orientales aux pierres qui en viennent. L'art ne peut contrefaire l'opale ; on ne la taille point en facettes, mais en segment de sphère, ou, comme on dit, en *cabochon*.

Les anciens l'appelaient la plus noble des pierres ; et tout le monde connaît l'obstination de Nonius, qui aima mieux se faire proscrire par Antoine que de lui céder une belle opale que ce triumvir désirait ardemment. *Mira Antonii feritas*, dit Pline, *atque luxuria propter gemmam proscribentis ; nec minor Nonii contumacia, proscriptionem suam amantis, cùm etiam feræ abrasas partes corporis relinquant, propter quas se periclitari sciant.* Il fait allusion au castor dont les anciens rapportaient qu'il se mutile pour échapper aux chasseurs, parce-qu'il sait qu'on ne le poursuit que pour avoir son *castoreum*, substance estimée en médecine.

L'opale est aujourd'hui à peu près du même prix que le saphir.

5) PAGE 9, VERS 7.

Qu'un ver emprisonné formerait le corail!

Cette sorte d'arbre pierreux et d'un beau rouge, dont on fait des bijoux et que l'on nomme *corail*, est un dépôt formé dans l'intérieur d'un animal composé de la famille des polypes. Dans l'état de vie, le corail est enveloppé d'une écorce charnue, creusée d'une multitude de petites cellules; chaque cellule contient un polype, qui peut à volonté s'y tenir renfermé ou s'étendre au dehors. Ces polypes ressemblent à autant de petites fleurs, parceque leurs bras, disposés en rayons autour de leur bouche, représentent des pétales. Ils s'en servent pour saisir les petits animaux qui passent à leur portée et dont ils font leur nourriture, et tous les polypes d'un même tronc de corail communiquent tellement ensemble par l'écorce générale à laquelle ils adhèrent, que ce que chacun d'eux mange profite également à tout l'ensemble de cet animal composé. Le dépôt pierreux, que l'on appelle proprement *corail*, se forme par couches du dedans en dehors; la couche extérieure étant toujours la plus nouvelle, à peu près comme dans les arbres. Ces couches diffèrent quelquefois en couleur,

4) PAGE 10, VERS 2.

D'abord s'offre aux regards
Ce sel dans la nature abondamment épars.

C'est en effet une chose admirable que la profusion avec laquelle la nature a répandu celle de toutes les substances minérales qui est le plus utile à l'homme ; non seulement l'eau de la mer en tient d'autant plus en dissolution qu'elle est sous un climat plus chaud, mais une quantité de sources salées coulent dans l'intérieur des continents, et des masses immenses de sel sont cachées dans la profondeur de la terre. Elles paraissent être des dépôts laissés sur nos contrées par les mers qui les couvraient autrefois, et il est probable que les sources salées leur doivent leur origine. Les déserts de l'Afrique ont aussi de riches amas de sel, qui étaient connus de la plus haute antiquité, et qui font encore aujourd'hui un article important de commerce dans ces régions arides.

On sait que le sel commun, ou muriate de soude dont nous parlons ici, est une combinaison d'un acide appelé *muriatique*, dont le radical est inconnu, et de l'alcali nommé *soude*, ou *alcali minéral.*

Chacun de ces éléments a dans les arts son utilité particulière ; la soude est indispensable pour les verreries et les savonneries, et l'acide muriatique,

outre son utilité pour beaucoup d'opérations chimiques, lorsqu'il prend un excès d'oxigène, devient le moyen le plus actif pour blanchir les toiles et détruire les couleurs qu'on y aurait appliquées.

Il y a donc un grand intérêt à décomposer le sel commun pour avoir séparément les deux substances qui le composent, et c'est à quoi la chimie est parvenue depuis quelque temps.

5) PAGE 10, VERS 7

J'atteste, ô Wiliska ! tes carrières fécondes.

La peinture que le poëte fait ici des mines de sel de la Pologne autrichienne est beaucoup plus exacte que la plupart de celles que l'on trouve dans les relations de ce pays-là. Elles sont vraiment étonnantes par leur immensité. On les exploite depuis 1251 : elles donnent chaque année 100,000 quintaux de sel, et cependant on n'a pu déterminer encore les dimensions de l'énorme masse de ce minéral où elles sont creusées. Elles ont quatre étages ; leur plus grande profondeur est de 900 pieds, et leur étendue horizontale de plus de trois lieues en différents sens. On a creusé quelques édifices dans les parois des galeries, et leurs ornements sont en sel, comme leurs murailles. Ainsi le premier étage, qui est à 200 pieds sous terre, offre trois chapelles, où l'on dit la messe à certaines époques, et dont les

statues et les autels sont en sel, et un bureau nommé chancellerie, où les tables et les siéges sont de la même matière. Les ouvriers se sont aussi pratiqué, en différents endroits, des cases fermées de portes de bois, pour y serrer leurs outils; et c'est de ces petites chambres que l'imagination un peu exaltée des voyageurs a fait des maisons et une ville. On a dit aussi qu'il y existe des familles entières qui n'ont jamais vu le jour, un tribunal de justice, des prêtres, etc.; ce sont des exagérations ridicules. Les ouvriers entrent dans la mine le matin et en sortent le soir, mais les chevaux une fois descendus restent jusqu'à ce qu'ils soient hors de service. On les emploie à traîner le sel et à faire tourner les roues par lesquelles on monte ou descend d'un étage à l'autre. Leurs écuries sont aussi creusées dans le sel, et l'on a remarqué qu'ils y perdent la vue de très bonne heure. Du reste, l'air de ces mines est salubre; malgré leur profondeur elles ne sont point humides, et l'on y trouve plutôt de la poussière que de la boue.

Les penchants des monts Crapacs contiennent beaucoup d'autres mines de sel, tant du côté de la Hongrie que de celui de la Pologne. On en trouve aussi en Moldavie et dans plusieurs pays d'Allemagne, sur-tout dans celui de Salzbourg qui en a tiré son nom.

6) PAGE 10, VERS 16.

Au milieu d'un ruisseau court l'onde salutaire
Que jamais de ces lieux l'amertume n'altére.

Il est très vrai qu'il y a dans ces mines une source d'eau douce qui paraît s'être filtrée au travers de quelque banc d'argile non imprégné de sel et placé entre les couches salines.

7) PAGE 12, VERS 16.

Et ce métal docile où l'onde s'emprisonne.

Le plomb, dont on fait les tuyaux de fontaine, les réservoirs, etc., parceque l'eau ne l'oxide point.

8) PAGE 12, VERS 18.

Et ce nouveau métal, le plus lourd des métaux,
Que long-temps à nos yeux déroba la nature,
Et de nos arts féconds la richesse future.

Le *platine* : on ne l'a trouvé jusqu'à présent que dans les mines du Pérou, sous la forme de grains grisâtres, mélangés d'un sable noirâtre. Plusieurs métaux y sont combinés avec lui, et il a fallu trente années de recherches pour apprendre à l'en débarrasser. C'est sur-tout par le moyen de l'arsenic qu'on y parvient. Le platine pur est plus lourd et aussi inaltérable que l'or; sa couleur approche de celle de l'argent, et sa dureté de celle de l'acier,

dont il prend aussi le beau poli. Il joint à tous ces avantages ceux d'être parfaitement malléable et de résister au plus grand feu. Toutes ces qualités rendent le platine extrêmement précieux pour des vases de chimie, des miroirs de télescopes, et en général pour tous les instruments auxquels on veut donner un grand fini et une longue durée. M. Vauquelin vient de découvrir récemment qu'il entre quelques parcelles de platine dans certaines mines d'argent de l'Estramadure.

9) PAGE 13, VERS 5.

Le tung-stène grisâtre...,

Le *tung-stène*, nommé *scheelin* par M. Haüy, est un des demi-métaux reconnus de notre temps. Scheele l'a découvert combiné à l'état d'acide, avec de la chaux, dans certaines pierres pesantes jaunâtres, que l'on avait prises long-temps pour des mines d'étain; on le trouve aussi dans une substance noirâtre et luisante nommée *wolfram* par les Allemands. Il n'a pas encore été possible de le réduire complètement à son état métallique.

10) PAGE 13, VERS 5.

Et l'arsenic rongeur....

L'*arsenic* est un demi-métal, très anciennement connu, dont l'oxide est le plus violent de tous les

poisons. A l'état pur, sous lequel on le trouve le plus souvent, il est noirâtre, se réduit facilement en poudre, et s'emploie d'ordinaire pour faire périr les mouches. Exposé au feu, il se volatilise promptement et répand une forte odeur d'ail. Malgre ses qualités venimeuses, on dit qu'administré avec prudence l'arsenic est un remède pour certaines fièvres intermittentes.

11) PAGE 13, VERS 8.

Qui du cuivre blanchi déguise la rougeur,
Et par deux attentats sert, doublement perfide,
Le monnayeur coupable et le lâche homicide.

L'arsenic mêlé au cuivre donne cette composition blanche nommée vulgairement argent haché. On a pu abuser quelquefois de cette propriété pour faire de la fausse monnaie.

12) PAGE 13, VERS 10.

Mais qui, par ses couleurs réparant ses forfaits,
A nos arts innocents prodigue ses bienfaits.

L'arsenic, combiné avec plus ou moins de soufre, donne l'orpin jaune et l'orpin rouge, deux couleurs indispensables en peinture.

13) PAGE 13, VERS 11.

Ailleurs c'est le nickel....

Le *nickel*, métal blanc, brillant, peu répandu

dans la nature, et de nul usage dans les arts. Ce qu'il a de plus remarquable, c'est d'attirer l'aiguille aimantée et de s'aimanter lui-même comme le fer. On en trouve quelques parcelles dans les pierres tombées de l'atmosphère.

14) PAGE 13, VERS 11.

Le douteux molybdène,
Dont nul ne connaissait la substance incertaine,
En grains noirs et brillants se montrant à nos yeux,
S'évaporant à l'air, et résistant aux feux.

On donne ce nom à une substance grise, brillante, onctueuse, et assez semblable à la plombagine, vulgairement dite mine de plomb, dont on fait les crayons. C'est une combinaison de soufre et d'un demi-métal particulier qui n'a pas encore été complètement réduit par les opérations de la chimie.

15) PAGE 13, VERS 15.

Le cobalt, qui de l'art sujet involontaire,
Garde dans le creuset sa roideur réfractaire,
Et par les feux ardents lentement pénétré,
Se fond avec le verre en fluide azuré.

C'est le cobalt vitrifié qui donne ce bel émail bleu dont on peint la porcelaine et la faïence. Sous cette forme on ne peut l'employer dans la peinture à l'huile, ni dans la miniature; mais M. Thénard, en le combinant avec l'acide phosphorique, vient

d'en fabriquer un bleu qui remplace, à peu de chose près, l'*outre-mer*, et qui est infiniment moins cher.

16) PAGE 13, VERS 19.

Le bismuth peu ductile et peu rebelle aux flammes,
Qui se forme en cristal et se deploie en lames.

Le *bismuth*, demi-métal très fusible; mêlé à de l'étain, il forme l'alliage de *Darcet*, qui se fond à une chaleur moindre que celle de l'eau bouillante. Il entre dans la composition des caractères d'imprimerie, et sur-tout dans celle des *clichés stéréotypes*, cette invention si précieuse qui portera jusque dans les plus pauvres chaumières les conceptions du génie.

17) PAGE 14, VERS 2.

Le manganèse à peine entamé par les feux,
Mais au contact de l'air tombant en grains poudreux.

Demi-métal qui s'oxide par le contact de l'air. En petite quantité il sert à blanchir le verre et les glaces; plus abondant, il les teint en violet. C'est lui qui donne l'émail brun et noir pour toutes les poteries.

18) PAGE 14, VERS 7.

Et le zinc indien, qui, lorsqu'un grand théâtre
Étale à tout Paris ces jeux qu'il idolâtre,
De si riches couleurs, de rayons si brillants,
Pare ces faux soleils dans l'ombre pétillants,
Dont Tivoli plaintif à regret s'illumine....

Demi-métal très combustible. On les fait entrer

dans les feux d'artifice pour produire ces flammes blanches et brillantes, connues sous le nom de feux du Bengale. Mêlé au cuivre, il donne le laiton et le similor. Il est devenu récemment célèbre par sa qualité d'être plus favorable que tout autre métal à l'énergie des phénomènes galvaniques.

19) PAGE 14, VERS 12.

Et l'antimoine enfin, utile aux animaux,
Proscrit par des arrêts, ordonné par nos maux,
Et qui, de vains débats source long-temps féconde,
Avant de le guérir scandalisa le monde.

Demi-métal qui s'emploie de plusieurs façons en médecine, et sur-tout comme émétique, dans sa combinaison avec le tartrite de potasse : c'est ce que l'on nomme communément *tartre antimonié*. L'introduction de ce remède dans la pratique produisit, comme on sait, les querelles les plus ridicules, qui durèrent presque pendant tout le dix-septième siècle. Plusieurs médecins furent persécutés à son occasion par la faculté ; un arrêt du parlement en proscrivit l'usage. La vaccine a eu moins de peine à s'établir : c'est à la fois une preuve du progrès des lumières et un effet de la suppression des corporations exclusives.

20) PAGE 15, VERS 12.

Peintre des minéraux, de nos plus belles fleurs
Il distribue entr'eux les brillantes couleurs;
L'émeraude par lui d'un beau vert se colore,
Il transmet au rubis la pourpre de l'aurore;
Quelquefois du plomb vil fidèle associé,
Teint d'un vif incarnat son obscur allié;
Tantôt rival heureux des couleurs japonaises,
Avant qu'elle ait de Sève enduré les fournaises,
Il peint la porcelaine, et lui prête à nos yeux
Ces fonds verts et brillants qui résistent aux feux.
Notre siècle en est fier, et, par un juste hommage,
Un jour de Vauquelin y gravera l'image.

Métal nouvellement découvert par M. Vauquelin. Son oxide est vert; c'est lui qui donne à l'émeraude la couleur qui la caractérise; il fournit à la porcelaine un bel émail vert foncé, qui supporte le plus grand feu; combiné avec une plus grande proportion d'oxigène, il s'acidifie et devient d'un beau rouge; c'est dans cet état qu'il teint le rubis balais en rose, et que, joint au plomb, il donne à la peinture une couleur aussi vive que le minium, mais qui ne s'altère pas à l'air.

21) PAGE 16, VERS 7.

Du monde minéral étonnants végétaux,
Les uns sont dessinés en bouquets, en rameaux,
D'autres sont en plumage arrangés avec grâce.

Les substances minérales prennent les formes les

plus variées et les plus délicates. On voit de l'argent en plumes, en cheveux, en paillettes ; de l'antimoine, en longues aiguilles ; du fer en cristaux brillants ou en herborisations déliées ; du cuivre en velours dans la malachite, etc.

²²) PAGE 32, VERS 19.

De spaths et de cristaux différents de figure
Ornaient du noir lambris la brute architecture.

Spath, nom allemand qui désigne différentes pierres cristallisées, mais qui appartient plus spécialement au spath calcaire, ou *cristal de carbonate de chaux*, substance célèbre depuis long-temps par la propriété de doubler les images que l'on regarde à travers ; propriété qui se retrouve dans d'autres pierres, mais que celle-ci a montrée la première. Au reste, ce spath ne diffère du marbre et des pierres à chaux les plus communes que parcequ'il s'est formé plus tranquillement.

(²⁵ PAGE 33, VERS 4.

Des siècles et des eaux ouvrage naturel,
Au milieu s'élevait un magnifique autel,
Que le suc minéral, distillé de la voûte,
En colonne d'albâtre a bâti goutte à goutte.

Le poëte désigne ici ce que l'on nomme *stalagmite*. Les eaux qui contiennent du carbonate calcaire

en dissolution, le déposent quand elles paraissent à l'air et s'y évaporent. Ainsi quand elles suintent de la voûte d'une caverne, elles y forment des masses pendantes comme des glaçons, que l'on nomme *stalactites*. Quand elles sont, au contraire, assez abondantes pour que les gouttes en tombent jusqu'à terre, la matière calcaire s'y accumule en pyramides, qu'on a nommées *stalagmites*.

La pierre ainsi formée par dépôt porte le nom général d'*albâtre*, sur-tout quand elle conserve une demi-transparence.

Il y a une autre pierre de même nom, mais de nature gypseuse, et remarquable par sa blancheur : c'est elle qui a fait proverbe.

Par M. Cuvier, *de l'Institut*.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME CHANT.

LES TROIS RÈGNES
DE LA NATURE,
CHANT SIXIÈME.

5.

ARGUMENT

DU CHANT SIXIÈME.

De la formation des plantes. — Circulation et produits de la sève. — De la greffe et de ses effets. — Distribution de la sève nourricière; et des différentes formes qu'elle fait prendre à la matière végétale. — Les caractères et la nature des diverses plantes ; leurs couleurs, leurs attributs, leurs variétés. — Les plantes des différents climats. — Éloge de Linnée ; sa naissance, sa passion pour la botanique ; ses travaux et sa gloire adoptés par la France. — La naissance et la multiplication des plantes. — Éducation, habitudes des plantes. — Horloge de Flore. — Hymen et amours des plantes. — Des polypes et des plantes qui forment la nuance intermédiaire entre le règne végétal et le règne animal, ou entre le règne minéral et végétal. — Usage des plantes pour la santé, la vie et les plaisirs de l'homme. — Le café, le vin, la bière, le cidre, le vin de Champagne. — Les plantes céréales. — L'Amérique indiquée à Christophe Colomb par l'aspect des plantes emportées sur les flots.

LES TROIS RÈGNES

DE LA NATURE.

CHANT SIXIÈME.

RÈGNE VEGÉTAL.

Ils sont passés ces temps des rêves poétiques,
Où l'homme interrogeait des forêts prophétiques;
Où la fable, créant des faits prodigieux,
Peuplait d'êtres vivants des bois religieux.
Dodone inconsultée a perdu ses oracles;
Nos vergers sont sans dieux, nos forêts sans miracles;
Au sang du beau chasseur adoré de Cypris,
La rose ne doit plus son brillant coloris;
L'eau ne répète plus le beau front de Narcisse,
Ce long cyprès n'est plus le jeune Cyparisse,

Ces pâles peupliers les sœurs de Phaéton,
Ce vieux tilleul Baucis, ce chêne Philémon :
Tout est désenchanté ; mais, sans tous ces prestiges,
Les arbres ont leur vie, et les bois leurs prodiges.
Je veux les célébrer ; je dirai quels ressorts
Des peuples végétaux organisent les corps.
Tantôt ma voix chantait les vertus minérales ;
Un nœud secret les joint aux races végétales.
L'arbuste, l'arbrisseau, les herbes et les fleurs,
Des éléments divers puissants combinateurs,
Sont le laboratoire où leur force agissante
Exerce incessamment son action puissante,
Et, de tous ces agents dans la plante introduits,
Forme l'éclat des fleurs et la saveur des fruits :
Admirable chimie, où l'air, la terre et l'onde,
Forment mille unions de leur guerre féconde ! (1
Interrogez ces plants : des milliers de vaisseaux, (2
Qui sur un même tronc s'assemblent en faisceaux,
D'un côté, dans la terre, en racines s'étendent,
De l'autre, en longs rameaux, dans les airs se répandent ;

Puis, divisés encor, vont, dans leurs frais boutons,
Du feuillage léger préparer les festons.
Dois-je vous dire encor ces minces vésicules
Qui ramassent la sève en d'étroites cellules?
Et ces nombreux canaux où les sucs épaissis
En un solide bois par degrés sont durcis?
Comment, pour pomper l'air, de l'active trachée
La spirale élastique en leur sein est cachée?
Chaque plante en sa tige enferme ses vaisseaux;
Que dis-je? chaque part du tronc et des rameaux
Contient ce triple organe, et de chaque partie
Un arbre tout entier peut recevoir la vie:
Tant le ciel a voulu dans leur fécondité
Placer l'heureux espoir de leur postérité!
Pour embellir encor cette race future,
La greffe unit son art aux dons de la nature:
Art sublime, art fécond dont les secrets divers
Remontent au berceau de l'antique univers.
Mais comment de la greffe expliquer le mystère?
Comment l'arbre, adoptant une plante étrangère,

Peut-il, fertilisé par ces heureux liens,
Former des fleurs, des fruits qui ne sont pas les siens!
Dans le sein maternel, sa retraite vivante,
L'homme encore naissant peut expliquer la plante.
De vaisseaux en vaisseaux, égaré dans son cours,
Le sang qui toujours part, et remonte toujours,
Parcourt, en circulant par des routes certaines,
Un million de fois des millions de veines.
Et dans sa longue route épuré lentement,
Ne porte à l'embryon qu'un utile aliment.
Ainsi par une plante une plante adoptée
Élabore les sucs de la sève empruntée,
Et de ces aliments qu'il a reçus d'autrui,
L'arbre nouveau n'admet que les sucs faits pour lui.
Soit donc que d'un rameau la blessure féconde
Reçoive un plant choisi dans sa fente profonde;
Soit que le sauvageon que l'art veut corriger,
Dans ses bourgeons admette un bourgeon étranger,
Ce dédale savant de vaisseaux innombrables
N'admet ou ne retient que des sucs favorables.

L'arbre adopté s'élève : il se couvre de fruits
Que le tronc paternel n'aurait jamais produits ;
Et l'arbre hospitalier, où la greffe prospère,
De ces enfants nouveaux s'étonne d'être père.
Ainsi de cet hymen admiré tant de fois,
Ma muse audacieuse interprétait les lois.
Mais dans la même espèce, et sur les mêmes tiges,
Qui peut, sans s'étonner, voir tant d'autres prodiges ?
Le même suc, changeant de parfum, de saveur,
Forme le bois, le fruit, le feuillage et la fleur ;
Tapisse de duvet la pêche cotonneuse,
Arme de dards aigus la châtaigne épineuse.
Donne aux pois une écosse, une écaille à la noix,
De son mol épiderme environne le bois,
Revêt le tendre aubier d'une écorce plus dure ;
Là rougit la cerise, ici noircit la mûre ;
Donne aux fleurs leur émail, sa verdure au gazon ;
Tantôt est un remède, et tantôt un poison ;
Et, plus étrange encor dans ses métamorphoses,
Il court infecter l'ail et parfumer les roses.

Qui produit ces effets? Les différents tissus
Façonnent à leur gré les sucs qu'ils ont reçus,
Et, suivant les canaux que leur liqueur inonde,
Moulent différemment la sève vagabonde :
Tel le feu se jouant dans ses tubes divers,
En javelots brûlants s'élance dans les airs,
En vase s'arrondit, ou se déploie en gerbe,
Roule en globe étoilé, monte en dragon superbe,
Se change en dôme, en voûte, en palais, en berceau,
Et d'un seul élément compose cent tableaux.

Chaque arbuste d'ailleurs, ainsi que sa structure,
A ses propres vaisseaux choisis par la nature;
Chacun est abreuvé par des sucs différents :
Ici le baume coule en ruisseaux odorants;
Là son sein entr'ouvert verse une manne utile;
Là nous cueillons le miel que l'écorce distille,
Et cet heureux tribut amassé par nos mains,
En soulageant la plante enrichit les humains.

Combien d'autres vertus et d'autres caractères,
Des nombreux végétaux marques héréditaires,

Et de chaque famille immortels attributs,
A l'œil observateur distinguent leurs tribus!
L'un naquit dans nos champs; grace à notre industrie,
L'autre pour notre sol a quitté sa patrie;
Les uns s'élèvent seuls, l'autre aux bras tortueux
Suce, vil parasite, un chêne fastueux;
Les uns sont paresseux, d'autres pressés d'éclore;
L'un dure un siècle entier, l'autre n'a qu'une aurore;
L'un rampe sur la terre et l'autre atteint les cieux:
Quelle variété pour le goût, pour les yeux!
Des feuillages divers dont leurs rameaux abondent,
Les uns sont alternés (5), les autres se répondent; (4
L'un de ses bras tendus regarde l'horizon,
L'autre les bras pendants vient baiser le gazon.
Eh! qui pourrait compter leurs couleurs, leurs figures,
Leurs contours élégants, leurs riches ciselures?
Leurs feuillages sont verts, blancs, découpés, unis,
Vêtus d'un doux coton, ou glacés de vernis,
Veulent un terrain sec ou d'humides rivages.
Les uns, malgré nos soins, gardent leurs mœurs sauvages

D'autres, de nos jardins hôtes civilisés,
Croissent dans leur parquet avec art disposés.
Deleuze, au soin de l'art confiant la nature,
A ce luxe charmant invita la culture,
Signala tous ces plants qui, fiers de notre choix,
Viennent orner nos parcs et le jardin des rois. (6
Dans ce jardin fameux, capitale des plantes,
C'est lui qui, rassemblant leurs tribus différentes,
En de riches herbiers et de nombreux cartons,
Aux peuples végétaux assigne leurs cantons;
Aux familles d'Europe, aux races d'Amérique,
Il joint les nourrissons de la brûlante Afrique;
De leur riche peuplade heureux concitoyen,
L'archiviste de Flore en est l'historien;
Des arbres étrangers nous conte les voyages,
Et le hasard heureux qui les mit sur nos plages :
Chacun lui doit son rang, ses titres, ses honneurs,
Et son écrit charmant est le blason des fleurs.

Des aspects variés que leur fit la nature,
Achevons cependant la fidèle peinture :

La racine, le bois, la tige, les festons,
Tout sert à distinguer leurs nombreux rejetons.
L'un caché dans la terre, où son destin l'attache (7
Attend que d'un gourmand le luxe l'en arrache;
L'autre, ami du grand jour, dans un riche appareil
S'offre tout rayonnant aux regards du soleil.
Chacun a ses penchants, sa saison et sa place,
Habite les lieux chauds, ou se plaît sous la glace, (8
Ou tapisse les murs, ou de ses verts rameaux
Court vêtir les rochers, égayer les tombeaux.
Là cette jeune plante, en vase disposée, (9
Dans sa coupe élégante accueille la rosée;
Dans son palais natal, brillant de pourpre et d'or, (10
L'autre d'un doux nectar enferme le trésor.
L'une s'enorgueillit de sa robe pompeuse;
De ces riches atours une autre dédaigneuse (11
Laisse à ses sœurs l'azur, la pourpre, le saphir,
Et se livre sans voile aux baisers du zéphyr.
L'une, telle en tout temps que la fit naître Flore,
Garde fidèlement l'émail qui la colore; (12

Véritable prothée entre toutes les fleurs,
Une autre aime à changer de robe et de couleurs; (1
D'un feuillage nombreux celle-ci s'environne,
L'autre d'un seul pétale a formé sa couronne.
Comparez cette mousse et cet arbuste nain
A cet énorme enfant du rivage africain, [14]
Ou même à ce figuier, dont les vastes branchages, (
Qui jadis dans les cieux buvaient l'eau des nuages,
S'affaissant sous leurs poids, et descendant des airs,
S'en vont chercher des sucs jusqu'auprès des enfers.
De leurs bras enfouis s'élèvent d'autres plantes,
Qui, ployant à leur tour sous leurs charges pesant
Forment d'autres enfants, dont la fertilité
Est le gage immortel de leur postérité.
Ainsi de tige en tige, ainsi de race en race,
De ces troncs populeux la famille vivace
Voit tomber, remonter ses rameaux triomphants,
Du géant leur aïeul gigantesques enfants;
Et leur fécondité, qui toujours recommence,
Former d'un arbre seul une forêt immense.

De ces arbres amis du soleil, des frimas,
Souvent la seule vue annonce leurs climats.
Des aspects raboteux, sombres, secs et sans grâces,
Des arbres africains nous décèlent les races;
Je ne sais quels tissus, durs, serrés, amaigris,
Marquent les végétaux sur les Alpes nourris;
Et leur tronc lisse et pur, et leurs formes riantes,
Du sol américain nous indiquent les plantes.

Dépendante à son tour et des lieux et des ans,
La racine tantôt glisse en filets rampants,
Tantôt descend plus bas dans le sein de la terre,
Que l'arbre ne s'élève au séjour du tonnerre.
Ici, pour soutenir le poids le plus léger,
Bien avant dans la terre elle court se plonger;
Là, du cèdre orgueilleux qui dans les airs s'élance,
Sur de faibles appuis soutient la masse immense;
Quelquefois se choisit un terrain sablonneux;
D'autres fois dans les lacs, les marais limoneux,
Aime à se propager; là ses branches velues
Étendent en tout sens leurs fibres chevelues,

Et d'épais filaments ceintes de toutes parts,
Offrent la longue queue ornement des renards.
Non, quand j'aurais reçu cent voix infatigables,
Je ne pourrais nombrer ces races innombrables
Qui, diverses de port, de formes, de couleurs,
De feuilles, de parfums, et de fruits, et de fleurs,
Filles des monts, des bois, de la terre et de l'onde,
Sont les trésors de l'homme et l'ornement du monde.

Quels qu'ils soient, l'Éternel à d'immuables lois
Soumet tous les enfants des vergers et des bois;
Lui-même il les nourrit, il veille à leur défense.
Par quels soins prévoyants il soutient leur enfance!
Admirez par quel art le germe nouveau-né
Dans son propre aliment végète emprisonné;
Comment à ses côtés deux feuilles protectrices, (16
De l'arbrisseau naissant défendant les prémices,
Allaitent d'un doux suc le jeune nourrisson;
Comment il développe, en brisant sa prison,
La feuille d'un côté, de l'autre sa racine.
Chacune suit son sort; des sucs qu'il lui destine, (17

L'une à son sol natal demande le trésor,
L'autre déjà dans l'air médite son essor.
Observez ses progrès, et quelle défiance
Retient la plante frêle et sans expérience.
Le génie indulgent du fragile arbrisseau
Ne l'abandonne pas au sortir du berceau;
Il réprime l'élan de sa tige imprudente.
Malgré les doux tributs d'une sève abondante,
Des langes du maillot à peine déliés,
Ses membres délicats, l'un sur l'autre pliés,
N'osent prendre l'essor : enfin, l'air qui le frappe
Enhardissant l'arbuste, il s'élance, il s'échappe;
Les rameaux sont sortis, la feuille a vu les cieux,
Et l'arbre tout entier se découvre à nos yeux.
Non, jamais une mère avec plus de tendresse,
De l'enfant le plus cher ne soigna la faiblesse.

Toutefois cet amas d'insensibles vaisseaux,
Tous ces sucs déployant leurs fluides réseaux,
Tout cet art merveilleux, ces machines vivantes,
D'êtres si délicats combinaisons savantes,

Long-temps inaperçus échappèrent aux yeux.
Enfin l'adroit scalpel, le verre officieux,
Trahirent ses secrets : le hardi botaniste
Devint des végétaux l'habile anatomiste,
Et rivaux mieux connus de l'empire animal,
Le fruit eut ses Herschell, et la fleur ses Portal. (18
Linné sur-tout, Linné dévoila ces mystères, (19
Leurs haines, leurs amours, leurs divers caractères,
Leurs tubes infinis, leurs ressorts délicats.
Flore même en naissant le reçut dans ses bras;
Flore sourit d'espoir à sa première aurore;
Non point cette éternelle et ridicule Flore
Qui pour les vieux amours compose des bouquets,
Mais celle qui du monde enseigne les secrets.
Le Zéphire agitant ses ailes odorantes,
Porta vers son berceau les doux parfums des plantes;
Déjà ses yeux fixaient leurs formes, leurs couleurs,
Et ses mains pour hochet demandèrent des fleurs.
Faible enfant, on le vit dans le fond des campagnes,
Sur le flanc des rochers, au penchant des montagnes,

Braver la ronce aiguë et les cailloux tranchants,
Et rentrer tout chargé des dépouilles des champs.
Aussi quel lieu désert n'est plein de sa mémoire !
Il fit de chaque plante un monument de gloire;
Et Linné sur la terre, et Newton dans les cieux,
D'une pareille audace étonnèrent les Dieux.
Linné, réjouis-toi : le Nord vit ta naissance,
Mais ton plus beau trophée enorgueillit la France.
Elle ne choisit point, pour y placer tes traits,
Ou l'ombre d'un lycée, ou les murs d'un palais;
Mais dans ce beau jardin, dont l'enceinte féconde
Accorde une patrie à tous les plants du monde, (20
Où, joignant sa récolte à tes amples moissons,
Desfontaine embellit le trône des saisons; (21
Où s'exilent pour nous de leurs terres natales
Des règnes différents les familles royales,
Le tigre, le lion, le cèdre aux longs rameaux,
Et l'énorme éléphant, et le roi des oiseaux;
Où l'œil voit rassemblés le trépas et la vie,
La nature et les arts, l'instinct et le génie :

Tranquille, tu vivras au lieu même où Jussieu [22]
Est présent par sa gloire, et vit dans son neveu.
Viens : dans cet Élysée, autrefois son domaine,
L'ombre du grand Buffon [23] attend déjà la tienne;
Et de tous les climats, de toutes les saisons,
Les fleurs briguent l'honneur de couronner vos fronts.

Mais de ces plants formés par une main divine,
Je n'ai point dit encor la première origine;
Où, quand, comment sont nés les germes de ces corps.
Oh ! que n'ai-je reçu les sublimes accords,
L'éloquente raison, l'élégante justesse,
Que dans ses grands tableaux nous déploya Lucrèce,
Pour embellir ici du prestige des vers
De nos sages nouveaux les systèmes divers !
L'un d'un style fleuri vantant ses molécules,
Forme les corps vivants de minces corpuscules;
L'autre sème dans l'eau, dans les champs, sur les mers,
Les germes destinés à peupler l'univers;
L'autre veut que l'enfant ne doive qu'à son père
Son être déposé dans le sein de sa mère;

Et l'autre, sans respect pour leurs tendres amours,
Des deux sexes unis rejette le concours.
Enfin tous à leur choix discutaient ces problèmes,
Et le vrai se perdait dans la nuit des systèmes :
Un œuf le renfermait (24); et, dans les animaux,
Nous retrouvons encor les lois des végétaux.
Voyez ce point vivant et cette ligne obscure
Où nage du poulet la douteuse figure,
Ce point encor noyé dans sa jaune liqueur;
Une loupe à la main, suivez-le : c'est le cœur.
Déjà vous distinguez, à travers le fluide,
D'un battement réglé le mouvement rapide;
Cette masse liquide et ces informes traits,
De l'être déguisé préludes imparfaits,
Sont du frêle animal l'ébauche languissante.
Il dort; il attendait qu'une liqueur puissante,
De son cœur en secret irritant les ressorts,
Contraignît à s'unir les deux moitiés du corps,
Qui, déjà préparant leurs douces harmonies,
Par un commun attrait ensemble sont unies.

Voilà le grand secret : cet être inanimé,
Même avant sa naissance il était donc formé!
Telle est du créateur la puissance infinie :
A deux règnes divers ses lois donnent la vie.
Observez le bouton qui perce ce rameau;
Là vit un arbre entier; là se cache un ormeau :
Obscurément nourrie au fond de sa retraite,
L'œil à peine aperçoit cette plante imparfaite.
Est-ce donc là ce tronc, cet arbre audacieux
Qui doit couvrir la terre et s'élancer aux cieux?
C'est lui : déjà marquant sa feuille, sa racine,
Dans sa verte prison la loupe les devine;
Ainsi dans leurs berceaux dorment, déjà formés,
Ces germes éternels l'un dans l'autre enfermés.
Dans les champs, dans les airs, sous la terre et dans l'onde
Tout ce qui doit un jour renouveler le monde,
Le chêne et le fucus, la mite et l'éléphant,
Ces peuples embryons, cet univers enfant,
D'avance l'Éternel, de ses mains créatrices,
En avait dès long-temps dessiné les esquisses.

Tous suivent cette loi : l'animal, l'arbrisseau,
Vivaient contemporains cachés dans leur berceau.
Ainsi qu'en sa profonde et vivante retraite,
Des milliers de vaisseaux, dans leur route secrète,
S'en vont de veine en veine à l'embryon obscur,
Chercher de tous côtés l'aliment le plus pur :
Tel le bourgeon naissant que l'écorce recèle
Boit par mille vaisseaux la sève maternelle.
Tous deux, mûris enfin dans leur secret séjour,
Sortent impatients de se montrer au jour,
Et tous deux oubliant leur demeure première,
En brisant leurs liens viennent à la lumière.
Mais leur âge encor frêle et leurs premiers besoins,
Des auteurs de leurs jours veulent encor les soins :
De leur fragilité soigneuses protectrices,
Leurs mères bien souvent sont encor leurs nourrices,
Jusqu'au jour où tous deux à l'abri des dangers
S'en vont chercher ailleurs des secours étrangers.
Comme des os naissants les lames s'épaississent, (25
Ainsi des jeunes bois les couches se durcissent;

Leur progrès est le même, et, cachée en dedans,
La moelle les nourrit de ses sucs abondants.
Une lame argentée, en flexible spirale,
Des plus minces vaisseaux remplissant l'intervalle,
Par l'admirable jeu de ses ressorts secrets,
Chassant l'air altéré, repompe un air plus frais.
Aussi-bien que le bois, les os ont leur écorce;
Ainsi que leur grandeur, le temps accroît leur force;
Tous deux vont à la mort par la caducité;
Tous deux se survivront dans leur postérité;
Et comme l'animal, la plante cache en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle.
Ainsi tout se répond; ainsi les mêmes lois
Aux deux règnes divers président à la fois;
Et par un art semblable, une main économe
Forme la fleur et l'arbre, et l'animal et l'homme.
Mais où sont renfermés tous ces germes divers
Qui doivent à jamais réparer l'univers?
Quel lieu peut contenir ces frêles créatures,
Ces êtres inconnus, ces nations futures,

Tout cet immense amas dès long-temps enfanté ?
L'esprit à ce tableau recule épouvanté ;
Et jamais la raison, en les forçant à croire,
N'emporta sur les sens de plus belle victoire.
Mais le sage, des arts reculant l'horizon,
A fait taire les sens et vaincu la raison ;
D'un dieu sans le comprendre elle adore l'ouvrage :
S'étonner est du peuple, admirer est du sage.

Dans les règnes divers combien d'autres rapports
Du sage observateur excitent les transports ?
A ces jeux étonnants la nature est sujette,
Les plantes ont leur vie, et l'animal végète.
Ce principe irritant, dont le ressort vainqueur
Fait tressaillir les nerfs et palpiter le cœur,
Ce moteur de nos sens, ce ressort de la vie,
Que de fois l'animal à la plante l'envie !
La tremelle à son gré mouvant ses doigts subtils,
Étend, roule, déroule, et promène ses fils. (26
Voyez cet arbrisseau si funeste à la mouche ; (27
Que, d'un vol étourdi, l'insecte ailé le touche,

Son sein armé de dards se referme soudain,
Et perce l'imprudent qui se débat en vain.
Qui ne croit reconnaître une vierge craintive
Dans cette délicate et tendre sensitive,
Qui, courbant sous nos mains son feuillage honteux,
De la douce pudeur offre l'emblème heureux?
Enterrez dans un sens contraire à la nature
Cette graine où déjà vit une plante obscure : (28
D'abord, trompés tous deux, de l'arbuste naissant
La racine s'élève et le sommet descend;
Mais bientôt, par un art que leur instinct devine,
Le sommet d'un côté, de l'autre la racine,
En un sens opposé se recourbant tous deux,
Tendent, l'un vers la terre, et l'autre vers les cieu
Pour l'œil inattentif il n'est point de prodiges;
Le mouvement des fleurs, des feuilles et des tiges,
Échappe à son dédain; le sage mieux instruit
Les admire le jour, les observe la nuit.
Il connaît leurs penchants, leurs mœurs, leurs habitu
Il voit comme avec art changeant ses attitudes,

La feuille en se tournant s'expose tour à tour
A la fraîche rosée, à la chaleur du jour,
Et souvent par instinct se creusant en gouttière,
Recueille avidement la vapeur printannière.

Quelle amante jamais vers l'objet de ses feux
Tourna plus constamment ses regards amoureux,
Que la manne qui suit depuis l'aube naissante
Jusqu'au déclin du jour l'astre heureux qui l'enchante?
Clitie à ses clartés ouvrant ses rayons d'or,
De son premier penchant se ressouvient encor.
Placez dans un cachot cette fleur prisonnière,
Et son disque bientôt, amant de la lumière,
Se retourne et la cherche à travers les barreaux. (29

Le soir, de nos jardins parcourez les carreaux;
Voyez, ainsi que nous, sur leurs tiges baissées
S'assoupir de ces fleurs les têtes affaissées,
Et, dormant au lieu même où veilleront leurs sœurs,
Du nocturne repos savourer les douceurs.
Voyez comment l'instinct qui gouverne les plantes
Assigne à leur réveil des heures différentes :

L'une s'ouvre la nuit, l'autre s'ouvre le jour;
Du soir ou du midi l'autre attend le retour.
Je vois avec plaisir cette horloge vivante :
Ce n'est plus ce contour où l'aiguille mouvante
Chemine tristement le long d'un triste mur;
C'est un cadran semé d'or, de pourpre et d'azur,
Où d'un air plus riant, en robe diaprée,
Les filles du printemps mesurant la durée,
Ou nous marquant les jours, les heures, les instants,
Dans un cercle de fleurs ont enchaîné le temps.

C'est peu : des jardiniers les savants artifices
Savent leur faire un jour et des ombres factices,
Et par cette nuit feinte, et par ce faux soleil,
Retarder, avancer, prolonger leur sommeil.
Suivant que dans leurs mains une branche allumée,
Visitant ou quittant leur couche parfumée,
S'approche ou se retire, et leur rend tour à tour
Ou la noirceur de l'ombre, ou les clartés du jour;
Dans l'abri reculé de leurs fraîches demeures,
Du coucher, du lever méconnaissant les heures,

Par les feux dont l'absence ou l'éclat l'a frappé,
De la crédule fleur le calice est trompé, (30
Et de cet art magique ignorant la merveille,
Ouvre ou ferme son sein, s'endort ou se réveille.
Souvent dans les sujets de l'empire animal
Notre œil retrouve encor le règne végétal.
Ainsi tout est lié dans toute la nature,
Et de ces végétaux l'admirable structure,
Leurs nerfs si délicats, leur flexibilité,
Leur repos, leur réveil, leur sensibilité,
Semblaient les rapprocher de la nature humaine,
Quand tout à coup parut un plus grand phénomène,
Et partout retentit cet étonnant discours:
« La plante a son hymen, la plante a ses amours. » (31

Pour offrir de leurs feux une pudique image,
Chastes sœurs d'Hélicon, épurez mon langage;
Que mon style ressemble au nuage doré
Qui, sur ce mont fameux des Troyens adoré,
Cachait l'amour des dieux à des regards profanes!
Des deux sexes divers, de leurs divers organes,

Ces peuples végétaux jouissent comme nous :
L'œil distingue d'abord et l'épouse et l'époux.

Le pistil, où la graine a choisi son asile,
L'étamine enfermant la poussière fertile,
Les distinguent aux yeux. Dans la saison d'amour,
Si l'épouse et l'époux ont le même séjour,
Le signal est donné : l'aurore matinale
Vient frapper de ses feux la couche nuptiale;
Le couple est éveillé, l'amant brûle, et soudain
Les esprits créateurs s'échappent de son sein.
Dans l'organe secret dont l'ardeur les seconde
Son amante attendait cette vapeur féconde ;
Elle entre, et le pistil avec avidité
Ouvre sa trompe humide à la fécondité.
La graine en se gonflant boit le suc qui l'arrose;
C'est un œillet naissant, c'est un lis, une rose;
Et l'organe qui verse ou reçoit ce trésor,
D'un doux tressaillement frémit long-temps encor.
Cependant autour d'eux s'embellit la nature;
Le papillon folâtre, et le ruisseau murmure;

Les essaims bourdonnant voltigent à l'entour,
Et les oiseaux en chœur chantent l'hymne d'amour.
Mais si les deux époux habitent sur deux tiges,
Quels spectacles nouveaux et quels nouveaux prodiges!
Réunis par l'amour, séparés par les lieux,
L'amant darde dans l'air les gages de ses feux.
Les vents les ont reçus; leur aile officieuse
Porte à l'objet chéri la vapeur précieuse,
L'hymen est consommé; des zéphyrs complaisants
L'épouse avec transport reçoit ces doux présents,
Et se reproduisant dans des fils dignes d'elle,
A son époux absent se montre encor fidèle;
Ils naissent vêtus d'or, de pourpre et de saphir.
Ce n'est donc pas en vain qu'on nomma le zéphyr
Le favori de Flore: et dans cette imposture
L'esprit, avec plaisir, reconnaît la nature.
Eh! même dans le sein de l'humide séjour
Les peuples végétaux n'ont-ils par leur amour!
Je t'en prends à témoin, ô toi, plante fameuse
Que le Rhône soutient sur son onde écumeuse! (50)

Même lieu n'unit point les deux sexes divers ;
Le mâle dans les eaux cachant ses épis verts
Y végète ignoré ; sur la face de l'onde
Son épouse, suivant sa course vagabonde,
Y goûte, errant au gré des vents officieux,
Et les bienfaits de l'air, et la clarté des cieux.
Mais des flots paternels la barrière jalouse
Vainement de l'époux a séparé l'épouse ;
L'un vers l'autre bientôt leur sexe est rappelé :
Le temps vient, l'amour presse, et l'instinct a parlé.
Alors, prêts à former l'union conjugale,
Les amants élancés de leur couche natale
Montent, et sur les flots confidents de leurs feux,
Forment à leur amante un cortège nombreux.
L'épouse attend l'époux que l'onde lui ramène ;
Zéphire à leurs amours prête sa molle haleine ;
Le flot les réunit, la fleur s'ouvre, et soudain
L'espoir de sa famille a volé dans son sein.
L'amour a-t-il rempli les vœux de l'hyménée,
Sûre de ses trésors, la plante fortunée,

Prête à donner aux eaux de nouveaux citoyens,
De ses plis tortueux raccourcit les liens,
Redescend dans le fleuve, et sur la molle arène
De sa postérité s'en va mûrir la graine,
Attendant qu'elle vienne au milieu de sa cour
Retrouver le printemps, le soleil et l'amour.
Ainsi de l'Éternel la sagesse féconde
Fait servir à la fois, pour repeupler le monde,
L'hôte des bois, des airs, des monts et des roseaux,
La Vénus de la terre et la Vénus des eaux.

Ces amours, ces hymens observés par nos sages,
Croit-on qu'ils aient été méconnus des vieux âges?
Non : le peuple du Nil précéda nos savants;
Lui-même il suppléait à l'haleine des vents;
Lui-même à leur défaut sur la palme stérile
Secouait les rameaux de son époux fertile;
Et le besoin avait devancé le savoir.
Le même art dans la Grèce exerça son pouvoir.
Les insectes nourris sur le figuier sauvage, (35
Du figuier domestique approchant le feuillage,

Faisaient pleuvoir sur lui ces globules féconds
Dont leur trompe en volant avait saisi les dons.
Sprengel, de ces secrets savant dépositaire,
A plus avant encor pénétré ce mystère.
L'insecte, nous dit-il, adroit propagateur,
Des hymens végétaux est le médiateur;
Chaque plante a le sien : au fond de leurs calices
Le ciel d'un doux nectar déposa les délices;
L'insecte s'y plongeant avec avidité,
Sort chargé des trésors de la fécondité.
Bien plus, par les couleurs dont la beauté l'invite,
L'insecte reconnaît sa plante favorite,
Y charge ses longs poils de tous ces grains légers,
Espoir de nos jardins, trésors de nos vergers.
Eh! d'où vient qu'en effet dans leur nouvelle terre
Ces plants alimentés sous leurs abris de verre
Demeurent inféconds, et, malgré ces chaleurs,
Nous promettent en vain et des fruits et des fleurs?
Ah! c'est que l'arbrisseau que notre hiver respecte,
Retrouve son climat, mais non pas son insecte:

Tant Dieu dispose tout, tant par d'utiles nœuds
Les règnes différents correspondent entr'eux !
Ce papillon lui-même, à nos yeux si futile,
Qui sait si de son vol l'erreur n'est pas utile ?
Peut-être, en son essor vif et capricieux,
Il hâte en se jouant le grand œuvre des cieux ;
Peut-être, quand il semble inutile et volage,
Nos fruits sont ses présents, et nos fleurs son ouvrage ;
Et, suivant dans les airs son léger tourbillon,
Flore attend ses destins des jeux d'un papillon.
Pourtant ne croyez pas, par une erreur grossière,
Que des plantes au loin dispersant la poussière,
Les insectes volants, et les zéphyrs légers,
Des amours végétaux soient les seuls messagers ;
Des arbres et des fleurs les graines vagabondes,
Ou tombent sur la terre, ou glissent sur les ondes ;
Et, pour renaître un jour dans des climats nouveaux,
L'espoir des bois futurs voyage sur les eaux.
Plusieurs furent taillés en nacelle, en gondole ;
Sur les champs de Thétis les caprices d'Éole

Promènent à leur gré ces fruits navigateurs ;
Ou la fourmi les roule, ou les oiseaux planteurs
S'en vont les dispersant sur des plages nouvelles ;
Ou le ciel pour voler leur a donné des ailes ;
Ou de leur sein fécond détendant les ressorts,
La nature loin d'eux élance leurs trésors.
Ainsi l'art, la nature, et le zéphyr et l'onde,
Et l'insecte, et l'oiseau, fertilisent le monde ;
Et Dieu, conservateur de ses propres bienfaits,
Éternise par eux les dons qu'il nous a faits.

Enfin, des végétaux la naissance varie. (54)
A la fleur qu'il aimait celui-ci se marie ;
Dans leur être équivoque androgynes parfaits,
D'autres d'un double sexe unissent les bienfaits ;
Et d'autres, de l'hymen méconnaissant l'empire,
Par leurs propres vertus semblent se reproduire.

Voyez-vous se mouvoir ces vivants arbrisseaux
Dont l'étrange famille habite sur les eaux,
Et qui de deux états nuance merveilleuse,
Confondent du savoir l'ignorance orgueilleuse ;

De l'humide séjour ces douteux habitants,
A l'œil inattentif échappèrent long-temps;
Ils vivaient inconnus, et, sujets de deux mondes,
En se multipliant voyageaient sur les ondes.
Nos sages cependant, d'un regard curieux
Sondaient, les uns la terre, et les autres les cieux;
Celui-ci dirigeait les flèches du tonnerre,
Ou sur son double pôle aplatissait la terre;
Des mines, des volcans, d'autres fouillaient le sein;
Le polype parut, tout s'éclipsa soudain.
Tous ces nomenclateurs qui, séparant les classes,
Aux règnes différents avaient marqué leurs places,
Virent un corps nouveau, fier de ses nouveaux droits,
Des règnes étonnés braver les vieilles lois,
Et, joignant en lui seul leur nature rivale,
De leur borne incertaine occuper l'intervalle.
Eh! qui n'admirerait cet être mitoyen,
Des règnes qu'il unit étrange citoyen? (35
Une plante en flottant se présente à ma vue:
Tout à coup je la vois, ô surprise imprévue!

Vers l'humble vermisseau choisi pour son repas,
S'élancer de sa tige et déployer ses bras.
Sur le haut de l'arbuste une étroite ouverture
Est la bouche où ses doigts portent sa nourriture,
Et bientôt, vil rebut d'un viscère secret,
De ses mets consommés le vestige paraît.
Souvent la fleur modeste, en coupe façonnée,
S'arrondit en olive à la vue étonnée,
Se partage, descend, et, glissant sur les eaux,
Forme de ses débris des arbustes nouveaux.
Sur sa tige sensible un peuple entier fourmille;
Même instinct, même vie anime la famille;
Des milliers d'animaux semblent n'en former qu'un
Communs sont leurs besoins, leur mouvement commu
Chacun transmet sa proie à l'arbuste vorace.
J'approche, je le prends; sans détruire sa race,
Ma main tourne en tout sens et retourne sa peau;
Je la coupe: il repousse un nouvel arbrisseau;
Je redouble, il renaît; je le mutile encore,
Un troisième arbrisseau tout à coup vient éclore.

Lui-même il donne l'être à de nouveaux enfants,
Du fer mutilateur comme lui triomphants,
Dont la race à son tour, de vingt races suivie,
Semble de chaque point reproduire la vie.
Je fais plus : sur son corps ma main greffe un tronçon,
Du fertile animal fertile nourrisson :
Tous pullulent sans fin ; de cette hydre innocente
Je vois se propager la tige renaissante,
Et renaître, en dépit des ciseaux destructeurs,
Des bouquets d'animaux et des peuples de fleurs.

C'est toi qui le premier nous montras ce miracle,
Ami de la nature et son plus digne oracle,
Ingénieux Tremblay ! L'aimant, vainqueur des mers,
Ne guida point ta voile au bout de l'univers ;
Mais ta loupe atteignit ce peuple obscur de l'onde,
Mais sans franchir les mers tu découvris un monde ;
Et, spectateur hardi de deux règnes voisins,
Tu resserras leurs nœuds et marquas leurs confins.
Oh ! quel que soit leur rang, heureux l'ami des plantes !
Il parcourt, il décrit leurs beautés ravissantes ;

Il admire, il adore, il chérit l'Éternel,
Et voit dans chaque mousse un chef-d'œuvre du ciel
Parmi ces végétaux observés par le sage,
Chacun a ses vertus, chacun a son usage.
Par ses puissants secours la feuille de Chiron, (36
Souvent ravit sa proie à l'avide Achéron;
Nos aïeux bénissaient la manne salutaire, (37
La casse prolongea les vieux jours de Voltaire; (38
Heureux, si du pavot le perfide secours, (39
Pour adoucir ses nuits n'eût abrégé ses jours!
D'Homère et de Platon, durant les premiers âges,
Le papyrus du Nil conservait les ouvrages. (40
Le Nord fournit son chanvre aux ailes des vaisseaux;
Le lin, de la bergère exerce les fuseaux.
Combien de végétaux, différents de nature,
Forment notre boisson, nos mets, notre parure!
La feuille, les rameaux des arbres et des fleurs,
Fournissent à nos arts le luxe des couleurs;
Des sucs de l'indigo plus d'une étoffe brille; (41
Le moelleux cacao s'embaume de vanille; (42

Du pommier neustrien ainsi le jus brillant (43
Prodigue au moissonneur son nectar pétillant ;
Le houblon, froid rival de l'arbuste bachique, (44
Entretient des cafés le babil politique.
Le feuillage chinois, par un plus doux succès, (45
De nos dîners tardifs corrige les excès ;
Et, faisant chaque soir sa ronde accoutumée,
D'une chère indigeste apaise la fumée.
Mais deux plantes sur-tout, par leurs tributs divers,
Se disputent l'honneur de nourrir l'univers.
Ainsi fut adopté par la moitié du monde
Le riz, fils de la terre et nourrisson de l'onde,
Qu'adore l'Indien, dont le grain savoureux
Défie et la tempête et les vents rigoureux,
Et qui, pour la beauté se tressant en coiffure,
Fournit de ses chapeaux l'élégante parure.
Tel sur-tout le froment que Cérès nous donna,
De ses premiers épis couvrit les champs d'Enna ;
Salutaire aliment payé de tant de peines,
Premier besoin de l'homme et l'honneur de nos plaines.

La poésie, enfin, dans un ingrat oubli
Peut-elle sans honneur laisser enseveli
L'arbuste tortueux, dont la grappe féconde
Verse l'espoir, l'audace et l'allégresse au monde ?
Mille vins différents, sous mille noms divers
Vont charmer, égayer, consoler l'univers;
Aï brille à leur tête, Aï, dans qui Voltaire
De nos légers Français vit l'image légère :
C'est l'ame du plaisir, le charme du festin.
Dans le cristal brillant son nectar argentin
Tombe en perle liquide, et sa mousse fumeuse
Bouillonne en pétillant dans la coupe écumeuse ;
Puis, écartant son voile avec rapidité,
Reprend sa transparence et sa limpidité.
Au doux frémissement des esprits qu'il recèle,
L'allégresse renaît, la saillie étincelle ;
Son bruit plaît à l'oreille, et sa couleur aux yeux ;
Son ambre en s'exhalant va faire envie aux dieux ;
Et l'odorat charmé savourant ses prémices,
Au goût qu'il avertit en promet les délices.

Après lui plus d'un vin, rebut de nos gourmets,
Du peuple endimanché vient charmer les banquets,
Anime sous l'ormeau la danse villageoise,
Inspire au grenadier une chanson grivoise,
Des ménages brouillés raccommode les torts,
Insulte aux créanciers, et nargue les recors,
De l'heureux savetier fait reposer l'alène,
Par une heure d'oubli lui paye un jour de peine;
Du triste buveur d'eau colore la boisson,
Avance au laboureur le prix de sa moisson,
Promet au père un gendre, une dot à la fille,
Met l'espoir dans un broc, l'Olympe à la Courtille.

Mais comme les plaisirs le vin a ses dangers;
Souvent on paya cher ses charmes passagers:
Ce verre qu'en riant a rempli l'allégresse,
Trop souvent on le vit profané par l'ivresse;
Et d'un bras forcené s'échappant en éclats,
La coupe des plaisirs servit d'arme aux combats.

Il est une liqueur, au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire;

C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur [16]
Sans altérer la tête épanouit le cœur :
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène ;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer ;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde ;
Qui tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée ;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.

Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi.
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

Mais parmi tous ces plants prodigués sans mesure,
Puis-je oublier les fleurs, luxe de la nature!
Les fleurs, son plus doux soin, les fleurs, berceaux des fruits;
Quelle forme élégante et quel frais coloris!
C'est l'azur, le rubis, l'opale, la topaze,
Tournés en globe, en frange, en diadème, en vase:
Les fleurs charment le goût, l'odorat et les yeux;
Dans les palais des rois, dans les temples des dieux,
Souvent l'or fastueux le cède à leurs guirlandes:
Amour ne reçoit point de plus douces offrandes.

Agréables encor, même dans leurs débris,
Nous changeons en parfums leurs feuillages flétris.
Odorante liqueur, pâte délicieuse,
Quels dons ne nous fait pas leur sève précieuse !
Les fleurs, du doux plaisir sont l'emblème riant.
Si j'en crois le récit des peuples d'Orient,
Pour donner un langage à ses douleurs secrètes,
Souvent plus d'un captif en fit ses interprètes,
Et peignant par leur teinte ou l'espoir ou l'ennui,
Les fleurs interrogeaient et répondaient pour lui.
Pour rendre leurs contours, leur flexible souplesse,
Le marbre même semble emprunter leur mollesse;
Le peintre les chérit; sous les doigts du brodeur,
L'art n'en laisse au désir regretter que l'odeur,
Et dresse un piège adroit au papillon volage :
Tant l'homme aime les fleurs jusque dans leur image!
Si ces temps ne sont plus où, dans les jours de deuil,
Les fleurs suivaient les morts ou paraient leur cercueil;
Si nous ne voyons plus dans les jeux funéraires
Les fleurs s'entrelacer aux urnes cinéraires,

La pastourelle encore en forme ses bouquets;
Elles parent nos fronts, parfument nos banquets,
Et parmi les cristaux, belles sans artifice,
De nos brillants desserts couronnent l'édifice.
Hôte aimable des champs, ce peuple quelquefois
Vient vivre parmi nous, et se plaît sous nos toits,
Trompe l'hiver jaloux dans l'abri d'une serre,
Se mire dans les eaux et tapisse la terre;
Et sur la mer, enfin, souvent aux matelots
Leur parfum présagea la terre et le repos.

Eh! qui du grand Colomb ne connaît point l'histoire,
Lui dont un nouveau monde éternisa la gloire?
Illustre favori du maître du trident,
L'heureux Colomb voguait sur l'abîme grondant;
Sa nef avait franchi les colonnes d'Alcide;
Les Phoques, les Tritons, la jeune Néréide,
Voyaient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats,
Ces bronzes menaçants, cette forêt de mâts,
Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,
A qui les vents vaincus semblaient céder leurs ailes:

Depuis six mois entiers ils erraient sur les eaux;
Dépourvus d'aliments, épuisés de travaux,
Les matelots sentaient défaillir leur courage,
Et d'une voix plaintive imploraient le rivage.
Mille maux à la fois leur présagent leur fin,
Et la contagion se ligue avec la faim.
Pour comble de malheurs, sur l'océan immense
Les airs sont en repos, les vagues en silence:
Dans la voile pendante aucun vent ne frémit;
Et dans ce calme affreux dont le nocher gémit,
L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,
Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde
Plusieurs au haut des mâts interrogent de loin
Les terres et les mers sourdes à leur besoin;
Rien ne paraît: des cœurs un noir transport s'empar
(Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbai
Tous fondent sur leur chef: à son poste arraché,
Au pied du plus haut mât Colomb est attaché.
Cent fois de la tempête il défia la rage;
Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage?

Sans changer son destin l'astre du jour a lui;
De farouches regards errent autour de lui :
Inutiles fureurs pour son ame intrépide!
La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide.
Mais avoir vainement affronté tant de maux!
Mais mourir près d'atteindre à des mondes nouveaux!
Ce grand espoir trompé, tant de gloire perdue,
Plus que tous les poignards, voilà ce qui le tue.
Sur ce cœur que déjà déchire le regret,
Le fer enfin se lève, et le trépas est prêt :
Plus d'espoir. Tout à coup de la rive indienne
Un air propice apporte une odorante haleine;
Il sent, il reconnaît le doux esprit des fleurs;
Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs;
Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
Alors avec l'espoir reprenant son courage :
« Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
« Vous savez si Colomb peut redouter la mort;
« Mais si, toujours fidèle au dessein qui m'anime,
« Votre chef seconda votre ame magnanime;

« Si pour ce grand projet je bravai comme vous,
« Et l'horreur de la faim, et les flots en courroux,
« Encor quelques moments; je ne sais quel présage
« A cette ame inspirée annonce le rivage.
« Si ce monde où je cours fuit encor devant nous,
« Demain tranchez mes jours, tout mon sang est à vous
A ce noble discours, à sa mâle assurance,
A cet air inspiré qui leur rend l'espérance,
Un vieux respect s'éveille au cœur des matelots;
Ils ont cru voir le dieu qui maîtrise les flots :
Soudain comme à sa voix les tempêtes s'apaisent,
Aux accents de Colomb les passions se taisent.
On obéit, on part, on vole sur les mers;
La proue en longs sillons blanchit les flots amers.
Enfin des derniers feux quand l'Olympe se dore,
Et brise ses rayons dans les mers qu'il colore,
Le rivage de loin semble poindre à leurs yeux.
Soudain tout retentit de mille cris joyeux.
Les coteaux par degrés sortent du noir abîme,
De moment en moment les bois lèvent leur cime,

Et de l'air embaumé que leur porte un vent frais,
Le parfum consolant les frappe de plus près.
On redouble d'efforts, on aborde, on arrive;
Des prophétiques fleurs qui parfument la rive
Tous couronnent leur chef, et leurs festons chéris,
Présages des succès, en deviennent le prix.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

1) PAGE 56, VERS 16.

Admirable chimie, où l'air, la terre et l'onde
Forment mille unions de leur guerre féconde!

La suite des mélanges et des transformations diverses par lesquels les végétaux et les animaux font passer les éléments extérieurs, pour en composer leur propre substance, est au nombre des plus beaux résultats que les savants de notre âge aient obtenus de leurs recherches.

Une petite quantité de matières volatiles ou susceptibles de le devenir aisément, constituent, par leurs diverses proportions, presque tous les mixtes dont les corps vivants sont formés, et c'est à pomper ces matières, à les distribuer convenablement, à les mélanger dans les proportions nécessaires, et à en expulser les parties nuisibles ou superflues, que consistent les fonctions de la vie végétative.

Ainsi, le végétal attire principalement de l'eau,

et des substances qui contiennent du carbone ou de l'acide carbonique : et à l'aide de l'air extérieur, de la lumière et de la chaleur, il décompose ces diverses substances, il expulse l'oxigène qu'elles ont de trop ; il met du carbone et de l'hydrogène plus ou moins à nu, pour en former ses huiles, ses gommes, ses acides, ses mucilages, son parenchyme, son bois, et tous les autres mixtes qui entrent dans sa structure.

La chimie moderne, seule, est parvenue à découvrir et à exposer clairement ces opérations compliquées ; mais les forces qui les exécutent sont encore couvertes d'un voile épais pour la physiologie.

a) PAGE 56, VERS 17.

Interrogez ces plants : des milliers de vaisseaux,
Qui sur un même tronc s'assemblent en faisceaux,
D'un côté, dans la terre, en racines s'étendent,
De l'autre, en longs rameaux, dans les airs se répandent ;
Puis, divisés encor, vont, dans leurs frais boutons,
Du feuillage léger préparer les festons.
Dois-je vous dire encor ces minces vésicules
Qui ramassent la sève en d'étroites cellules ?
Et ces nombreux canaux où les sucs épaissis
En un solide bois par degrés sont durcis ?

L'anatomie végétale, cultivée si heureusement dès le dix-septième siècle, par les Malpighi et les Grew, continuée dans le dix-huitième par les Du-

hamel, les Daubenton, a fait encore de nos jours de grands progrès par les travaux de MM. Desfontaines, Mirbel, de Candolle, Link, et autres botanistes-physiciens. On sait maintenant que la base du tissu végétal est un amas de petites cellules, dans lequel sont percés des canaux nombreux, qui se rendent d'une extrémité de la plante à l'autre, en s'écartant par faisceaux pour former les branches, et en s'étalant en surfaces plus ou moins larges pour les feuilles, les pétales, etc.

La plupart de ces vaisseaux sont composés principalement d'un fil élastique contourné en spirale; d'autres ont simplement de petites fentes transversales, ou même seulement des pores. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'ils peuvent tous laisser échapper le liquide qu'ils contiennent dans le tissu cellulaire, et en reprendre de celui-ci; par ce moyen, la nutrition de la plante n'en continue pas moins quand quelque partie du tronc est cariée ou coupée, et que les vaisseaux y sont interrompus. Il paraît cependant en général, que la sève monte principalement par les vaisseaux du centre, et elle le fait avec une grande force au printemps, lorsque les bourgeons s'épanouissent; mais quand elle a été exposée à l'action de l'air dans les feuilles et les autres parties vertes, où elle subit les changements nécessaires pour devenir propre à nourrir le végétal, elle redes-

cend entre l'écorce et le bois, et augmente les couches de celui-ci. Hedwig pense que les fibres ligneuses ne sont que des vaisseaux obstrués et durcis par l'abondance des sucs nutritifs.

3) PAGE 61, VERS 12.

Les uns sont alternés.....

On nomme *feuilles alternes*, celles qui sont placées des deux côtés d'une branche, de manière que la deuxième, par exemple, réponde à l'intervalle de la première à la troisième.

4) PAGE 61, VERS 12.

Les autres se répondent.

C'est ce qu'on nomme *feuilles opposées*, ou attachées vis-à-vis l'une de l'autre sur la branche.

5) PAGE 61, VERS 20.

Les uns, malgré nos soins, gardent leurs mœurs sauvages....

Il y a des plantes, comme les orchies, qui ne viennent jamais bien dans les jardins.

6) PAGE 62, VERS 6.

Deleuze, aux soins de l'art confiant la nature,
A ce luxe charmant invita la culture,
Signala tous ces plants qui, fiers de notre choix,
Viennent orner nos parcs et le jardin des rois.

M. Deleuze, aide-naturaliste au jardin des Plantes,

traducteur élégant des *Saisons* de Thompson et des *Amours des Plantes* de Darwin, auteur d'une histoire très intéressante des plantes d'ornement, et de leur introduction dans nos jardins.

7) PAGE 63, VERS 3.

L'un caché dans la terre, où son destin l'attache,
Attend que d'un gourmand le luxe l'en arrache.

Chacun connaît la truffe; son développement et sa propagation sont au nombre des plus grands mystères de la botanique.

8) PAGE 63, VERS 8.

Chacun a ses penchants, sa saison et sa place,
Habite les lieux chauds, ou se plaît sous la glace.

Il y a des plantes, dans les Alpes, qui végètent sous la neige, et fleurissent à l'instant où elle fond. Telle est l'aretia. La violette, la primevère, sont presque dans le même cas dans nos plaines, et les diverses mousses dans les pays du Nord.

9) PAGE 63, VERS 11.

Là cette jeune plante, en vase disposée,
Dans sa coupe élégante accueille la rosée.

Les lizerons, les campanules, etc.

10) PAGE 63, VERS 13.

Dans son palais natal, brillant de pourpre et d'or,
L'autre d'un doux nectar enferme le trésor.

L'*antirrhinum* ou *mufle de lion*.

11) PAGE 63, VERS 16.

L'une s'enorgueillit de sa robe pompeuse;
De ces riches atours une autre dédaigneuse....

Les fleurs apétales ou sans corolles.

12) PAGE 63, VERS 20.

L'une, telle en tout temps que la fit naître Flore,
Garde fidèlement l'émail qui la colore.

Certaines fleurs, dont le calice est à la fois écailleux et coloré, ne perdent point leur éclat en séchant, ce qui les a fait nommer *immortelles*; ce sont les *gnaphalium*, les *xerantemum*, certaines *conyza*, etc.

13) PAGE 64, VERS 2.

Véritable protée entre toutes les fleurs,
Une autre aime à changer de robe et de couleurs.

L'*hortensia*, nommée ainsi par *Commerson*, en l'honneur d'*Hortense Le Paute*, est une des plus belles acquisitions que nos parterres aient faites dans ces derniers temps; comme sa partie colorée est aussi le *calice*, elle dure beaucoup plus long-

temps que les autres fleurs, et passe par différentes nuances de vert et de blanc, pour arriver à ce beau rose lilas, qui porte son nom, et auquel succèdent encore d'autres teintes blanches et vertes. Cette singularité l'a fait nommer *hortensia mutabilis*. Cette belle plante est originaire de la Chine et du Japon.

14) PAGE 64, VERS 6.

Comparez cette mousse et cet arbuste nain
A cet énorme enfant du rivage africain....

L'auteur entend le *baobab* (*adansonia*), celui de tous les arbres connus qui devient le plus gros. Son tronc arrive à vingt ou trente pieds de diamètre, et sa tête à plus de cent; mais il ne s'élève pas à proportion. Il lui faut des milliers d'années pour atteindre ces énormes dimensions.

15) PAGE 64, VERS 7.

Ou même à ce figuier, dont les vastes branchages,
Qui jadis dans les cieux buvaient l'eau des nuages,
S'affaissant sous leur poids et descendant des airs,
S'en vont chercher des sucs jusqu'auprès des enfers.

L'auteur décrit ici l'un des arbres les plus curieux des Indes Orientales, le *figuier des pagodes* (*ficus religiosa*), dont les branches reprenant racine, quand elles touchent la terre, et donnant des troncs nouveaux, finissent par former une énorme voûte de verdure, soutenue sur autant de piliers fixés dans

le sol. La description de ce phénomène, donnée par le poëte, est à la fois si exacte et si vive, qu'il serait aussi inutile que téméraire d'y rien ajouter.

16) PAGE 66, VERS 15.

Comment à ses côtés deux feuilles protectrices,
De l'arbrisseau naissant défendant les prémices,
Allaitent d'un doux suc le jeune nourrisson.

Il s'agit des *cotyledones*, ou de ces deux lobes qui forment ordinairement la plus grande partie de la semence, et entre lesquels est placé le germe; leur objet est en effet de lui fournir sa première nourriture, pendant que sa racine n'est pas encore assez développée pour aller la puiser dans la terre.

17) PAGE *ibid*, VERS 20.

Chacune suit son sort; des sucs qu'il lui destine,
L'une à son sol natal demande le trésor,
L'autre déjà dans l'air médite son essor.

Lorsqu'on place une graine dans la terre, de manière que quand elle germera la racine soit dirigée vers le haut, et la petite plante vers le bas, ces deux parties se recourbent pour prendre leur destination accoutumée. Ce phénomène, l'un des plus fréquents et des plus nécessaires au maintien du règne végétal, n'a point encore été expliqué d'une manière claire, quelques efforts qu'aient faits les naturalistes, et il reste parmi tant de merveilles, qui

surpassent notre intelligence, quoique nous en soyons témoins tous les jours.

18) PAGE 68, VERS 6.

Le fruit eut ses Herschell, et la fleur ses Portal.

M. *Herschell*, dont le télescope a pénétré les cieux et découvert plus de mondes qu'on n'en connaissait avant lui.

M. *Portal*, célèbre professeur d'anatomie au Muséum d'histoire naturelle, et collègue de l'auteur au collège de France.

19) PAGE *ibid*, VERS 7.

Linné sur tout, Linné dévoila ces mystères,
Leurs haines, leurs amours, leurs divers caractères,
Leurs tubes infinis, leurs ressorts délicats.

Charles Linnæus, né en Smolande en 1707, mort à Upsal en 1778, le plus célèbre botaniste du dix-huitième siècle, et celui de tous les naturalistes qui a exercé sur la science l'influence la plus universelle; son *Systema naturæ*, ses *Genera* et *Species plantarum*, servent encore aujourd'hui de base principale aux travaux de ses successeurs, et de livres élémentaires à ceux qui étudient. Ils le méritent sur-tout par le soin qu'il mit à y rassembler toutes les espèces connues de son temps; par la précision avec laquelle il en assigna les caractères

distinctifs dans un langage presque tout entier de son invention, mais admirablement expressif; enfin par la commodité de la nomenclature qu'il leur imposa. Ses méthodes, d'une application facile, il est vrai, ne sont cependant pas toujours sûres, et ne présentent presque jamais les êtres selon leurs véritables rapports de ressemblance.

Indépendamment de ses grands ouvrages, Linnæus a publié une foule de dissertations sur divers points particuliers d'histoire naturelle, et principalement de physique végétale, qui ont été recueillies sous le titre d'Aménités académiques. C'est sur-tout à elles que le poëte fait allusion dans ce passage; et en effet, il n'est rien de plus ingénieux, de plus poétique même dans la tournure des idées et de l'expression que ces petits écrits. Tantôt Linnæus y raconte les *noces des plantes*, c'est-à-dire les merveilles de leur fécondation : tantôt il y expose les diverses contractions que les feuilles éprouvent pendant la nuit, et c'est le *sommeil des plantes*. Parle-t-il des époques de l'année où elles fleurissent ou fructifient, et des heures du jour et de la nuit où leurs fleurs s'ouvrent et se ferment, c'est le *calendrier* ou l'*horloge de Flore*. Ces idées charmantes ont plus contribué, que de grands travaux, à faire aimer la botanique, et à rendre célèbre le nom de leur auteur.

Linnæus fut chéri de ses disciples ; plusieurs d'entre eux entreprirent de grands voyages, uniquement dans l'intention de lui rapporter des productions étrangères, et ils se croyaient suffisamment récompensés, quand il les citait dans ses livres. Lui-même, après une jeunesse, que la pauvreté rendit pénible, fut accueilli et honoré par sa patrie, et par son prince. Gustave III a prononcé solennellement son éloge, et on vient de lui élever un monument magnifique dans le jardin de l'université d'Upsal, qu'il a dirigé pendant près de quarante ans.

20) PAGE 69, VERS 12.

Mais dans ce beau jardin, dont l'enceinte féconde
Accorde une patrie à tous les plants du monde....

Le Muséum d'histoire naturelle de Paris est le plus vaste établissement qui ait jamais été consacré à la science de la nature; il peut y avoir ailleurs des collections plus complètes pour certaines parties, mais il n'en est aucune qui présente le même ensemble.

Un jardin de plus de cinquante arpents, des serres nombreuses et vastes offrent plus de six mille espèces de plantes en végétation; des terrains particuliers sont réservés aux plantes utiles et aux arbres fruitiers ou forestiers; une ménagerie placée à côté du jardin, nourrit continuellement un certain nom-

bre d'animaux vivants. Des éléphants, des chameaux, des zèbres, des couaggas, des lamas, des kanguroos, des phascolomes, des gnous, des gazelles, des lions, des tigres, toutes les sortes de panthères, de singes, etc. s'y succèdent, et après avoir été observés pendant leur vie par les naturalistes, relativement à leurs habitudes, fournissent, après leur mort, aux anatomistes, des observations non moins précieuses, relativement à leur organisation.

Les cabinets présentent, dans le plus bel ordre, toutes les productions de la nature qu'il est possible de conserver. La collection des quadrupèdes surpasse infiniment toutes celles du même genre qui existent; les autres classes sont extrêmement riches aussi; les herbiers contiennent vingt mille espèces de plantes.

Ce jardin date ses faibles commencements du règne de Louis XIII. L'administration de Buffon lui donna le plus grand essor; mais des circonstances favorables l'ont plus que doublé dans toutes ses parties depuis la mort de cet homme célèbre.

L'enseignement s'y est sur-tout fort étendu, et treize professeurs y font des cours publics sur toutes les branches de l'histoire naturelle, en même temps qu'ils administrent en commun l'établissement, sous les ordres et la surveillance du ministre de l'inté-

rieur. Le gouvernement vient encore, dit-on, de prendre des mesures et d'adopter des plans qui augmenteront dans un très haut degré l'importance et la beauté de ce magnifique temple de la nature.

21) PAGE 69, VERS 14.

Desfontaine embellit le trône des saisons.

M. Desfontaines, membre de l'Institut, célèbre professeur de botanique au Jardin des Plantes, auteur de la *Flore atlantique*, et d'une multitude de travaux importants sur la botanique et la physique végétale.

22) PAGE 70, VERS 1.

Au lieu même où Jussieu
Est présent par sa gloire, et vit dans son neveu.

Bernard de Jussieu, démonstrateur de botanique au Jardin des Plantes, et membre de l'Académie des sciences; l'un de ces philosophes pratiques, dont la vie toute entière fut consacrée dans le silence à l'étude et à la vertu. Il acquit un savoir immense, fit les découvertes les plus importantes, et laissa peu d'ouvrages: mais sa mémoire est chérie de ses nombreux élèves, et ses leçons ont germé dans un grand nombre d'entre eux, aujourd'hui assis aux premiers rangs.

Antoine-Laurent de Jussieu, son neveu et son

élève, l'un des premiers botanistes de notre temps, est auteur des *Familles naturelles des plantes*, ouvrage classique, dont il reconnaît devoir à son oncle les premières idées.

23) PAGE 70, VERS 3.

Viens; dans cet Élysée, autrefois son domaine,
L'ombre du grand Buffon attend déjà la tienne.

Il faut espérer que ces beaux vers feront rétablir le monument que la société d'histoire naturelle de Paris avait érigé à Linnæus, au pied du grand cèdre du Jardin des Plantes, et que des vandales ont outrageusement mis en pièces dans le temps de la terreur.

C'est une idée ingénieuse de notre auteur, de rapprocher ainsi les ombres de deux rivaux, qui s'aimaient peu, et qui ont cependant concouru, malgré l'opposition de leurs vues et de leurs caractères, ou plutôt à cause de cette opposition même, à donner à l'histoire naturelle des accroissements aussi subits qu'étendus.

Linnæus et Buffon semblent en effet avoir possédé chacun dans leur genre des qualités telles, qu'il était impossible que le même homme les réunît, et dont l'ensemble était cependant nécessaire pour donner à l'étude de la nature une impulsion aussi rapide.

Tous deux passionnés pour leur science et pour la gloire ; tous deux infatigables dans le travail ; tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte, d'un esprit transcendant ; ils arrivèrent tous deux dans la carrière, armés des ressources d'une érudition profonde : mais chacun s'y traça une route différente, suivant la direction particulière de son génie. Linnæus saisissait avec finesse les traits distinctifs des êtres : Buffon en embrassait d'un coup-d'œil les rapports les plus éloignés. Linnæus, exact et précis, se créait une langue à part, pour rendre ses idées dans toute leur vigueur : Buffon, abondant et fécond, usait de toutes les ressources de la sienne, pour développer l'étendue de ses conceptions. Personne, mieux que Linnæus, ne fit jamais sentir les beautés de détail dont le Créateur enrichit avec profusion tout ce qu'il a fait naître : personne, mieux que Buffon, ne peignit jamais la majesté de la création, et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assujettie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avait laissé l'histoire de la nature, sut, par des méthodes simples et par des définitions courtes et claires, mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe, et rendre facile la connaissance des êtres particuliers : le second, rebuté de la sécheresse d'écrivains, qui pour la plupart s'étaient contentés d'être exacts, sut nous

intéresser à ces êtres particuliers, par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois, fatigué de l'étude pénible de Linnæus, on vient se reposer avec Buffon ; mais toujours, lorsqu'on a été ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linnæus, pour classer avec ordre ces charmantes images, dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus ; et ce n'est pas sans doute le moindre mérite de ces deux écrivains, que d'inspirer continuellement le désir de revenir de l'un à l'autre, quoique cette alternative semble prouver et prouve en effet qu'il leur manque quelque chose à chacun.

Georges-Louis Leclerc, si connu sous le nom de comte de Buffon, était né à Montbard, d'un conseiller au parlement de Bourgogne, en septembre 1707. Son ami Dufay, intendant du Jardin des Plantes, le demanda pour successeur en 1739. Dès-lors, Buffon aidé de Daubenton, et ensuite de Gueneau de Montbeillard, de Bexon et de quelques autres personnages moins connus, n'a cessé de travailler avec ardeur au grand édifice de l'*histoire naturelle*, qui a rendu son nom immortel. Cependant la partie de cet ouvrage qui durera le plus long-temps est peut-être celle qui contribua d'abord le moins à sa réputation : nous voulons parler de ces histoires détaillées des animaux et des oiseaux, qui sont pour la

plupart excellentes. On ne fait plus de cas de ses systèmes généraux ; mais la pompeuse gravité de son style en fera toujours lire l'exposition avec le plus grand plaisir.

Buffon mourut à Paris, de la pierre, en avril 1788, comblé de gloire, et de tous les genres de considération.

24) PAGE 71, VERS 5.

Enfin, tous à leur choix discutaient ces problèmes,
Et le vrai se perdait dans la nuit des systèmes :
Un œuf le renfermait...........

La génération des êtres organisés sera toujours le mystère le plus incompréhensible de la physique ; mais on ne peut disconvenir que, de tous les systèmes imaginés pour l'expliquer, celui de la préexistence des germes ne soit le plus tranquillisant pour l'imagination. Il ne fait que reculer la difficulté ; mais il la reporte si loin qu'elle semble disparaître.

25) PAGE 73, VERS 19.

Comme des os naissants les lames s'épaississent,
Ainsi, des jeunes bois les couches se durcissent.

L'auteur expose ici le système de Duhamel, sur l'accroissement des os. Cet ingénieux physicien le comparait à celui du tronc des arbres ; et quoiqu'il ait poussé l'analogie trop loin, en ce que les os ne restent pas formés de couches distinctes, on ne peut

disconvenir qu'ils ne tirent leur nourriture de vaisseaux qui leur arrivent du dehors, et que les molécules terreuses qui les durcissent ne se déposent successivement, et jusqu'à un certain point, du dedans en dehors.

26) PAGE 75, VERS 18.

La tremelle à son gré mouvant ses doigts subtils,
Étend, roule, déroule, et promène ses fils.

La *tremelle* d'Adanson, l'*oscillatoire* de Vaucher, est un petit corps de nature douteuse, composé de filaments verts, réunis en groupes au fond des eaux, et manifeste des mouvements qui ont tout l'air d'être spontanés.

27) PAGE *ibid*, VERS 19.

Voyez cet arbrisseau si funeste à la mouche;
Que, d'un vol étourdi, l'insecte ailé le touche,
Son sein armé de dards se referme soudain,
Et perce l'imprudent qui se débat en vain.

La dionée (*dionæa muscipula*, Lin.), plante de l'Amérique septentrionale. Ses feuilles sont terminées par un disque à deux lobes, hérissé de quelques épines, et qui se ploie en deux, dès l'instant où il est touché, même légèrement; sa contraction est quelquefois assez forte pour qu'un moucheron qui s'y poserait soit percé par les épines.

28) PAGE 76, VERS 8.

Enterrez dans un sens contraire à la nature
Cette graine où déjà vit une plante obscure.

Voyez la note 17, page 109.

29) PAGE 77, VERS 13

Placez dans un cachot cette fleur prisonnière,
Et son disque bientôt, amant de la lumière
Se retourne et la cherche à travers les barreaux.

Toutes les plantes, quand elles sont enfermées dans un lieu peu éclairé, dirigent leurs branches et leurs feuilles vers les ouvertures par où le jour pénètre.

30) PAGE 79, VERS 1.

Dans l'abri reculé de leurs fraîches demeures,
Du coucher, du lever, méconnaissant les heures,
Par les feux dont l'absence ou l'éclat l'a frappé
De la crédule fleur le calice est trompé.....

M. de Candolle a fait des expériences très curieuses, d'où il résulte qu'on peut faire ouvrir et fermer les fleurs par un jour et par une nuit artificielle, et à des heures toutes contraires à celles de leur épanouissement ou de leur contraction ordinaire : mais il faut un certain temps pour leur faire adopter ces habitudes nouvelles; et pendant les premiers jours, les fleurs enfermées suivent leurs anciennes heures, comme si elles voyaient le soleil.

31) PAGE 79, VERS 14.

Et par-tout retentit cet étonnant discours :
« La plante a son hymen, la plante a ses amours. »

Les anciens n'ignoraient pas que le palmier femelle a besoin de la poussière du palmier mâle pour être fécondé; mais ils n'avaient point étendu cette découverte aux autres plantes. Le premier, qui prouva par des expériences décisives la nécessité du concours des deux sexes dans les végétaux, fut Vaillant, démonstrateur de botanique au Jardin des Plantes de Paris ; mais il ne réussit point à persuader son contemporain Tournefort, qui continua à regarder la poussière des étamines comme un simple excrément.

Linnæus a beaucoup contribué à rendre générale l'opinion de Vaillant, et Kœlteuter l'a mise hors de doute, en produisant des mulets végétaux ; la poussière des étamines d'une espèce portée sur le pistil d'une espèce voisine, donne des individus de forme intermédiaire ; et comme les mulets végétaux ne sont pas tous inféconds, il est possible de changer par degrés une espèce en une autre.

32) PAGE 81, VERS 20.

Je t'en prends à témoin, ô toi, plante fameuse
Que le Rhône soutient sur son onde écumeuse.

La *valisneria*, plante de l'Europe méridionale,

à sexes séparés. Les fleurs femelles sont portées sur des tiges spirales qui les retiennent au fond de l'eau mais qui se déroulent et les élèvent à la surface au moment où elles doivent s'épanouir. Les fleurs mâles, qui ne sont nécessaires que pour ce seul instant, ne tiennent qu'à des pédicules courts, et se détachent à cette même époque pour venir flotter autour des femelles et leur communiquer la poussière prolifique : une fois fécondées, les femelles recourbent leur tige et se retirent de nouveau sous l'eau, où leur graine mûrit sans revenir à l'air.

53) PAGE 83, VERS 19.

Les insectes nourris sur le figuier sauvage,
Du figuier domestique approchant le feuillage,
Faisaient pleuvoir sur lui ces globules féconds
Dont leur trompe en volant avait saisi les dons.

C'est ce qu'on appelle caprification ; les figues ne mûrissent qu'autant qu'elles ont été pénétrées par un petit insecte.

On a cru long-temps que l'irritation occasionnée par sa piqûre accélérait la maturité, comme nos pommes piquées du ver mûrissent plutôt que les autres ; mais il est plus probable qu'il agit en portant la poussière mâle sur les pistils cachés dans l'intérieur de la figue femelle.

34) PAGE 86, VERS 11.

Enfin des végétaux la naissance varie.

Le poëte exprime ici les trois modes de fécondation des plantes, dont les unes ont les sexes séparés dans des fleurs différentes; d'autres les ont unis dans les mêmes fleurs; d'autres enfin n'ont ni fleurs ni organes sexuels visibles.

35) PAGE 87, VERS 18.

Eh! qui n'admirerait cet être mitoyen
Des règnes qu'il unit étrange citoyen?

Le polype, comme tous les zoophytes, joint à une forme étoilée, semblable à celle de la plupart des fleurs, la propriété de se reproduire par simple division, comme les arbres reviennent de bouture, et de se laisser greffer comme eux sur un autre individu; mais pour tout le reste, c'est un véritable animal, qui sent, se meut, mange et digère. Sa découverte, due au Génevois Abraham Trembley, est sans contredit l'une des plus belles du dix-huitième siècle. Ce naturaliste observa sur-tout les *polypes à bras* (*hydra*, Lin.), et entre autres le *polype vert*. Il est petit, de forme conique; sa bouche est à la partie évasée du cône, et c'est par la pointe qu'il se fixe; six filaments mobiles entourent sa bouche et lui aident à saisir les petits animaux dont il se nourrit;

la cavité du cône lui tient lieu d'intestin, et il rend ses excréments par la bouche. Du reste, il n'a ni viscères, ni nerfs, ni vaisseaux. Son corps entier semble formé d'une sorte de bouillie gélatineuse.

Les observateurs, animés par le succès de Trembley, ont découvert depuis une famille innombrable d'êtres plus ou moins analogues aux siens : tous les coraux et autres litophytes en sont des productions.

56) PAGE 90, VERS 5.

Par ses puissants secours la feuille de Chiron,
Souvent ravit sa proie à l'avide Achéron.

La *centaurée*, ainsi nommée du centaure Chiron, à qui l'on attribue la découverte de ses propriétés. La vraie centaurée des anciens est aujourd'hui aussi peu connue que la plupart de leurs plantes : mais on attribue ce nom d'après leurs commentateurs, à plusieurs espèces assez différentes; il y a en botanique un genre nombreux, appelé *centaurée* : On nomme aussi, communément, *petite centaurée*, une jolie gentiane à fleurs roses, très répandue dans nos champs, excessivement amère, comme les autres gentianes, et qui a fort souvent arrêté des fièvres intermittentes.

57) PAGE *ibid*, VERS 7.

Nos aïeux bénissaient la manne salutaire.

La *manne* est le suc d'un arbre du genre du frêne

(*fraxinus ornus*), commun dans la Grèce et le midi de l'Italie. Tout le monde connaît son goût sucré et sa vertu purgative.

58) PAGE 90, VERS 8.

La casse prolongea les vieux jours de Voltaire.

Autre purgatif, introduit en médecine, dans le moyen âge par les Arabes. C'est une pulpe noirâtre et douce, qui occupe l'intérieur des gousses d'un arbre, de la famille des légumineuses (*cassia fistula*, Lin.), lequel croît abondamment en Égypte et aux Indes.

59) PAGE *ibid*, VERS 9.

Heureux, si du pavot le perfide secours,
Pour adoucir ses nuits n'eût abrégé ses jours!

L'*opium* se tire, par incision, des capsules du grand pavot des jardins (*papaver somniferum*, Lin.), que l'on cultive pour cet effet dans tout l'Orient. L'action soporifique de cette drogue, et les dangers de son abus, sont généralement connus.

40) PAGE *ibid*, VERS 12.

D'Homère et de Platon, durant les premiers âges,
Le papyrus du Nil conservait les ouvrages.

Espèce de grand *souchet*, dont les tiges battues et collées formaient les feuilles que les anciens em-

ployaient pour écrire; le parchemin, et ensuite le papier de chiffons en ont fait par degrés abandonner l'usage; mais le dernier en a conservé le nom. Son abondance dans le Nil et dans ses canaux, facilita aux Ptolomées la création de la bibliothèque d'Alexandrie. On trouve encore à présent des rouleaux de *papyrus* dans les cercueils des momies.

41) PAGE 90, VERS 19.

Des sucs de l'indigo plus d'une étoffe brille.

L'*indigo* est une fécule bleue qui se dépose, quand on fait macérer selon certains procédés les feuilles de la plante légumineuse, nommée *anil* (*indigofera anil*), originaire des Indes, mais qui se cultive aujourd'hui dans toute la zone torride. Cette fécule fait le principal ingrédient pour la teinture en bleu.

42) PAGE *ibid*, VERS 20.

Le moelleux cacao s'embaume de vanille.

Le *cacao* est la fève d'un arbre du Mexique (*theobroma cacao.*) Broyée et mêlée de sucre, elle donne le *chocolat*, qu'on aromatise avec de la *vanille.* Celle-ci est la graine d'une plante de la famille des orchis (*epidendrum vanilla.*) Elle est noire, fort menue, très odorante et contenue dans des gousses.

43) PAGE 91, VERS 1.

Du pommier neustrien, ainsi le jus brillant
Prodigue au moissonneur son nectar pétillant.

Le cidre est le suc fermenté de la pomme.

44) PAGE *ibid*, VERS 3.

Le houblon, froid rival de l'arbuste bachique,
Entretient des cafés le babil politique.

Plante grimpante, dont les fruits donnent une décoction amère et visqueuse, qui communique son goût à la bière, et aide à la conserver. Chacun sait que la bière est la boisson commune des Anglais, comme de tous les peuples de l'Europe qui n'ont point de vignes.

45) PAGE *ibid*, VERS 5.

Le feuillage chinois, par un plus doux succès
De nos dîners tardifs corrige les excès.

Le thé est la feuille séchée d'un arbrisseau de la Chine et du Japon.

46) PAGE 94, VERS 1.

C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur
Sans altérer la tête épanouit le cœur.

L'arbre du café, vient originairement d'Arabie, et chacun sait que le café d'Arabie est encore regardé comme le meilleur. C'est de là qu'il a été trans-

porté à l'Ile-de-France ; les cafiers, qui enrichissent la Martinique, proviennent tous d'un pied qui y fut envoyé au commencement du dernier siècle, du Jardin des Plantes de Paris. Desclieux qui l'y conduisait, y mit tant de dévouement, que le voyage s'étant prolongé, et l'eau douce étant devenue rare à bord, il arrosait cet arbuste avec sa propre ration.

Le cafier appartient à la famille des rubiacées; ses feuilles sont opposées deux à deux, ovales, pointues, ondées et luisantes : les fleurs viennent dans leurs aisselles, et laissent un fruit rouge, qui contient deux grains ; ceux-ci sont le café.

Par M. CUVIER, *de l'Institut.*

FIN DES NOTES DU SIXIÈME CHANT.

LES TROIS RÈGNES

DE LA NATURE,

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT

DU CHANT SEPTIÈME.

Différence marquée par la nature entre le règne végétal et le règne animal ; ce qu'ils ont de commun. — De l'organisation générale des animaux. — Variétés et formes des animaux qui vivent dans les eaux et sur la terre. — Qualités distinctes des animaux divers. — De l'instinct animal. — Les castors, les éléphants, les abeilles. — Description des travaux et des mœurs des abeilles. — Les travaux et les mœurs des fourmis. — Industrie de l'araignée, du ver à soie, de plusieurs insectes et animaux qui peuplent la terre et l'onde ; les moyens que la nature leur a donnés pour leur conservation. — Poison des insectes et des serpents. — Les serpents divinisés. — L'industrieux instinct des animaux. — Instinct des oiseaux voyageurs, etc.

LES TROIS RÈGNES

DE LA NATURE.

CHANT SEPTIÈME.

RÈGNE ANIMAL.

JADIS quand je lisais les fastes de la gloire,
Des peuples et des rois j'interrogeais l'histoire :
Je marchais à travers les états ébranlés,
Les empires détruits, les remparts écroulés ;
Je suivais dans leur course, en merveilles féconde,
Ces Grecs, pères des arts, ces Romains, rois du monde.
Mais ce n'est plus le temps : les divers animaux,
Ayant ainsi que l'homme et leurs biens et leurs maux,
Dont une loi constante éternise la race,
Dans mes vers à leur tour demandent une place.

Déjà j'entends de loin le fier taureau mugir,
Les oiseaux gazouiller, et le tigre rugir;
En replis tortueux le ver rampant se traîne,
La fourmi va creusant sa grange souterraine,
L'aigle altier fend les cieux; brillant de pourpre et d'or
L'hôte léger des fleurs prend son volage essor.
Buffon, de la nature éloquent interprète,
Fut leur historien; je serai leur poëte.

Dans ce vaste sujet, si nous ne trouvons pas
De grandes passions, d'illustres attentats,
Ni cette illusion et ce charme magique
Qu'ont reçu l'épopée et la muse tragique;
L'homme avec intérêt y verra quelquefois
L'image de ses mœurs, de ses arts, de ses lois;
Les sentiments du cœur, la tendresse des pères,
Les transports des amants, le doux instinct des mères;
L'ordre de l'univers, la grâce, la beauté,
Et l'immense trésor de la variété.
Ainsi, qu'un autre Eschyle, ensanglantant la scène,
De malheurs en malheurs péniblement se traîne;

D'Orosmane jaloux qu'il trouble la raison;
Qu'il aiguise le fer, prépare le poison:
Moi, le chantre innocent des arbres et des plantes,
Je chante aujourd'hui l'homme et les races vivantes.
Mais une autre couleur convient à ces objets:
Ce ne sont plus ici les végétaux muets,
Leur languissant instinct, leur sentiment débile,
Leur race sédentaire et leur pompe immobile;
Le ciel aux animaux comblés de ses bienfaits
Donne un instinct plus noble et des sens plus parfaits.
Suivons donc ses travaux dans le monde sensible.
Il est temps de marquer la limite invisible
Qu'aux règnes différents assignèrent les dieux.
Les végétaux en vain semblent vivre à nos yeux;
Aucun d'eux ne choisit, aucun ne délibère:
D'un principe inconnu la force involontaire
En vain prête à leur vie un air de sentiment;
Chacun sans le juger saisit son aliment,
Et cet aveugle instinct qu'aucun doute n'égare,
Se décide toujours et jamais ne compare.

L'animal voit, connaît, délibère, et les dieux
Par ce signe éternel les séparent entre eux.
C'est peu : du souvenir la faculté puissante,
Donnée à l'animal, refusée à la plante,
Montre à l'un l'avenir écrit dans le passé ;
Pour l'autre ce qui fut est d'abord effacé.
Tous deux ont des amours, des sexes et des pères;
Mais l'instinct paternel et les doux soins de mères,
La plante les ignore, et ses aveugles soins
Élèvent ses enfants sans juger leurs besoins.
Sur tous les deux enfin un Dieu créateur veille;
Mais l'un en est l'ouvrage, et l'autre la merveille;
Et nous vantant ses arts, sa police, ses lois,
Souvent à l'homme même il dispute ses droits.
Sous quelque forme enfin que s'offre la matière,
Rien ne marche par sauts dans la nature entière;
Et le sage attentif voit l'empire animal
S'éloigner par degrés du monde végétal.
Nous retrouvons encor dans les races vivantes
Les éléments divers qui composent les plantes,

Ces alcalis féconds, ces acides, ces sels,
Des trois règnes rivaux agents universels :
L'ammoniaque seul distinguant leur essence[1]
A l'empire animé prête encor sa puissance.
Qui l'eût dit que notre art, ainsi que des rameaux,
L'un sur l'autre aurait pu greffer des animaux ?[2]
Qui l'eût cru, que des corps de ce vivant empire
Les membres mutilés pussent se reproduire ?[3]
Eh bien ! cet animal aux longs crocs, au pas lent,
Dont le cours rétrograde, avance en reculant,
Montre au sage étonné, que ce prodige enchante,
Les débris renaissants de sa serre tranchante.
Ne voit-on pas du cerf, par un art merveilleux,
Renaître tous les ans le branchage orgueilleux ?[4]
Ces crins, du fier coursier ondoyante parure,
De nos fronts ombragés la longue chevelure,
La laine des brebis et le poil des chevreaux
Repoussent, sous le fer, des rejetons nouveaux :
Tout naît, végète, et meurt pour végéter encore.
Observez dans nos cours ce chantre de l'aurore

Qui conduit fièrement son sérail emplumé ;
Cet éperon aigu dont les dieux l'ont armé,
Qu'un art capricieux le greffe sur sa crête, (5
En corne végétale il grandit sur sa tête,
Et l'oiseau tout honteux des progrès de son front,
De ce triste ornement montre à regret l'affront.
Vous parlerai-je encor de tant d'autres merveilles
Dont cent fois le récit a frappé vos oreilles?
Ce reptile gluant qui traîne sa maison, (6
Qu'avilit l'ignorant, qu'admire la raison,
Et dont le double étui par degrés développe
Ou renferme, à son gré, son double télescope :
Qu'avec ces nerfs sans fin où tant d'art est caché,
L'organe de ses yeux par le fer soit tranché ;
Ces yeux, pour l'œil de l'homme admirable spectacle,
Dont les nôtres à peine égalent le miracle,
Et que Dieu seul peut-être une fois put former,
Coupés vingt fois, vingt fois ils vont se ranimer,
Et du front mutilé, toujours prompts à renaître,
Au bout de leur long tube on les voit reparaître.

Sur le ver à son tour abaissons nos regards.[7]
Que le tranchant acier le divise en cent parts;
Ma main peut à son choix, quelle surprise extrême!
L'enter sur d'autres vers, le greffer sur lui-même:
Sous les ciseaux féconds prompte à fructifier,
Chaque part du reptile est un reptile entier.
Par un pouvoir secret qu'aucun pouvoir n'arrête,
Il aiguise sa queue, il arrondit sa tête:
Ainsi l'arbre taillé repousse en rejeton,
Tel un germe caché vit dans chaque bouton.

Mais du règne vivant oublions les nuances;
Hâtons-nous, avançons vers ces peuples immenses,
Qui, du monde animé citoyens moins douteux,
D'organes plus parfaits sont doués par les dieux.
C'est là que, déployant de plus brillantes scènes,
La vie offre à nos yeux ses plus beaux phénomènes.
Eh! qui peut sans effroi compter tous les ressorts
Dont l'ouvrier suprême organise leurs corps!
Ces muscles[3], ces tendons, ces membranes ductiles,[9]
De l'esprit qui les meut instruments si dociles;

Ce vélin délicat qui recouvre leurs os, (10
L'art de leur action, celui de leur repos,
De leurs emboîtements les fortes ligatures, (11
Cette huile dont le suc assouplit leurs jointures; (12
Ces tubes si nombreux l'un sur l'autre posés,
L'un à l'autre soumis, l'un à l'autre opposés;
Le dédale des nerfs et le réseau des fibres;
La route des humeurs, leurs savants équilibres;
Ces mobiles poumons, dont le jeu toujours sûr,
Chassant l'air altéré, rapporte un air plus pur,
Ces pores si nombreux chargés par la nature
D'aspirer, d'exhaler, d'attirer et d'exclure;
Le foie épurateur, dont le crible en passant (13
Se saisit de la bile et tamise le sang;
Et ce foyer brûlant, avide de sa proie,
Qui reçoit l'aliment, le saisit et le broie;
Les filets chatouilleux des houppes du palais;
L'oreille, écho des sons; l'œil, miroir des objets;
Les nerfs si délicats dont le tissu compose
Ce sens voluptueux pour qui fleurit la rose;

Le cœur sur-tout, le cœur, ce viscère puissant, (14
Le réservoir, la source, et le ressort du sang,
Qui, pour y retourner par des routes certaines,
De l'artère sans cesse emporté dans les veines,
De détour en détour, de vaisseaux en vaisseaux,
De sa pourpre en courant épure les ruisseaux,
Rencontre dans son cours ces valvules légères
Qui rouvrent tour à tour et ferment leurs barrières,
Une fois introduit tâche en vain de sortir,
Au cœur qui l'envoya revient pour repartir,
Et, reprenant sa marche incessamment suivie
Roule en cercle éternel le fleuve de la vie.

Admirons et tremblons; de ces fils délicats
Un seul en se brisant peut donner le trépas.
Eh! pourrais-je oublier l'inexplicable organe
Où l'ame qui l'habite échappe à l'œil profane!
Les yeux sur chaque fibre, et le scalpel en main,
Nos regards obstinés l'y poursuivent en vain:
Les nerfs, du sentiment secrets dépositaires,
Dans leurs derniers rameaux vont cacher ces mystères.

Ainsi le Nil, dit-on, dérobe son berceau.
Mais comment de ces nerfs le mobile faisceau
De notre ame à nos sens, de nos sens à notre ame,
Va-t-il du sentiment communiquer la flamme?
Pour expliquer ces faits, les sages de nos jours
D'un système nouveau nous offrent le secours:
Osons de l'art des vers lui prêter le langage,
Et parsemer de fleurs la route où je m'engage.
Toujours, pour éclairer et charmer l'univers,
La raison emprunta le prestige des vers;
Toujours la poésie habilla la sagesse:
Les faux dieux ont péri détrônés par Lucrèce;
Le modeste Virgile aux superbes Romains
Recommande le soc ennobli par ses mains;
Bolyngbrocke dans Pope admira son système,
Et le dogme embelli rendit grâce au poëme:
Horace donne en vers les préceptes des mœurs,
Et Despréaux rima contre les plats rimeurs.
De ces maîtres fameux osons suivre les traces:
Le bon sens fait sans honte un sacrifice aux Grâces.

Un fluide, dit-on, dans les nerfs enfermé
Poursuit rapidement son cours accoutumé ;
Extrait divin du sang, esprit de la matière,
Aussi pur que l'éther, plus prompt que la lumière.
Les sens parlent ; soudain ces globules subtils
Du sensible faisceau vont ébranler les fils,
Et les nerfs parcourant leur obscur labyrinthe
Des objets au cerveau vont apporter l'empreinte.
La mémoire attentive écoute leurs rapports,
Et, fidèle archiviste, en garde les trésors :
Ainsi des corps vivants Dieu créa le système.
Mille fois, admirant sa sagesse suprême,
Je contemplai l'Olympe et son astre enflammé ;
Mais son plus bel ouvrage est un être animé,
Et, de cet humble monde admirant l'architecte,
Même à l'aspect du ciel j'admire encor l'insecte.

Observons maintenant de quels tableaux divers
Leur foule variée embellit l'univers.
Voyez au fond des eaux ces nombreux coquillages ; (15
La terre a moins de fruits, les bois moins de feuillages :

Au bruit le plus léger, voyez-vous le chevreuil
Fuir plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil!
L'herbe à peine fléchit sous le daim qui l'effleure ;
Tandis que, parcourant une toise en une heure
Prisonnier dans l'espace et veillant endormi,
Le paresseux n'existe et ne vit qu'à demi. (22
Ce superbe coursier, votre esclave farouche,
Que votre main légère interroge sa bouche ;
Il répond à l'instant, et docile à vos lois,
Comprend chaque signal du frein et de la voix ;
Tandis que sous vos coups le baudet imbécille
Conserve obstinément sa paresse indocile.
Le lion de son sang ne peut calmer les flots ;
Le loir six mois entiers s'endort d'un lourd repos. (23
Cet immonde animal, enfant d'une eau dormante, (24
Durant trois jours entiers fatigue son amante ;
Et, dans un seul instant, l'hôte léger de l'air
Vient, voit, aime, jouit, et part comme l'éclair.
Mais cet oiseau volage errant dans la campagne
Pour de nouveaux amours néglige sa compagne :

Et l'autre, par ses soins réparant sa laideur,
Quand elle met au jour les fruits de son ardeur,
Ne quitte point leur mère ; époux tendre et fidèle,
Accoucheur vigilant, il veille à côté d'elle ;(25
Et ses doigts recourbés, secourable instrument,
De sa ponte tardive abrègent le tourment.
Quel contraste de goût, d'aliment, de parure !
Comparez pour les mœurs, la couleur, la figure,
Pour le charme des sons, l'agilité du vol,
Le corbeau qui croasse au brillant rossignol ;
Le tigre au doux agneau, l'aigle au pigeon timide,
Le faon pusillanime au lion intrépide,
Le front nu, le long cou, le long pied des chameaux
Au cerf agile et fier de ses pompeux rameaux ;
Le sot oiseau de l'Inde et sa maussade roue
Au paon où des couleurs l'essaim brillant se joue,
Qui, d'astres tout couvert et de lui-même épris,
Offre en traînant Junon tous les rayons d'Iris.
Rapprochez la corneille et ses couleurs funèbres,
Le lugubre hibou triste amant des ténèbres,

De ces brillants oiseaux que, sous un ciel vermeil,
Du luxe des couleurs embellit le soleil.
Combien des animaux l'inégale structure
De ses variétés pare encor la nature !
Sur ses deux courts jarrets accroupissant son corps,
La giraffe en avant reçut deux longs supports ;
Ailleurs le kanguroo, dont l'étrange famille
Sort de son sein, y rentre, en ressort et sautille, [26]
Sur ses deux longs appuis en arrière exhaussé,
Est sur sa double main en avant abaissé.
Enfin, pour achever ces nombreux parallèles,
Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes
Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu, [27]
Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu,
Du peuple ailé des airs brillante miniature
Où le ciel, des couleurs épuisa la parure ;
Et pour tout dire enfin, le charmant colibri
Qui, de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,
Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
Glisse et ne pose pas, suce moins qu'il n'effleure :

Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien
De qui la grâce est tout, et le corps presque rien,
Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.
Tous contre l'ennemi sont armés avec art :
L'un contre le danger est muni d'un long dard :
De sa noire liqueur teignant la mer profonde, (28
L'autre plonge, s'esquive et disparaît dans l'onde.
Par un bruit qu'accompagne une obscure vapeur, (29
L'autre à son ennemi pour renvoyer la peur
Fait jouer d'un ressort la détente secrète,
Se détourne, s'échappe, et cherche une retraite.
Celui-ci sur son dos promène sa maison,
Le ciel enseigne à l'autre à bâtir sa cloison,
Donne à l'un sa tarière, à l'autre sa tenaille,
Revêt l'un d'une croûte et l'autre d'une écaille.
Nul d'eux ne vit, n'habite et ne couve au hasard ;
Tous ont leurs mets, leur couche et leur asile à part.
Les uns vivent cachés dans le sein de la terre,
Plusieurs percent le bois, plusieurs creusent la pierre; (30

Et d'autres, a nos frais insolemment nourris,
Habitent l'homme même et vengent ses mépris.

N'oublions point ces vers dont les races brillantes
Montrent sur l'Océan des lumières flottantes,
Et sous chaque aviron qui fend les flots mouvants,
Offrent aux nautonniers des phosphores vivants.
Les bois même, les bois, quand la nuit tend ses voile
Offrent aux yeux surpris de volantes étoiles, (32)
Qui, traçant dans la nuit de lumineux sillons,
Partent de chaque feuille en brillants tourbillons.
Les airs sont étonnés de leur clarté nouvelle,
La forêt s'illumine et la nuit étincelle :
Ils s'arrêtent ; soudain meurt ce rapide jour,
Et l'ombre et la clarté renaissent tour à tour.

C'est peu ; fécond chez soi, par-tout ailleurs stérile,
Aucun impunément de ses champs ne s'exile :
Chacun a sa patrie, et chacun ses climats ;
L'un aime le soleil et l'autre les frimas.
Le lion de Barca ravage la Nubie ;
Le chameau voyageant traverse l'Arabie,

Et ses cinq estomacs, réservoirs abondants, (33
Bravent l'aridité de ces sables ardents.
Le renne vit de mousse aux plages boréales, (34
Le lama s'apprivoise aux régions australes ; (35
L'Ohio sur son rivage admire le castor,
Et du Chimboraço s'élance le condor. (36
D'animaux faits pour lui chaque pays abonde :
L'homme, leur roi commun, est citoyen du monde.
Dans la durée encor même variété,
Chacun jouit un temps de la douce clarté ;
Un soleil voit périr le fragile éphémère ; (37
Un long âge blanchit la carpe centenaire.
Souvent, sans le briser suspendant son ressort,
La vie à nos regards prend les traits de la mort.
Ce crin rouge et vivant dont chaque source abonde, (38
Privé durant six mois de l'aliment de l'onde,
Si ma main l'y rejette, ô prodige inoui !
De son débris séché renaît épanoui,
Et sillonnant les flots de sa course folâtre,
Reprend avec ses jeux sa vie opiniâtre.

Ridé, durci, flétri, ce ver poudreux des toits [39]
Se ranime dans l'onde une seconde fois ;
Et, cédant à la mort une entière victoire,
L'homme à son avenir refuserait de croire !
Lui qu'ont doué les dieux de l'immortalité !

Combien, soigneuse encor de leur postérité,
Par des moyens divers la nature puissante
Conserve chaque espèce à jamais renaissante !
L'un met au jour ses fils déjà tout animés,
L'autre pond ses enfants dans leur coque enfermés;
Souvent l'insecte ailé répand ses œufs sur l'onde, [40]
Souvent l'hôte des eaux, à l'arène féconde
Vient confier les siens ; et laisse au feu du jour
Couver de ses rayons les fruits de son amour.
Chaque espèce a ses lois, ses règles, ses caprices.
Dans les naseaux du cerf, dans le cuir des génisses, [41]
Les uns vont déposer les germes créateurs ;
Les uns peuplent la fange et les autres les fleurs;
L'autre cherche un cadavre, et son amour confie
Aux débris de la mort les germes de la vie.

Plus étonnants encor, ces minces serpents d'eaux
Qui, l'un à l'autre unis par de vivants anneaux,
Et par nous appelés du beau nom de Naïades, [42]
Promènent sur les eaux leurs flottantes peuplades.
L'enfant navigateur que la nymphe enfanta
Ne sort point tout entier du corps qui le porta :
Quelque temps retenu par le nœud qui l'arrête,
Dans le sein maternel il cache encor sa tête.
Sa mère l'y nourrit, et la fille à son tour
Tient de même attaché le fruit de son amour ;
La troisième sur l'eau remorque aussi sa fille ;
Les naïades ainsi voyagent en famille,
Et, formant un seul corps d'un long rang d'animaux,
Trois générations se suivent sur les eaux :
De leurs étranges nœuds la chaîne ici s'arrête.
Quels qu'ils soient, de l'amour ils sont tous la conquête,
Tous brûlent de s'unir, tous prompts à s'enflammer
Ont leur temps pour produire, ont leur saison d'aimer.
De l'homme en tous les temps la race impériale
Seule à se propager sent une ardeur égale :

Comme si de nos sens l'instinct victorieux
Veillait pour conserver le chef-d'œuvre des dieux.
  Ne croyez pas non plus que constamment suivie
La chaîne de l'hymen donne seule la vie :
Plusieurs en sont exempts ; libre d'un nœud si doux,
Le puceron n'a point d'épouse ni d'époux, (43
Et, de son chaste lit dérobant le mystère,
Sans connaître l'hymen a le droit d'être mère.
Que dis-je ? rassemblant deux organes féconds,
Des deux sexes divers cet autre unit les dons, (44
Et, doublement heureux des pouvoirs qu'il rassemble,
Est père, mère, épouse et mari tout ensemble.
Ainsi, de ses moyens se réservant le choix,
La nature maintient ou viole ses lois,
Et, quand de ses desseins on croit tenir la chaîne,
Nous échappe et se rit de l'ignorance humaine.
Tel échappait Protée aux regards indiscrets.
Ce dieu qu'elle instruisit à cacher ses secrets,
Ce dieu l'a peinte encor dans ses métamorphoses ;
J'en dirai les effets ; nul n'en connaît les causes.

Eh ! qui pourrait compter tous ces êtres sans fin
Qui changent d'éléments, de forme, de destin,
Qui naissent pour mourir, qui meurent pour renaître !
Venez, baissez les yeux, apprenez à connaître
Ce ver miraculeux, qui, dans trois temps divers,
Vit sur terre, dans l'onde, et vole dans les airs.
Dédaigneux de l'arène et déserteur de l'onde,
Cet autre étend aussi son aile vagabonde :
L'amour ne fixe pas son instinct pétulant,
Il vole à son amante et jouit en volant.
Les mers ont moins de flots, les fleurs moins de familles,
Qu'il n'est de vers ailés jadis humbles chenilles.

Voyez ce papillon échappé du tombeau,
Sa mort fut un sommeil, et sa tombe un berceau ;
Il brise le fourreau qui l'enchaînait dans l'ombre ;
Deux yeux paraient son front, et ses yeux sont sans nomb[re]
Il se traînait à peine, il part comme l'éclair ;
Il rampait sur la terre, il voltige dans l'air ;
Il languissait sans sexe, et ses ailes légères
Portent à cent beautés ses erreurs passagères ;

Que dis-je? dès long-temps calomnié par nous,
Moins infidèle amant que malheureux époux,
Lui-même à son amour souvent se sacrifie,
Et son premier plaisir est payé de sa vie : (15
Ainsi son destin change, et passe tour à tour
De la vie au tombeau, de la tombe au grand jour.
Mais de son sort nouveau, faveur plus merveilleuse,
Sa tête, en rejetant sa dépouille écailleuse,
Dans le même cerveau garde mêmes désirs :
Il chérissait les fleurs, les fleurs font ses plaisirs;
Son instinct l'y ramène, et dans leur sein fidèle
Vient déposer l'espoir de sa race nouvelle. (16
Telle on dit que notre ame aux champs élysiens
Garde ses souvenirs en brisant ses liens.
Aussi du grand Leibnitz l'aimable fantaisie
Osait aux animaux promettre une autre vie,
Un destin plus heureux et presque un paradis.
A ce dogme touchant de bon cœur j'applaudis;
J'aime à voir l'animal, qui des races humaines
Ainsi que les plaisirs a partagé les peines,

Dans son humble Élysée attendre un sort plus doux ;
Et ce ver merveilleux, conservant tous ses goûts,
Après un long sommeil son changement extrême,
Son être transformé, quoique toujours le même,
Excusent aisément ce rêve des bons cœurs.

Et si je parcourais l'échelle des grandeurs,
De l'insecte invisible à l'immense baleine ;
De ces monstres des mers dont la puissante haleine,
Avec un bruit horrible élance en gerbes d'eaux
L'océan revomi par ses larges naseaux,
Jusqu'à l'humble tribu qui sous l'onde orageuse
Vit dans les derniers grains de la vase fangeuse ;
Si j'allais, descendant de l'aigle au moucheron,
De l'énorme éléphant jusqu'à l'humble ciron !
Là s'arrêtent les yeux : mais grâces à ce verre
Qui nous déploie en grand et les cieux et la terre,
Au-dessous du ciron je regarde et je vois
Des milliers d'animaux plus petits mille fois.
Là du verre à son tour s'arrête la puissance ;
J'admire avec effroi sa petitesse immense ;

Mais pour d'autres tribus que je n'aperçois pas,
Cet insecte lui-même est peut-être un Atlas ;
La goutte qu'il habite est une mer profonde,
Chaque œil est un soleil et chaque fibre un monde.
Que dis-je? sans chercher un nouvel univers
Dans l'atome animé combien d'êtres divers!
Là sont un cœur, des nerfs, des veines, des viscères,
Ces nerfs ont des esprits, et ces cœurs des artères,
Ces veines des humeurs; ainsi de tout côté,
Même auprès du néant trouvant l'immensité,
Dans tous ces univers croissant de petitesse,
L'imagination descend, descend sans cesse ;
Et, tel que ce mortel qu'en un sommeil profond
Un rêve suspendit sur un gouffre sans fond,
D'épouvante saisi tout à coup je m'éveille,
Et du monde en tremblant j'adore la merveille.

Mais comment admirer le monde et son auteur,
Sans nommer, sans chanter leur noble observateur?
Gloire te soit rendue après l'Être suprême,
Profond Spallanzani! toi dont l'adresse extrême [37]

Nous ouvrit ces trésors ; Herschell des animaux,
C'est toi qui donnes l'être à ces êtres nouveaux,
A tous ces vers nageurs, à ces peuples d'anguilles,
D'une graine féconde innombrables familles.
Ton verre créateur nous montre leurs combats,
Leurs légers tourbillons, leurs amoureux ébats.
Là, même en décroissant, les merveilles grandissent :
Dans une bulle d'eau des baleines bondissent ;
La feuille, où plus d'un peuple a ses lois et ses mœurs,
Et l'écorce des fruits, et la tige des fleurs,
Et la vie et la mort à ta voix sont fécondes,
Et d'un grain desséché tu fais sortir des mondes.

Mais n'exagérons rien : l'un dans l'être vivant
Veut voir de Vaucanson l'automate mouvant;
L'autre, s'extasiant au moindre phénomène,
Veut égaler l'instinct à la raison humaine,
S'étonne de son singe et de son perroquet,
Admire en l'un son geste, en l'autre son caquet,
Et ne saurait douter que, vu leur prud'hommie,
Les éléphants un jour n'aient leur académie.

Évitons ces excès. Cet admirable don,
L'instinct, sans doute, est loin de l'auguste raison;
Mais, quoique dépourvu de sa vive lumière,
L'instinct n'appartient pas à la vile matière.
Voyez quels dons le Ciel daigne lui dispenser,
Comment l'être qui sent paraît presque penser:
Non de cette pensée indépendante et pure,
Qui sonde Dieu, le ciel, le cœur et la nature,
Mais de celle qui rampe esclave du besoin,
Qui du bonheur des sens fait son unique soin,
Et semble quelquefois dans les corps qu'elle anime
Rapprocher leur instinct de notre ame sublime!
Chaque sens, des objets reçoit l'impression;
Sur les pas du besoin marche l'attention;
Les besoins répétés amènent l'habitude;
De l'instinct vigilant l'utile inquiétude
Compare les effets, les causes, les moyens;
Ces chaînons chaque jour resserrent leurs liens,
Leur féconde union produit l'intelligence;
Celle-ci pèse tout dans sa juste balance,

Et jugeant les objets, leurs vices, leur bonté,
L'intelligence enfin produit la volonté.
Tel des êtres vivants Dieu créa le système,
Tels sont les animaux, tel est l'homme lui-même.

Ainsi que la raison l'instinct a ses degrés. (48
S'il faut que de nos sens les rapports assurés
Nous peignent les objets que notre instinct compare,
Plus ces rapports sont sûrs et moins l'instinct s'égare.
Si donc respire un être en qui les dieux puissants
Aient dans un seul organe associé trois sens, (49
Dont la flexible main de ces trois sens pourvue,
Corrigeant par le tact les erreurs de la vue,
Des qualités des corps habile à s'assurer,
Puisse à la fois sentir, et sucer, et flairer;
Qui toujours redoutable et souvent caressante,
Tantôt renverse tout par sa force puissante,
Tantôt, avec plaisir savourant les odeurs,
Ainsi qu'un doigt léger sache cueillir des fleurs,
Reconnaisse l'enfant du conducteur qu'il pleure,
Enlève des fardeaux, ferme, ouvre sa demeure,

Et, roulant, déroulant ses replis tortueux,
Serve sa faim, sa soif, sa colère et ses jeux;
Enfin, qui dans un point, dans un instant rassemble,
Trois forces, trois effets, trois jugements ensemble,
Le monde admirera ce pouvoir triomphant,
Et puisqu'il n'est point l'homme il sera l'éléphant,
L'admirable éléphant, dont le colosse énorme
Cache un esprit si fin dans sa masse difforme,
Que, pour son rare instinct dans un corps si grossier,
Presque pour ses vertus, adore un peuple entier;
L'éléphant, en un mot, qui sait si bien connaître
L'injure, le bienfait, ses tyrans et son maître.

Chacun des animaux excelle dans son art:
Le fermier connaît trop l'astuce du renard;
Le cerf ingénieux dans ses frayeurs extrêmes
Varie en cent façons ses adroits stratagèmes,
Et, des chiens égarés déconcertant l'ardeur,
De ses pas, en sautant, lui dérobe l'odeur.
Le lapin a sa ruse; inspiré par la crainte,
Il se creuse avec art un savant labyrinthe;

Et, chassant en commun, dans son poste marqué
Le loup sait se tenir prudemment embusqué ;
Mais le noble éléphant ne voit rien qui l'égale.
Sous lui, mais séparé par un court intervalle,
Dans ses hardis travaux le peuple des castors (50
Étale de l'instinct les plus riches trésors.
L'éléphant dans les bois, et le castor dans l'onde,
Sont tous deux à jamais l'étonnement du monde.
S'il n'a point cette trompe, organe merveilleux
Dont ce noble animal a droit d'être orgueilleux,
Quatre dents ou plutôt quatre terribles scies,
Qu'en un tranchant acier la nature a durcies,
Et sa queue aplatie, et ses agiles doigts,
Voilà de ses travaux les instruments adroits :
D'autres les ont vantés, d'autres ont su décrire
Tous ces grands monuments de leur petit empire ;
Ces arbres renversés, façonnés avec art,
De leur digue à la vague opposant le rempart,
Des écluses, des ponts l'habile architecture,
Des voûtes, des cloisons, la solide jointure ;

Ces soins si prévoyants et cet art merveilleux,
Accommodés aux temps, appropriés aux lieux,
Cette Hollande enfin et cette humble Venise,
Sur ses longs pilotis solidement assise;
L'étranger retrouvant l'homme dans le castor,
Le voit, s'étonne, rêve, et le regarde encor.

Mais quel bourdonnement a frappé mes oreilles?
Ah! je les reconnais mes aimables abeilles.
Cent fois on a chanté ce peuple industrieux;
Mais comment sans transport voir ces filles des cieux?
Quel art bâtit leurs murs, quel travail peut suffire
A ces trésors de miel, à ces amas de cire?
Chacun voit par ses yeux leur police, leurs lois,
L'un lui donne une reine, et les autres des rois.
L'instituteur fameux du conquérant du monde
Voulut que sans époux l'abeille fût féconde,
Et de sa chasteté Réaumur moins jaloux, (51)
Prostitua leur reine à de nombreux époux; (52)
Chacun l'aime à son tour; leur auguste maîtresse
Entre tous ces rivaux partage sa tendresse,

Et les adorateurs qu'enferme son sérail,
Voués à ce doux soin, sont exempts de travail.
Mais du miel tous les ans ces artisans habiles,
Massacrant ces époux devenus inutiles, (53
En dépeuplent la ruche ; enfin juillet pour eux,
De notre affreux septembre est le retour affreux :
Ainsi l'erreur crédule expliquait le mystère.
Enfin, de leur hymen savant dépositaire,
L'aveugle Huber l'a vu par les regards d'autrui, (54
Et sur ce grand problème un nouveau jour a lui.
La reine, nous dit-il, au jour de l'hyménée
Sort, de ses nouveaux feux inquiète, étonnée,
Aux portes du palais long-temps hésite encor ;
Enfin son aile s'ouvre, elle a pris son essor,
Et, loin des yeux mortels, mystérieuse amante,
Emporte dans les airs l'ardeur qui la tourmente :
Son amant l'observait, et, plein des mêmes feux,
Il part, vole, l'atteint, et jouit dans les cieux :
Elle s'élança vierge, elle descend féconde.
Combien d'autres secrets cache une nuit profonde !

Je ne vous dirai point leurs combats éclatants,
Si la mort est donnée à l'un des combattants,
Si ce peuple est régi par une seule reine,
S'il peut d'un ver commun créer sa souveraine ; (55
Si leur cité contient trois peuples à la fois,
Époux, reine, ouvrière, hôtes des mêmes toits ;
D'autres décideront : mais leur noble industrie,
Mais les hardis calculs de leur géométrie,
Leurs fonds pyramidaux savamment compassés,
En six angles égaux leurs bâtiments tracés,
Cette forme élégante autant que régulière, (56
Qui ménage l'espace autant que la matière ;
Cette reine étonnante en sa fécondité,
Qui seule tous les ans fait sa postérité,
Et les profonds respects de son peuple qui l'aime,
Sont toujours un prodige et non pas un problème :
Aussi de nos savants le regard curieux
Souvent pour une ruche abandonne les cieux.
Les Géer, les Réaumur ont décrit ses merveilles, (57
Et le chantre d'Auguste a chanté les abeilles.

La guêpe de Cayenne, avec plus d'art encor (58
Sous des toits de carton sait cacher son trésor;
D'un papier composé de la plus fine écorce,
Qui joint dans son tissu la finesse à la force,
Elle forme ses murs; et ses légers châteaux,
Peuplés de ses enfants, remplis de ses gâteaux,
Ne sont que des feuillets redoublés l'un sur l'autre.
Son art, grâce à Schœffer, vient d'enrichir le nôtre, (59
Et d'un papier nouveau qu'il a su copier,
L'homme doit le modèle aux travaux d'un guêpier.
Art charmant! j'aime à voir la mouche papetière,
Du bel art des Didot inventant la matière,
Des cuves d'Annonay suppléer les chiffons,
Un ver offrir sa toile aux plumes des Buffons,
Qui peut-être bientôt, éternisant sa gloire,
Sur ses propres feuillets vont tracer son histoire.
Souvent aussi l'instinct varie avec les lieux.
Comparez ces fourmis, moins dignes de nos yeux,
Méconnaissant les arts de la paix, de la guerre,
Durant l'hiver entier sommeillant sous la terre,

Mais qui rôdent sans cesse, et d'un amas de grains
Remplissent à l'envi leurs greniers souterrains,
A ces nobles fourmis dont se vante l'Afrique, (60)
En trois classes rangeant leur sage république;
Peuple heureux d'ouvriers, de nobles, de soldats.
Que de grands monuments dans leurs petits états!
De leurs toits, dont dix pieds nous donnent la mesure,
Les yeux aiment à voir la ferme architecture;
Sur le cône applati le buffle quelquefois
Guette pour l'éviter le fier tyran des bois.
Au dedans quelle heureuse et savante industrie
De leurs compartiments règle la symétrie,
Aligne leur cité, dessine leurs maisons,
Leurs escaliers tournants et leurs solides ponts,
Qui par-tout présentant de faciles passages,
Pour alléger leur peine abrègent leurs voyages!
Au centre, toute entière à sa postérité,
Et mêlant la grandeur à la captivité,
Leur noble souveraine en une paix profonde
Ne quitte point sa couche incessamment féconde,

Et par son ventre énorme et son énorme poids
Surpasse ses sujets un million de fois.
Quatre-vingt mille enfants la connaissent pour mère;
Au fond de son palais, auguste sanctuaire,
Des serviteurs choisis entre tous ses sujets
Dans sa chambre royale ont seuls un libre accès.
Leur foule emplit ses murs, et par une humble porte,
Déposent en leur lieu les œufs qu'elle transporte.
L'ordre règne par-tout; épars de tout côté
Leurs riches magasins entourent la cité;
Ailleurs sont élevés les enfants de la reine;
La cour habite enfin près de sa souveraine;
Le voyageur, de loin découvrant leurs travaux,
D'une heureuse peuplade a cru voir les hameaux.
O Nil! ne vante plus ces masses colossales,
Des sommets abyssins orgueilleuses rivales;
L'insecte constructeur est plus grand à mes yeux
Que l'homme amoncelant ces rocs audacieux,
Et quand une fourmi bâtit des pyramides,
Nos arts semblent bornés et nos travaux timides.

Je ne vous tairai point, vous, loyales fourmis,
Que l'homme voit s'armer contre ses ennemis.
De leur noir bataillon la terre au loin se couvre,
Il marche : à son abord chaque demeure s'ouvre;
A peine le logis leur est abandonné,
Rats, insectes, serpents, tout est exterminé.
Tel, voyageur guerrier et vengeur redoutable,
Hercule, d'Augias jadis purgea l'étable;
Ou tels nos chevaliers allaient sur d'autres bords
Châtier les brigands et redresser les torts :
Aussi dans les cités des fourmis africaines
L'œil croit voir de l'instinct les plus beaux phénomènes.

Le sage aime à passer dans ses réflexions
Des portiques de Rome aux murs des Robinsons.
Je plains l'observateur qui ne voit de merveille
Que l'homme ou l'éléphant, le castor ou l'abeille;
Et, jetant sur le ver un regard de mépris,
De ses humbles travaux ne connaît point le prix.
Non, les ponts du castor et ses riches bourgades,
Non, des essaims actifs les nombreuses peuplades,

Et les brillants travaux de leurs toits populeux
Ne peuvent surpasser ces vers miraculeux
Qui, citoyens obscurs de notre grand domaine,
Rivalisent d'adresse avec la race humaine.
Ainsi que ses besoins leur vie a ses travaux :
Là combien vont s'offrir de prodiges nouveaux !
L'un, habile sapeur, en minant les feuillages (61
S'en va de proche en proche avançant ses ouvrages ;
Et dans l'enfoncement de ses réduits secrets
Trouve à la fois son nid, sa demeure et ses mets ;
Sage ouvrier, que dis-je ? ingénieux artiste,
L'autre, assemblant le bois en adroit ébéniste, (62
Dans sa maison qu'il taille et construit avec art,
Loin des yeux importuns, s'établit à l'écart ;
L'autre roule en cornet une feuille docile (63
Et dans ce simple abri choisit son domicile.
L'un d'une double coque a construit son palais,
Cet autre dans les fruits se loge à peu de frais, (64
L'autre dans son alcove élégamment déploie (65
Sa tenture de gaze et ses tapis de soie.

En adresse, en moyens, l'instinct ne tarit pas.
Voyez cette fileuse, émule de Pallas, (66
Et de l'onde aujourd'hui paisible citoyenne;
Là d'une bulle d'eau, demeure aérienne,
Elle a su se construire un séjour enchanté,
En sort, monte, et replonge avec agilité,
Et dans son palais d'eau que tapisse la soie
Vient goûter la fraîcheur ou rapporter sa proie.
Près d'elle est son époux; dans la saison d'amour
Pour celui d'une amante il quitte son séjour:
Il entre, il satisfait à l'ardeur conjugale,
Et la bulle se change en couche nuptiale.
Quel art est plus magique, et quel enchantement
Eût fait pour l'heureux couple un boudoir plus charma
De la bulle légère au sein des mers profondes
Quels yeux iront chercher le grand peuple des ondes
Peu savent son instinct, ses armes et ses arts;
Ses fastes sont obscurs et ses feuillets épars:
Quelqu'intérêt pourtant anime son histoire.
Grâce à leur queue agile, à leur prompte nageoire,

Plus adroits que l'oiseau, les enfants de la mer
Volent mieux dans les eaux qu'il ne nage dans l'air,
Et leur court aileron peut défier ses ailes.
Les races, je l'ai dit, offrent souvent entr'elles
Quelques traits ressemblants. Ainsi que les oiseaux
L'hôte des mers émigre en des pays nouveaux, (67
Et voyageant ensemble en flottantes colonnes,
De l'avide pêcheur s'en vont remplir les tonnes.
A travers l'élément qui les cache à nos yeux
L'œil surprend quelquefois leurs arts ingénieux :
Des fileuses des champs défiant les familles,
L'onde a ses Arachnés et la mer ses chenilles, (68
Dont la langue, pareille au doigt le plus subtil,
Sait former, sait mouler et déployer son fil.
Ainsi plus d'un poisson, lorsque le flot l'accable,
Sait s'amarrer lui-même et se filer son câble.
D'autres filles des mers, avec plus d'art encor,
D'un fil plus délié dévident le trésor,
Et, livrant à nos arts sa souplesse docile;
De ses légers tissus étonnent la Sicile,

Combien d'autres talents que l'œil n'aperçoit pas!
Que de pièges adroits ! que de savants combats !
Une guerre éternelle arme ce peuple immense.
Les uns ont leurs épieux et les autres leur lance ; (6
L'un d'une encre cachée en de secrets vaisseaux
Noircit l'onde, s'échappe, et s'enfuit sous les eaux;
D'un large tablier qu'avec force il déploie
L'autre enveloppe, étouffe, et dévore sa proie.
Quel nocher n'a connu ce combat si fameux
Qui trouble au loin d'effroi tout l'empire écumeux ?
Ces fiers dominateurs de la liquide plaine,
Le terrible espadon et l'énorme baleine,
Voyez-les s'attaquer, se heurter à la fois,
L'un armé de sa scie et l'autre de son poids.
L'un agile et fougueux rapidement s'élance,
Sur son lourd ennemi fond avec violence;
L'autre, avec pesanteur roulant son vaste corps,
De sa queue effroyable arme tous les ressorts,
Et malheur à celui que d'un coup redoutable
Frapperait en fureur ce fouet épouvantable !

Son ennemi l'esquive, et, sautant dans les airs,
Tombe plus acharné sur le géant des mers,
Et de son arme affreuse entame la baleine.
Alors de l'Océan l'immense souveraine,
Secouant l'ennemi sur son énorme dos,
Presse, foule, et soulève, et tourmente les flots,
L'horrible scie accroît ses blessures profondes;
Le monstre ensanglanté se débat sur les ondes;
Des bords du Groënland aux rives de Thulé
Il agite en mourant son empire ébranlé:
La mer gronde, et du sein des humides campagnes
Tout l'Océan s'élève et retombe en montagnes.

Habitant des forêts, et des monts et des champs,
Le serpent à son tour a des droits à mes chants;
Par ses beaux mouvements et sa riche parure,
Cher à la poésie ainsi qu'à la peinture;
Le serpent a ses mœurs, ses combats, ses amours,
Son port audacieux, ses habiles détours;
Mais il fuit nos regards: dans le sein des broussailles,
Dans les fentes des rocs ou le creux des murailles,

Il semble qu'affligé de son triste renom
Il cache ses remords, sa honte et son poison.

Je n'en décrirai point les nombreuses espèces,
Différentes d'aspects, de penchants et d'adresses:
Je compterais plutôt les sables des déserts
Les feuillages des bois, et les vagues des mers,
Que les variétés de sa race effrayante.
Il court, nage, bondit, gravit, vole, ou serpente;
Tantôt au bruit lointain des agrestes pipeaux,
Caché dans la moisson il attend les troupeaux,
Et des plis écaillés qu'avec force il déploie,
Saisit, étreint, étouffe et dévore sa proie.
Le chevreau, la brebis, souvent un bœuf entier, (70
Tout à coup engloutis dans son large gosier,
Se débattent en vain dans sa gueule béante;
Mais bientôt expiant sa fureur dévorante, (71
Il s'endort sous le poids de l'énorme festin,
Et, livrant au chasseur un facile butin,
Sous la lourde massue ou le fer du sauvage,
Tombe gonflé de sang et gorgé de carnage.

Tantôt au fond des bois, à l'entour d'un vieux tronc,
Il enlace sa queue et redresse son front.
Ailleurs, au haut d'un arbre où sa race fourmille,
Superbe, il réunit sa hideuse famille.
L'œil voit avec effroi ces milliers d'animaux
Envelopper la tige, entourer les rameaux :
On croit voir les cheveux de l'horrible Mégère,
Ou les crins hérissés de l'aboyant Cerbère
Qui défend jour et nuit le trône de Pluton,
Ou les serpents tressés dont se coiffe Alecton.

Me préserve le ciel d'aller dans le bocage
Respirer la fraîcheur ou dormir sous l'ombrage,
Lorsqu'en un jour d'été, de son obscur séjour
Il sort brûlant de soif, de colère et d'amour !
Sur la cime des bois, sur les monts, dans la plaine,
Les animaux tremblants l'évitent avec peine :
Contre eux il a du ciel reçu ses yeux ardents,
Son étouffante haleine et ses terribles dents.
Telle est de son poison la violence extrême, (7)
Souvent par sa piqûre il se détruit lui-même.

Son venin dans la plaie à peine s'est glissé,
La chair tombe en lambeaux et le sang est glacé.
Pour son rapide élan il n'est point de distance;
Il part comme l'éclair, atteint comme la lance.
Quels contrastes frappants il présente à nos yeux?
Reptile sur la terre, étoile dans les cieux,
Ici nous déguisant son approche mortelle,
Ailleurs faisant crier sa bruyante crécelle, (73
Couvé dans sa coquille ou formé tout vivant, (74
Assaillant furieux, tacticien savant,
Sinon astucieux, Polyphème vorace,
Victime quelquefois et bourreau de sa race;
Formidable aux oiseaux, à l'hôte des forêts,
Aux reptiles criards qui peuplent les marais;
Du tigre affreux lui-même affrontant la colère;
Redoutable poison, remède salutaire; (75
Paresseux en hiver, plein d'ardeur au printemps; (76
Favori d'Esculape, et l'emblème du temps; (77
Ancien dominateur des forêts d'Amérique,
Détesté dans l'Europe, adoré dans l'Afrique;

De l'Indien, pour lui toujours hospitalier,
Convive caressant et démon familier;
Prudent et courageux, vigoureux et flexible,
Célébré par la fable, et maudit par la bible;
Dans les vers de Milton, organe de Satan,
Il ravit l'innocence à l'épouse d'Adam,
Avec elle perdit l'homme, hélas! trop fragile;
Par lui Laocoon est puni dans Virgile,
Et son supplice encor, objet de nos douleurs,
Sur un marbre souffrant nous fait verser des pleurs.

Mais plus digne de nous un peuple entier m'appelle;
C'est vous, charmants oiseaux, de nos chants le modèle:
Bientôt je chanterai vos mœurs et vos penchants;
Maintenant vos arts seuls sont l'objet de mes chants.
Combien d'adroits pêcheurs et de chasseurs habiles!
Observez cet oiseau redouté des reptiles; (7)
Si du plus haut des airs il découvre un serpent,
Aussitôt, pour saisir son ennemi rampant,
Sur lui, d'un vol rapide, il s'élance avec joie,
L'emporte dans les airs, laisse tomber sa proie,

Descend, la ressaisit, prend de nouveau l'essor,
La jette, la reprend, et la rejette encor,
Et ne s'arrête pas que sa chute fréquente
N'abandonne à sa faim sa victime mourante.
Ainsi qu'adroits chasseurs, architectes savants,
Contre leurs ennemis, les frimas et les vents,
Avec combien d'adresse, instruits par la nature,
Ils savent de leur nid combiner la structure!
Chaque race choisit et la forme et le lieu;
L'une en ces longs canaux où pétille le feu; (79
Sous nos toits, sur nos murs hospitaliers pour elle, (80
Construit de ses enfants la demeure nouvelle.
L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau,
De ses jeunes enfants confia le berceau;
Là, des œufs maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose,
Et la laine et le crin, assemblés avec art,
De leur tissu serré leur forment un rempart
Dont le tour régulier, l'exacte symétrie,
Défirait le compas de la géométrie.

Par un soin prévoyant d'autres placent leurs nids
Au lieu le plus propice à nourrir leurs petits ;
Ici l'amour craintif les cache sous la terre, [81]
Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre, [82]
Les suspend aux rameaux mollement balancés,
Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés.
Quelques uns ont leur toit, leur auvent, leur issue
Qui de leurs ennemis ne peut être aperçue :
Chacun a son instinct inspiré par l'amour.
Voyez, de ses enfants préparant le séjour
En architecte adroit, mais en père timide,
Cet oiseau leur construire une humble pyramide [83]
Mille fois préférable à celles de l'orgueil.
Son air mystérieux d'abord étonne l'œil ;
Introduit par la porte au sein du vestibule
L'oiseau monte et descend dans une autre cellule,
Où cachés et bravant les pièges, les saisons,
Reposent mollement ses tendres nourrissons.
Ainsi, nos toits, nos murs, les forêts, les charmilles,
Tout a ses constructeurs, ses berceaux, ses familles,

Tout aime, tout jouit, tout bâtit à son tour.
Protège, Dieu puissant, ces enfants de l'amour,
Le doux chardonneret, la fauvette fidèle,
Le folâtre pinçon et sur-tout Philomèle!

Dirai-je encor comment, pour chercher d'autres cieux
L'oiseau quitte les champs qu'habitaient ses aïeux?
A peine à cet exil le vent les sollicite,
Je ne sais quel instinct en secret les agite,
Même les nouveaux nés qui par de faibles sons (8)
Semblaient en gazouillant essayer leurs chansons,
Tout à coup avertis par une voix secrète,
Expriment à l'envi leur ardeur inquiète,
Tout se meut, tout s'empresse, et du sommet des toits,
De la pointe des rocs, de la cime des bois,
De mille cris confus le bizarre mélange
Des oiseaux voyageurs appellent la phalange.
Ainsi dans leur saison les cannes du Lapland
Partent, formant dans l'air un triangle volant:
Chaque oiseau tour à tour à la pointe se place,
Un autre le relève aussitôt qu'il se lasse;

Chacun du dernier rang se transporte au premier,
Chacun du premier rang se replace au dernier.
Ils abordent : les bois, les monts et les rivages
Retentissent du vol de ces vivants nuages,
Que l'instinct, le besoin, aidés d'un vent heureux,
Poussent dans des climats qui n'étaientpas pour eux.

Revenez, peuple heureux, revoir votre patrie,
Revenez habiter votre rive chérie :
Quel bien manque à vos vœux, intéressants oiseaux?
Vous possédez les airs, et la terre, et les eaux;
Sous la feuille tremblante un zéphyr vous éveille,
Vos couleurs charment l'œil, et vos accents l'oreille;
Vos désirs modérés ignorent à la fois
Et les vices du luxe, et la rigueur des lois;
Un coup d'aile corrige une amante coquette,
Un coup de bec suffit à sa simple toilette.
Si vous prenez l'essor vers des bords reculés,
Vous êtes voyageurs et non pas exilés;
Le bocage qui vit votre famille éclore
Sur le même rameau vous voit bâtir encore;

Même ombrage revoit vos amoureux penchants,
Et les mêmes échos répondent à vos chants.
Hélas! à notre sort ne portez point envie,
Un seul de vos printemps vaut toute notre vie.
Sans planter, ni semer, vos errantes tribus
Sur l'apanage humain prélèvent des tributs :
Vous avez comme nous vos moissons, vos vendanges;
Du grain de nos sillons, des gerbes de nos granges,
Vous prenez votre part; le poil de nos brebis
Compose vos berceaux et tapisse vos nids;
Pour vous, aux espaliers, aux rameaux de la treille
Pend la grappe dorée et la pomme vermeille.
Tantôt, loin des cités et des riches lambris,
Pour chercher vos amours, vos mets, et vos abris,
Libres, vous voltigez de bocage en bocage;
Tantôt, fiers d'habiter une brillante cage,
Déserteurs des forêts et transfuges des bois,
Paisibles casaniers, vous vivez sous nos toits.
Là, sans aller au loin quêter à l'aventure
De vous, de vos enfants l'incertaine pâture,

D'une jeune maîtresse esclaves favoris,
Par elle caressés et par elle nourris,
Au lieu du ver rampant, de la sale chenille,
Le sucre, le mouron nourrit votre famille;
Chaque jour la beauté revient d'un air riant
Vous offrir le biscuit et l'échaudé friand,
Porte sur vos besoins une vue attentive,
Soigne la propreté du lieu qui vous captive,
A vos maux passagers assure un prompt secours,
Prépare vos hymens et soigne vos amours,
Vous apprête du bain la fraîcheur délectable :
Vous buvez dans sa coupe, assistez à sa table,
Folâtrez sur son sein, perchez sur ses cheveux,
Et son amant lui-même est jaloux de vos jeux.
Tel ce moineau fameux, digne sujet de larmes,
Dont la triste élégie, en des vers pleins de charmes,
Nous fait pleurer encor le destin rigoureux,
D'une belle Romaine ami tendre, hôte heureux,
Aimable parasite, et compagnon fidèle,
Sautillait, babillait, tourbillonnait près d'elle,

Sur ses lèvres de rose accourait à sa voix,
Baisait son cou d'albâtre ou becquetait ses doigts;
Et, des jeunes Romains voluptueux émule,
Fut pleuré par Lesbie, et chanté par Catulle.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

1) PAGE 135, VERS 3.

L'ammoniaque seul distinguant leur essence,
A l'empire animé prête encor sa puissance.

Les végétaux se composent en général d'oxigène, d'hydrogène et de carbone ; l'azote n'y existe qu'en petite quantité, ou dans un petit nombre.

Il entre au contraire plus abondamment dans la composition animale, et comme son union avec l'hydrogène forme l'ammoniaque, ou l'alcali volatil, les matières animales traitées par le feu donnent beaucoup plus de cette dernière substance que la plupart des végétaux.

L'ammoniaque est donc, jusqu'à un certain point, l'un des caractères du règne animal.

2) PAGE 135, VERS 6.

Qui l'eût dit que notre art, ainsi que des rameaux,
L'un sur l'autre aurait pu greffer des animaux?

Trembley, en tenant deux polypes rapprochés pendant quelque temps, les a vus se souder et n'en former plus qu'un seul, dont la volonté et toutes les autres fonctions étaient revenues à l'unité. C'est l'une des plus grandes merveilles de la nature.

3) PAGE *ibid*, VERS 8.

Qui l'eût cru, que des corps de ce vivant empire
Les membres mutilés pussent se reproduire?

La salamandre aquatique, l'écrevisse reproduisent leurs pattes autant de fois qu'on les leur coupe, avec tous leurs os, tous leurs muscles, tous leurs vaisseaux et tous leurs nerfs. Il y a long-temps qu'on le sait pour l'écrevisse. Spallanzani et Bonnet l'ont démontré par des expériences réitérées à l'infini pour la salamandre.

4) PAGE *ibid*, VERS 14.

Ne voit-on pas du cerf, par un art merveilleux,
Renaître tous les ans le branchage orgueilleux?

Le bois du cerf est de nature osseuse. C'est

une proéminence de l'os frontal, qui naît et tombe régulièrement tous les ans dans les cerfs de nos pays ; mais dont les chutes et les reproductions ont lieu à des époques plus variables dans ceux de la zone torride.

On voit d'abord paraître un tubercule encore à demi cartilagineux, et recouvert de la même peau velue que le reste de la tête, jusqu'à ce qu'il ait acquis son parfait accroissement. Sous sa peau est un véritable périoste sur lequel rampent des vaisseaux souvent gros comme le petit doigt, qui pénètrent dans tous les sens la masse du cartilage. Celle-ci s'ossifie petit à petit comme tout autre os ; elle passe par les mêmes états qu'un os de fœtus ou d'enfant, et elle finit par devenir un os parfait. Pendant ce temps, le bourrelet de sa base, entre les dentelures duquel passent les vaisseaux, se développe aussi. Ces dentelures, en grossissant, resserrent les vaisseaux, et enfin les obstruent. Alors la peau et le périoste du bois se dessèchent, meurent et tombent, et l'os se trouvant à nu, ne tarde pas à tomber lui-même pour renaître de nouveau et toujours plus considérable. On juge de l'âge des cerfs par le nombre des branches de leur bois, par sa grosseur et ses inégalités.

5) PAGE 136, VERS 7.

Cet éperon aigu dont les dieux l'ont armé,
Qu'un art capricieux le greffe sur sa crête;
En corne végétale il grandit sur sa tête.

La greffe de l'ergot du chapon sur son crâne, est encore un de ces phénomènes mille fois observés et toujours inexplicables. Il y devient beaucoup plus long que s'il était resté à la jambe, où la nature l'avait placé; mais comment les vaisseaux du crâne se rattachent-ils à ceux de l'ergot? comment le sang passe-t-il régulièrement des uns aux autres? rien ne nous le fait encore concevoir clairement.

6) PAGE *ibid*, VERS 9.

Ce reptile gluant qui traîne sa maison,
Qu'avilit l'ignorant, qu'admire la raison.

La reproduction des cornes, des yeux, du museau, d'une partie de la bouche de l'escargot, est aussi bien constatée que celle des jambes de la salamandre et de l'écrevisse. On a même dit que cet animal reproduit son cerveau; mais je pense qu'il serait bon de répéter l'expérience avec plus de soin. Son cerveau est placé tellement en arrière, que les premiers observateurs, qui n'étaient pas anato-

mistes, ont pu l'épargner, sans s'en apercevoir, quand ils ont coupé sa tête.

7) PAGE 137, VERS 1.

Sur le ver à son tour abaissons nos regards.

Le ver de terre, l'espèce de ver d'eau douce qu'on appelle naïde, se multiplient par la section presque aussi complètement que les polypes.

Si on coupe le ver en deux, la moitié antérieure repousse une tête et la postérieure une queue; si on le coupe en trois, la portion du milieu pousse une tête d'un côté et une queue de l'autre. Bonnet est l'auteur de ces étonnantes découvertes.

8) PAGE *ibid*, VERS 19.

Ces muscles....

Les muscles sont les organes du mouvement volontaire; lequel résulte toujours des contractions de quelques uns d'entre eux. Leur substance est ce qu'on nomme la chair; elle se compose de fibres remarquables par la propriété exclusive d'être *irritables*, c'est-à-dire de se raccourcir avec effort quand elles sont touchées par quelque corps étranger, ou quand la volonté le leur commande par l'intermède des nerfs. *L'irritabilité musculaire* est

le ressort général de tous les mouvements du corps animé.

9) PAGE 137, VERS 19.

...... Ces tendons, ces membranes ductiles,
De l'esprit qui les meut instruments si dociles.

Les tendons sont des faisceaux de fibres blanches argentées, non irritables, qui forment d'ordinaire les extrémités des muscles, et qui servent à les attacher aux os et aux autres parties que les muscles sont chargés de mouvoir.

10) PAGE 138, VERS 1.

Ce vélin délicat qui recouvre leurs os.

C'est le périoste, membrane fine et serrée qui enveloppe tous les os, et qui donne soutien et passage aux vaisseaux qui les nourrissent.

11) PAGE *ibid*, VERS 3.

De leurs emboîtements les fortes ligatures.

Les ligaments, cordons ou rubans de substance fibreuse, qui joignent ensemble les os et les empêchent de se luxer.

12) PAGE *ibid*, VERS 4.

Cette huile dont le suc assouplit leurs jointures.

L'intérieur des articulations est rempli de *synovie*, liqueur onctueuse qui amortit les effets du frottement que les os exercent les uns contre les autres. Des organes très déliés, semblables à des filaments de velours, la séparent de la masse du sang, et la versent dans la cavité qu'elle occupe.

15) PAGE 138, VERS 13.

Le foie épurateur, dont le crible en passant
Se saisit de la bile et tamise le sang.

La fonction du foie est de séparer la bile de la masse du sang. Par là, il prépare non seulement un liquide essentiel à la digestion, mais il débarrasse le sang de principes inflammables qui lui seraient nuisibles, et par conséquent il concourt au même but que le poumon.

14) PAGE 139, VERS 1.

Le cœur sur-tout, le cœur, ce viscère puissant,
Le réservoir, la source et le ressort du sang.

Chacun connaît aujourd'hui, au moins d'une manière générale, la circulation perpétuelle du sang, mise dans tout son jour par le célèbre Harvey, dans le milieu du dix-septième siècle.

Le cœur est un composé de quatre muscles creux,

dont les cavités se dilatent et se contractent alternativement pour admettre le sang dans leur intérieur ou pour l'en faire sortir. Des soupapes, placées à leur entrée et à leur sortie, dirigent constamment dans le même sens la marche rapide de ce fluide, et il parcourt ainsi un double circuit dont nous allons donner une légère idée.

La cavité nommée ventricule gauche, pousse, quand elle se contracte, le sang dans l'aorte et dans tous les artères, qui le distribuent à toutes les parties du corps sans exception, en se subdivisant en une infinité de petits vaisseaux.

Il revient de tous ces points par des veines originairement aussi petites que les dernières artérioles; mais qui, se réunissant toujours les unes aux autres, finissent par former un gros vaisseau nommé veine-cave, lequel verse le sang dans l'oreillette droite du cœur. Celle-ci, en se contractant, chasse le sang dans le ventricule droit, qui, à son tour, le chasse dans le poumon, par l'artère pulmonaire.

En circulant dans le poumon, le sang éprouve l'action de l'air nécessaire à la respiration; il retourne ensuite par les veines pulmonaires dans l'oreillette gauche du cœur, qui le conduit dans le ventricule gauche, d'où il reprend son cours ainsi que nous venons de le dire.

Le circuit que le sang fait dans tout le corps, se nomme la grande circulation, et celui qu'il fait au poumon, la petite. C'est par la grande circulation que le corps est nourri. La petite n'a pour objet que d'aller puiser dans le poumon les principes nécessaires au renouvellement du sang altéré par la nutrition même à laquelle ce fluide a concouru.

Cette petite circulation est telle qu'aucune goutte du sang qui vient des parties, ne peut y retourner sans passer par le poumon.

15) PAGE 141, VERS 19.

Voyez au fond des eaux ces nombreux coquillages ;
La terre a moins de fruits, les bois moins de feuillages :
Tout ce que le soleil prodigue de couleurs,
Les sept rayons d'Iris, l'émail brillant des fleurs,
Les jets de la lumière et les taches de l'ombre,
S'épuisent pour former leurs nuances sans nombre.

Ces beaux vers peignent admirablement bien l'étonnante variété des formes et des couleurs des coquilles, dont Pline a fait dans sa langue un tableau si énergique.

In quibus magna ludentis naturæ varietas, tot colorum differentiæ, tot figuræ, planis, concavis, longis, lunatis, in orbem circumactis, dimidio orbe cæsis, in dorsum elatis, lævibus,

rugatis, denticulatis, striatis : vertice muricatìm intorto, margine in mucronem emisso, foris effuso, intùs replicato. Jam distinctione virgulatâ, crinitâ, crispâ : cuniculatìm, pectinatìm divisâ : imbricatìm undatâ, cancellatìm reticulatâ : in obliquum, in rectum expansâ : densatâ, porrectâ, sinuatâ : brevi nodo ligatis, toto latere connexis, ad plausum apertis, ad buccinum recurvis.

(PLINE, lib. 9.)

16) PAGE 142, VERS 10.

......là se montre un cadran;
L'un en casque brillant est sorti de son moule,
L'autre en vis tortueuse élégamment se roule.....

La *toupie cadran*, *trochus solarium*. La partie inférieure de cette coquille est creusée en une spirale évasée si régulière, qu'elle rappelle tout-à-fait l'objet que son nom indique.

Les *casques*, les *vis*, sont d'autres coquillages qui ont reçu leurs noms de leurs formes.

L'*araignée* est un strombe dont les bords se découpent en digilations longues, grêles et tortueuses, qui ressemblent un peu aux jambes des araignées.

La *massue* est un *murex*, la *tiare* une *volute*, etc.

Les *peignes* sont des bivalves communément nommés pélerines.

17) PAGE 142, VERS 18.

Cet autre est un vaisseau dont le petit nocher,
Son instinct pour boussole et son art pour étoile,
Est lui-même le mât, le pilote et la voile.

Il s'agit ici de l'*argonaute* : c'est une coquille légère qui ressemble à une petite chaloupe; elle est habitée par un poulpe, animal dont la tête est entourée et couronnée de huit longs bras charnus. Les deux les plus voisins du dos, se terminent par de larges membranes que l'animal étend au vent et qui lui servent de voile; il abaisse les six autres bras et s'en sert comme d'autant de rames pour voguer à la surface des flots quand ils sont paisibles. S'il survient quelque agitation, il se retire tout entier dans le creux de sa coquille, et en la remplissant la fait aller à fond.

18) PAGE 143, VERS 1.

Un autre moins heureux sous un toit emprunté,
Est contraint de cacher sa triste nudité.

Le *bernard-l'hermite*, sorte d'écrevisse de mer dont la queue est molle et sans écailles; mais qui a l'instinct de se loger dans quelque coquille vide qu'elle rencontre sur le rivage, et qu'elle traîne par-tout avec elle. Quand elle devient trop grande

pour sa maison d'emprunt, elle en choisit une autre sans s'arrêter de préférence à des espèces déterminées.

19) PAGE 143, VERS 4.

Observons des oursins l'épineuse famille,
Qui, de longs javelots s'armant de toutes parts,
Chemine au lieu de pieds sur des milliers de dards.

Les *oursins*, ou *hérissons de mer*, ont à peine la figure d'un animal : ils représentent plutôt des châtaignes ou autres fruits épineux. Leur corps rond et pierreux est hérissé d'une quantité de piquants également pierreux, mais mobiles sur leurs articulations. Entre eux sont des pieds charnus, plus nombreux encore, disposés très régulièrement et susceptibles de se contracter ou de s'étendre presque comme les cornes des limaçons : c'est sur eux que se meut l'oursin.

20) PAGE *ibid*, VERS 16.

D'innombrables leviers meuvent une chenille.

Lyonnet a compté plus de 4000 muscles discernables dans la chenille du bois de saule.

21) PAGE *ibid*, VERS 17.

Le ciel, d'un télescope arme le limaçon,
Donne à l'oiseau des dents, donne un bec au poisson.

Les points noirs que l'on aperçoit à l'extrémité des cornes supérieures des escargots et des limaces, sont de véritables yeux, dans lesquels *Swammerdam* a reconnu des membranes et des humeurs analogues à celles des yeux de l'homme et des grands animaux.

22) PAGE 144, VERS 6.

Prisonnier dans l'espace, et veillant endormi,
Le paresseux n'existe et ne vit qu'à demi.

Quoique l'on ait exagéré la lenteur du *paresseux*, elle suffit encore pour justifier ce vers. Ses cuisses écartées horizontalement, ses pieds emmanchés avec ses jambes par le côté, lui refusent tout appui solide pour la course; ses longs bras l'embarrassent dans sa marche, ses doigts enveloppés jusqu'aux ongles par la peau ne peuvent s'écarter, et leurs articulations ont si peu de mobilité, qu'elles se soudent entre elles, etc.

23) PAGE *ibid*, VERS 14.

Le loir six mois entiers s'endort d'un doux repos.

La léthargie à laquelle certains quadrupèdes, comme les marmottes et les loirs, sont sujets pendant l'hiver, est un des phénomènes les plus curieux

du règne animal. Il s'établit non seulement un repos absolu, une abstinence complète, mais une insensibilité telle que l'on peut quelquefois les brûler, les déchirer en morceaux, sans qu'ils s'en aperçoivent; leur respiration et leur circulation diminuent encore par degrés au point de devenir presque nulles, et ils perdent la plus grande partie de cette chaleur animale, l'un des caractères les plus marqués de leur classe. En un mot, leur vie paraît complètement arrêtée; tous les ressorts qui retiennent ou qui agitent les éléments de l'organisation semblent avoir perdu leur activité, et cependant cette vie est maintenue : elle peut même être prolongée par cette léthargie au-delà de ses bornes naturelles. Il n'y a ni mort, ni décomposition, et pour peu que le froid ou les autres circonstances nécessaires viennent à cesser, l'animal se réveille et reprend toutes ses autres fonctions ordinaires.

24) PAGE 144, VERS 15.

Cet immonde animal, enfant d'une eau dormante,
Durant trois jours entiers fatigue son amante.

Le crapaud : il tient sa femelle embrassée quelquefois plusieurs semaines avant qu'elle ponde.

25) PAGE 145, VERS 4.

......Epoux tendre et fidèle,
Accoucheur vigilant, il veille à côté d'elle.

Il n'est rien de plus surprenant que les instincts variés des diverses espèces de crapaud, pour faire venir leurs œufs à bien, et sur-tout que les soins pénibles que les mâles prennent pour cet objet.

Dans l'espèce la plus commune, le mâle tire lui-même les œufs du corps de la femelle, enveloppés dans deux longs cordons de matière gluante.

Dans une autre espèce de notre pays, le mâle attache les œufs à ses cuisses et les porte ainsi avec lui jusqu'à ce qu'ils soient prêts d'éclore, époque où il les dépose dans quelque eau dormante, seul séjour où les têtards qui doivent en naître puissent subsister.

Il en est enfin une troisième espèce en Amérique, le *pipa*, dont le mâle fixe les œufs sur le dos de sa femelle. La peau de ce dos se renfle alors, et forme des cellules où les œufs et les petits restent enfermés jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin de la protection de leur mère.

26) PAGE 146, VERS 8.

Ailleurs le kanguroo, dont l'étrange famille
Sort de son sein, y rentre, en ressort et sautille.

Le kanguroo est le plus grand animal de la Nouvelle-Hollande ; il se tient le plus souvent sur ses pieds de derrière et sur sa queue, qui est très grosse et très vigoureuse. De cette manière, il s'élance à de grandes distances ; mais ses extrémités antérieures sont petites et faibles. Quoiqu'il ait quelquefois cinq ou six pieds de haut, ses petits naissent longs tout au plus d'un pouce et à peine formés. La mère les retire dans une poche qu'elle a sous le ventre, comme les *sarigues*, où ses mamelles sont renfermées, et ils y reviennent au moindre danger long-temps après qu'ils ont cessé de téter ; alors on a souvent le spectacle de la mère paissant en même temps que son petit, qui sort pour cela son museau de la poche. On croirait voir un animal portant une seconde tête sous le ventre.

Le kanguroo est sociable, assez doux, et réussit fort bien dans nos parcs d'Europe ; mais sa chair n'est point agréable, et sa fourrure n'a point d'utilité.

27) PAGE 146, VERS 13.

Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu,
Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu.

Cette admirable peinture du colibri n'est pas moins étonnante par son exactitude que par son éclat.

28) PAGE 147, VERS 7.

De sa noire liqueur teignant la mer profonde,
L'autre plonge, s'esquive et disparaît dans l'onde.

La seiche, le poulpe, le calmar répandent au moindre danger une liqueur noire qui obscurcit au loin l'eau de la mer et les dérobe aux yeux. Les peintres s'en servent sous le nom de *sepia*. L'encre de la Chine est celle d'un poulpe des mers d'Orient. On trouve ces substances noires, épaisses et presque pâteuses, dans un sac membraneux caché dans le ventre de l'animal.

29) PAGE *ibid*, VERS 9.

Par un bruit qu'accompagne une obscure vapeur,
L'autre à son ennemi pour renvoyer la peur
Fait jouer d'un ressort la détente secrète.

C'est le *carabus crepitans*, petit insecte qui repousse pour quelques instants, par ce procédé, une autre espèce de *carabus* attaché à sa perte et qui le poursuit avec acharnement.

30) PAGE *ibid*, VERS 20.

Les uns vivent cachés dans le sein de la terre,
Plusieurs percent les bois, plusieurs creusent la pierre.

L'espèce de coquillage nommée *taret* détruit tous les bois placés sous l'eau, et a menacé l'existence de la Hollande, en perçant de toute part les pilotis de ses digues.

La pholade est un autre coquillage de la même famille, qui se loge dans les pierres calcaires, et les mine en tous sens.

51) PAGE 148, VERS 3.

N'oublions point ces vers dont les races brillantes
Montrent sur l'Océan des étoiles flottantes.

Un très grand nombre de mollusques et de zoophytes répandent une lumière plus ou moins vive pendant la nuit. Il y a des cantons où ils font paraître la mer tout en feu. Cette manifestation de lumière est un des produits les plus extraordinaires de la vie, car ce n'est pas, comme on l'a cru, après leur mort et en vertu d'une putréfaction commencée que ces animaux luisent : ils offrent en grand le même phénomène que nos vers luisants en petit.

52) PAGE *ibid*, VERS 8.

Les bois même, les bois, quand la nuit tend ses voiles,
Offrent aux yeux surpris de volantes étoiles...

Ceci est vrai, sur-tout de la *luciole* ou ver luisant d'Italie et de Grèce, dont les deux sexes

volent et brillent également. Dans l'espèce de notre pays, la femelle, qui brille beaucoup, n'a point d'ailes : le mâle vole, mais brille peu. Au reste, il y a dans la zone torride plusieurs autres espèces d'insectes lumineux, bien supérieurs à ceux d'Europe pour l'éclat.

33) PAGE 149, VERS 1.

Le chameau voyageur traverse l'Arabie,
Et ses cinq estomacs, réservoirs abondants,
Bravent l'aridité de ces sables ardents.

Le chameau a, de plus que les autres ruminants, un appendice de la panse qui peut être compté pour un cinquième estomac. C'est un amas de petites cellules où se tient en réserve une certaine quantité d'eau limpide que l'animal peut faire revenir à sa bouche quand il lui plaît pour se rafraîchir. Cette organisation donne au chameau plus de facilité qu'à tout autre animal pour supporter la soif, et pour traverser les vastes déserts sablonneux de l'Afrique et de l'Arabie.

34) PAGE *ibid*, VERS 3.

Le renne vit de mousse aux plages boréales.

Espèce de cerf à très grands bois, dont la nour-

riture favorite est un lichen blanc filamenteux, très commun dans le Nord. Le renne sait creuser la neige en hiver pour trouver cette plante.

55) PAGE 149, VERS 4.

Le lama s'apprivoise aux régions australes.

Espèce de petit chameau sans bosse qui habite toute la chaîne des Andes, et qui était la seule bête de somme de l'Amérique méridionale avant l'arrivée des Espagnols.

56) PAGE *ibid*, VERS 6.

Et du Chimboraço s'élance le condor.

Vautour des Andes, le plus grand oiseau de proie connu.

57) PAGE *ibid*, VERS 11.

Un soleil voit périr le fragile éphémère.

L'*éphémère* vient d'un ver aquatique qui passe assez long-temps dans son premier état; mais qui, une fois métamorphosé en mouche, s'accouple, pond et meurt, souvent dans l'espace de quelques heures.

58) PAGE 149, VERS 15.

Ce crin rouge et vivant dont chaque source abonde,
Privé durant six mois de l'aliment de l'onde.....

Le gordius. Desséché dans la vase, il reprend du mouvement quand on l'humecte.

39) PAGE 150, VERS 1.

Ridé, durci, flétri, ce ver poudreux des toits
Se ranime dans l'onde une seconde fois.

La même chose arrive au rotifère, petit animal microscopique ; une goutte d'eau lui rend la vie suspendue plusieurs mois par la sécheresse. Au reste, c'est un phénomène assez général pour les animaux infusoires.

40) PAGE *ibid*, VERS 11.

Souvent l'insecte ailé répand ses œufs sur l'onde.

Les *demoiselles*, les *éphémères*, les *phryganes*, en un mot, toutes les mouches, tous les insectes aériens, dont le ver ou la larve doit vivre dans l'eau, sont dans ce cas.

41) PAGE *ibid*, VERS 16.

Dans les naseaux du cerf, dans le cuir des génisses,
Les uns vont déposer leurs germes créateurs.

Les œstres sont des mouches dont le ver ne peut vivre que dans la chair ou les intestins des animaux vivants. L'œstre du cheval, par exemple,

pond son œuf à l'anus de ce quadrupède. Le ver qui en naît remonte l'immense canal intestinal, pour aller se fixer dans l'estomac, où il s'en rassemble quelquefois assez pour faire périr un cheval.

Une autre espèce place le sien dans le fond de la gorge du mouton, et des naseaux du cerf. La peau du cerf est souvent criblée par ces vers, qui causent un ulcère par-tout où ils se fixent.

42) PAGE 151, VERS 3.

Plus étonnants encor, ces minces serpents d'eaux
Qui, l'un à l'autre unis par de vivants anneaux,
Et par nous appelés du beau nom de Naïades,
Promènent sur les eaux leurs flottantes peuplades.

Les naïdes sont de petits vers aquatiques et à sang rouge, qui ne se métamorphosent point en insectes; elles se reproduisent par division comme beaucoup d'autres vers, et même il en est une espèce, *naïs prolifera*, où la division se fait spontanément. Les derniers anneaux du corps deviennent petit à petit un animal entier, et se séparent alors des autres animaux.

43) PAGE 152, VERS 6.

...... Libre d'un nœud si doux,
Le puceron n'a point d'épouse ni d'époux.

Les pucerons sont de petits insectes qui vivent sur les feuilles. En automne, il y a parmi eux des mâles et des femelles, et celles-ci pondent des œufs, mais il n'en éclôt que des femelles au printemps. La première fécondation suffit à sept générations, toutes composées de femelles, toutes produisant sans mâles, et toutes vivipares. A la septième, les mâles reparaissent. Dans les monocles, petits insectes aquatiques, il y a des espèces où un simple accouplement suffit à plus de douze générations, suivant M. de Jurine.

44) PAGE 152, VERS 10.

..... Rassemblant deux organes féconds,
Des deux sexes divers cet autre unit les dons.

Les escargots, les limaces, et plusieurs escargots d'eau douce, sont pourvus des deux sexes; mais il leur faut une union réciproque, d'où chaque individu sort fécondé et va pondre de son côté. Il y a des espèces où chaque individu sert de mâle à l'un, de femelle à l'autre, et où il se forme ainsi des chaînes très nombreuses.

45) PAGE 154, VERS 4.

Lui-même à son amour souvent se sacrifie,
Et son premier amour est payé de sa vie.

C'est le sort de tous les insectes.

46) PAGE 154, VERS 12.

Son instinct l'y ramène, et dans leur sein fidèle
Vient déposer l'espoir de sa race nouvelle.

Un insecte parfait dépose toujours ses œufs dans les lieux et sur les substances convenables pour les vers qui doivent en éclore, quelque peu de rapport que ces lieux et ces substances aient avec la vie actuelle de cet insecte. C'est un des effets les plus admirables de ces penchants imprimés aux animaux par la nature pour la conservation de leurs espèces, et auxquels les naturalistes ont donné le nom d'instinct.

47) PAGE 156, VERS 20.

Gloire te soit rendue après l'Être suprême,
Profond Spallanzani! toi dont l'adresse extrême
Nous ouvrit ces trésors......

Lazare Spallanzani, professeur d'histoire naturelle à Modène et ensuite à Pavie, né en 1729, à Scandiano, mort à Pavie en 1799, l'un des observateurs dont l'infatigable patience a été récompensée par les découvertes les plus singulières et les plus intéressantes. C'est à lui que l'on doit la connaissance de la reproduction des pattes de la salamandre

aquatique, et de la tête et des cornes de l'escargot; celle de l'espèce de résurrection du rotifère; celle de la préexistence des germes dans les œufs de la grenouille, et de la manière dont ils sont fécondés; celle de l'universalité d'action du suc gastrique. Il est encore recommandable par une foule d'observations précieuses sur toutes les parties de la science de la nature. Il n'était ni un chimiste profond, ni un anatomiste habile, ni un savant nomenclateur, mais tout ce que l'on peut attendre de la patience unie à la sagacité, il le remplissait. Ses ouvrages posthumes sur la respiration méritent d'être étudiés de tous les physiologistes, quoiqu'ils contiennent encore quelques expériences qui ont besoin de vérification.

48) PAGE 159, VERS 5.

Ainsi que la raison l'instinct a ses degrés.

Il serait intéressant de distinguer l'essence de la raison et de l'instinct, ainsi que les divers degrés de ces deux facultés. Communément on appelle instinct toutes les facultés intellectuelles des animaux; cela n'est point exact. Les animaux supérieurs ont une sorte de raisonnement très différente de l'instinct. Nous allons chercher à expliquer cette proposition.

On appelle raison, cette faculté accordée à

l'homme de raisonner et de se conduire d'après ses raisonnements. Le raisonnement a des jugements pour bases; les jugements sont des comparaisons d'idées, et celles-ci des résultats de sensations ou d'images. La raison est donc la faculté de comparer ses sensations; d'en former des idées de plus en plus générales; de réunir ces idées suivant qu'elles se conviennent; de comparer enfin les jugements produits de ces réunions et d'en déduire des propositions qui servent de règles : tout y consiste donc en abstractions successives, toujours plus élevées et plus générales.

Tout le monde sait qu'il y a des différences énormes entre un homme et un autre pour l'étendue de cette faculté, et que l'intervalle de Newton à un imbécile ou seulement à un sauvage de la Nouvelle-Hollande ou de telle île de la mer du Sud, est immense. Il ne manque cependant à ce sauvage que l'éducation convenable pour le rapprocher des hommes les plus civilisés.

Les animaux laissent entre eux et nous un intervalle bien plus grand. Les limites des facultés de chaque espèce sont fixées, et toute l'éducation imaginable ne leur ferait point passer certaines bornes.

Cependant, on ne peut méconnaître, quand on les observe, qu'ils ne se forment aussi des idées par l'expérience, qu'ils n'en conservent le souvenir,

qu'ils n'en déduisent des règles de conduite, qu'ils n'évitent certaines actions et n'en exécutent d'autres malgré l'impulsion du plaisir et de la peine actuelle, et uniquement en vertu de la prévoyance qu'ils ont, par l'expérience du passé, des suites qui les attendent.

Tels sont évidemment les ressorts qui agissent sur nos chevaux, sur nos chiens, sur nos autres animaux domestiques; tels sont en partie ceux qui agissent sur les animaux sauvages voisins de ceux-là par le naturel. Ces êtres apprennent même la signification de plusieurs de nos mots et obéissent à nos ordres verbaux sans se méprendre.

Il n'y a aucun instinct en tout cela; c'est une sorte de raisonnement assez analogue au nôtre pour le fond, mais renfermé dans des limites beaucoup plus étroites; limites qui se resserrent de plus en plus à mesure que l'on descend dans l'échelle des êtres.

Mais à mesure que l'on arrive aux animaux plus faibles, plus stupides, on leur voit faire pour la conservation de leurs espèces, certaines actions plus compliquées, plus savantes, plus pénibles qu'aucunes de celles dont les animaux supérieurs sont capables. L'abeille met dans sa cellule la plus haute géométrie; il n'est point de ruses, point de plan ingénieux de conduite de bâtisse, que quelque insecte

ne suive; et ces opérations ne sont point apprises; l'individu les pratique dès qu'il vient d'éclore, sans avoir vu opérer ses parents, et cependant absolument comme eux; souvent ces mêmes opérations sont désintéressées; ce n'est point pour lui que l'insecte travaille, mais pour une postérité qu'il ne verra jamais.

Tous les ressorts moraux manquent ici; tous les moyens extérieurs d'instruction manquent également; il faut bien qu'il y ait une impulsion intérieure donnée par la nature ou plutôt par son auteur, non sans doute à chaque instant, mais probablement par le moyen de quelques images intérieures innées, gravées primitivement dans le sensorium, comme elles auraient pu l'être par les impressions extérieures.

C'est à ces impulsions internes qu'il faut réserver le nom d'instinct. Elles sont toujours particulières dans leur objet, toujours semblables dans chaque espèce; incapables de perfectionnement, et chacune d'elle a été donnée en propre à une espèce d'animal, selon ce qu'exigeait la conservation de cette espèce; ce sont autant de suppléments à la force, à la fécondité et à la perfection de l'intelligence.

49) PAGE 159, VERS 10.

Si donc respire un être en qui les dieux puissants
Aient dans un seul organe associé trois sens.

La trompe de l'éléphant est un prolongement de son nez : elle est donc la voie des odeurs. D'une flexibilité extrême, à cause des trente ou quarante mille petits muscles qui composent la partie charnue de son tissu ; terminée par un petit appendice aussi délicat qu'un doigt ; animée par deux énormes branches de nerfs de chaque côté, elle est à tous égards un excellent instrument du tact. Enfin, c'est par elle que l'animal porte dans sa bouche presque tous ses aliments et toutes ses boissons.

50) PAGE 161, VERS 5.

Sous lui, mais séparé par un court intervalle,
Dans ses hardis travaux le peuple des castors
Etale de l'instinct les plus riches trésors.

Celui qui a le mieux fait connaître l'instinct des castors est l'anglais Hearne. Voici un extrait de ses observations :

« Ils choisissent pour bâtir des eaux assez pro-
« fondes pour ne point geler jusqu'au fond, soit de
« petits lacs, soit de petites rivières ou des ruis-
« seaux. Ils préfèrent en général les eaux courantes,
« parcequ'en coupant le bois au-dessus, le courant

« l'amène sur le lieu où ils veulent l'employer. Ils « établissent en travers du courant une digue de « toute sorte de bois et de branches de peuplier, de « saule et de bouleau mêlées de pierres et de limon; « mais il est faux qu'ils emploient de grands pieux « enfoncés dans le sol. Ils donnent à cette digue une « courbure convexe du côté du courant, quand il « est rapide; et comme ils la réparent sans cesse, « elle devient très solide au bout de quelques an- « nées : les branches y germent et finissent par for- « mer une haie où les oiseaux viennent nicher. « L'objet de la digue est de tenir l'eau toujours au « même niveau; aussi n'en font-ils point dans les « eaux dormantes.

« Les huttes sont moins bien bâties et propor- « tionnées à la quantité des habitants. Elles reçoi- « vent le plus souvent deux ou quatre adultes et six « ou huit jeunes; quelquefois le double. Quand il y « a des cloisons, elles sont accidentelles, et les « chambres ne communiquent presque jamais en- « semble : il n'y a qu'une seule porte ouverte sous « l'eau, et aucune communication avec la terre. Les « castors se tiennent sous le dôme dans la partie « élevée au-dessus de l'eau; ils y portent leur nour- « riture après l'avoir prise dans la partie inférieure, « c'est-à-dire sous l'eau.

« Ils n'y emploient pas de pieux, mais seulement

« des branches croisées, sans autre règle que de « laisser un vide au milieu. Les branches qui sail- « lent en dedans sont coupées avec les dents. A mesure « que la charpente avance, on la garnit d'un mélange « de morceaux de bois, de terres et de pierre, quand « il y en a à portée. La terre se prend au rivage ou « au fond de l'eau, et les castors l'apportent entre « les pieds de devant et la gorge. Quant au bois, « c'est entre les dents qu'ils le tiennent. Ils ne tra- « vaillent que la nuit et très rapidement.

« Ils recouvrent chaque année leur hutte d'une « nouvelle couche de limon, et presque toujours « quand il commence à geler, afin que le tout se so- « lidifie plus tôt. Au dégel, ils abandonnent leur de- « meure et s'éparpillent pendant l'été; mais ils y « reviennent aux premiers froids, à moins qu'ils « n'en trouvent de plus commodes. Pour fonder ou « agrandir leur colonie, ils abattent le bois dès la « fin de l'été; mais ils ne commencent à bâtir que « vers les gelées. Ils ont toujours plusieurs terriers « le long du rivage, où ils se réfugient quand ils « sont attaqués. Leur principal ennemi est le glou- « ton, qui cherche même à démolir leurs huttes. »

51) PAGE 162, VERS 17.

L'instituteur fameux du conquérant du monde
Voulut que sans époux l'abeille fût féconde;
Et de sa chasteté Réaumur moins jaloux.....

René-Antoine Ferchault de Réaumur, né en 1683, à la Rochelle, mort en 1757, a été l'un de nos plus ingénieux naturalistes. Ses mémoires pour servir à l'histoire des insectes, quoique diffus, sont clairs, élégants, pleins de cet intérêt qui vient de la curiosité sans cesse piquée par des détails nouveaux et singuliers. L'auteur porte au plus haut degré la sagacité dans l'observation, et rend à chaque instant la nature plus admirable par la sagesse et l'espèce de prévoyance de détail dont il trouve des preuves dans l'instinct et la structure des plus petits animaux. Réaumur jouit pendant sa vie de toute la considération due à des travaux aussi utiles et aussi constants que les siens. On le regarda comme le premier naturaliste français, jusqu'à l'époque où la réputation de Buffon vint un peu éclipser la sienne, quoiqu'elle se fondât sur des titres d'un genre bien différent.

52) PAGE 162, VERS 18.

Prostitua leur reine à de nombreux époux.

Chaque ruche n'a qu'une femelle, dont l'existence entretient seule l'activité des autres individus. On compte cinq ou six cents mâles et plusieurs milliers de neutres, ou d'abeilles ouvrières qui n'ont aucun sexe.

53) PAGE 163, VERS 4.

Mais du miel tous les ans ces artisans habiles,
Massacrant ces époux devenus inutiles,
En dépeuplent la ruche.

Quand la reine a été suffisamment fécondée, les ouvrières chassent les mâles de la ruche : ils périssent de faim à l'arrivée des froids; plusieurs sont même tués au moment de l'expulsion.

54) PAGE *ibid*, VERS 9.

Enfin, de leur hymen savant dépositaire,
L'aveugle Huber l'a vu par les regards d'autrui,
Et sur ce grand problème un nouveau jour a lui.

M. Huber de Genève, l'un des plus ingénieux observateurs qui se soient occupés des abeilles, est privé de la vue; mais un domestique fidèle qu'il dirigeait, faisait pour lui, et d'après ses idées, les recherches nécessaires. Une de leurs découvertes est celle que la mère abeille est fécondée dans les airs.

55) PAGE 164, VERS 4.

Je ne vous dirai point leurs combats éclatants,
Si la mort est donnée à l'un des combattants,
Si ce peuple est régi par une seule reine,
S'li peut d'un ver commun créer sa souveraine.

Quand on enferme un morceau de rayon avec de petits vers éclos et un certain nombre d'abeilles ouvrières sans reine, ces ouvrières choisissent un des petits vers, lui construisent une cellule de reine, lui donnent une nourriture plus riche, et au lieu d'une simple ouvrière qu'il aurait produit, il en résulte une reine, c'est-à-dire, une femelle susceptible de fécondation, ce qui prouve que les abeilles ouvrières sont des femelles dont le sexe n'est point développé. Cette découverte appartient à un observateur de Lusace, nommé *Schirach.*

56) PAGE 164, VERS 11.

Cette forme élégante autant que régulière,
Qui ménage l'espace autant que la matière.

On prouve, par la géométrie de l'infini, que la forme que les abeilles donnent à leurs cellules est de toutes les formes possibles, dans un système comme le leur, celle qui renferme le plus d'espace avec le moins de cire.

57) PAGE *ibid*, VERS 19.

Les Géer, les Réaumur ont décrit ses merveilles,
Et le chantre d'Auguste a chanté les abeilles.

Charles de Géer, maréchal de la cour de la reine de Suède, imitateur de Réaumur, et contemporain

et ami de Linnæus, a donné 6 volumes in-4° d'observations intéressantes sur les insectes.

58) PAGE 165, VERS 1.

La guêpe de Cayenne, avec plus d'art encor,
Sous des toits de carton sait cacher son trésor.

La guêpe cartonnière suspend sa ruche aux arbres et l'entoure d'une épaisse enveloppe du carton le plus fin et le plus dense, qu'elle fabrique, comme toutes les autres guêpes font le leur, avec des fibres ligneuses broyées dans ses mâchoires.

59) PAGE *ibid*, VERS 8.

Son art, grâce à Schœffer, vient d'enrichir le nôtre.

M. Schœffer, naturaliste de Ratisbonne, est un des premiers qui aient cherché à préparer du papier immédiatement avec les écorces de diverses plantes, sans attendre qu'elles aient passé par l'état de fil et par celui de linge. Jusqu'à présent, ces essais n'ont point eu de résultat important.

60) PAGE 166, VERS 3.

A ces nobles fourmis dont se vante l'Afrique,
En trois classes rangeant leur sage république.

Les thermes, ou fourmis blanches, insectes qui désolent les pays chauds en détruisant tous les meubles,

et même les bois et les charpentes ; mais dont l'industrie est vraiment admirable.

L'économie de l'espèce la plus remarquable a été décrite par l'Anglais Smeathman. Ses édifices s'élèvent à dix ou douze pieds au-dessus de la terre, et s'enfoncent autant au-dessous. Dans le milieu est la femelle unique, dont le ventre devient, par le développement de ses œufs, long de quelques pouces et gros à proportion, tandis que sa tête et ses pattes restent celles d'un fort petit insecte. Sa chambre n'a que de petits trous pour issue et lui sert de prison; mais une infinité de larves de thermes y entre et en sort sans cesse pour la nourrir ou pour porter les œufs qu'elle pond dans les diverses parties de l'édifice. Ces larves se changent ensuite en nymphes ou soldats, armées de fortes mâchoires pointues, qui semblent avoir pour charge de défendre la société, et qui se présentent en effet les premières toutes les fois qu'on fait une brèche à l'édifice. Elles se métamorphosent à leur tour en insectes parfaits, mâles et femelles, pourvus d'ailes qui leur tombent facilement. Ces individus des deux sexes s'échappent aussitôt de la ruche, et souvent en si grand nombre que l'air en est obscurci; mais les oiseaux et vingt autres sortes d'animaux en dévorent la plus grande partie, et il n'échappe au plus que quelque femelle fécondée que

des larves auront rencontrée et enfermée pour devenir la source d'une nouvelle peuplade.

Les larves de thermes ne marchent jamais à découvert; mais elles sont toujours dans des canaux qu'elles se creusent ou dans des chemins couverts qu'elles se construisent en avançant : c'est ce qui les rend si dangereuses pour les édifices et pour toutes les sortes d'ustensiles.

61) PAGE 169, VERS 7.

L'un, habile sapeur, en minant les feuillages
S'en va de proche en proche avançant ses œuvrages.

Les chenilles mineurs de feuilles sont les larves de certains petits papillons de nuit. A peine sorties de l'œuf, elles pénètrent dans la feuille sur laquelle leur mère les avait déposées; et, se tenant toujours entre ses deux surfaces, en dévorent le parenchyme. Elles se font dans son épaisseur un canal plus ou moins tortueux, et qui va toujours en grossissant comme elles jusqu'au moment où elles cessent de manger pour devenir chrysalides et ensuite papillons.

62) PAGE *ibid*, VERS 12.

L'autre assemblant le bois en adroit ébéniste,
Dans sa maison qu'il taille et construit avec art,
Loin des yeux importuns s'établit à l'écart.

Les larves de phryganes, ou teignes aquatiques, se font une petite demeure cylindrique, avec des fragments de bois coupés et rassemblés très régulièrement, au moyen d'une soie qu'elles filent. Elles traînent par-tout cette maison avec elles, et quand elles veulent se métamorphoser, elles s'y enferment en fabriquant aux deux bouts un petit grillage de soie qui permet bien à l'eau de s'y renouveler, mais qui n'y laisse pénétrer aucun animal nuisible.

63) PAGE 169, VERS 15.

L'autre roule en cornet une feuille docile
Et dans ce simple abri choisit son domicile.

Les chenilles rouleuses de feuilles se tiennent dans un rouleau qu'elles forment en contournant le bord d'une feuille, et en l'assujettissant avec de la soie.

64) PAGE *ibid*, VERS 18.

Cet autre dans les fruits se loge à peu de frais.

Chacun connaît les vers qui se logent dans les pommes, les prunes, etc., et qui en dévorent la substance.

65) PAGE *ibid*, VERS 19.

L'autre dans son alcove élégamment déploie
Sa tenture de gaze et ses tapis de soie.

L'abeille tapissière; elle creuse un trou cylindrique dans la terre, le tapisse avec les pétales écarlates du coquelicot ou pavot sauvage, y dépose son œuf avec la provision de miel nécessaire pour nourrir le ver qui doit en sortir, reploie dessus les extrémités de ces pétales, recouvre le tout d'un peu de terre, et l'abandonne pour en laisser éclore un ver qui deviendra abeille à son tour, et emploiera en faveur de sa progéniture les mêmes procédés que sa mère.

66) PAGE 170, VERS 2.

Voyez cette fileuse, émule de Pallas.

Les araignées aquatiques : il n'y a rien à ajouter au tableau que l'auteur fait de leur instinct.

67) PAGE 171, VERS 6.

L'hôte des mers émigre en des pays nouveaux,
Et voyageant ensemble en flottantes colonnes,
De l'avide pêcheur s'en vont remplir les tonnes.

Qui n'a entendu parler des voyages des harengs, des sardines, des maquereaux et des thons, voyages qui ont enrichi des peuples entiers par les produits abondants qu'ils fournissent à la pêche? C'est la pêche du hareng qui a été la première origine de la splendeur d'Amsterdam.

68) PAGE 171, VERS 12.

Des fileuses des champs défiant les familles,
L'onde a ses Arachnés et la mer ses chenilles.

Les pinnes marines, sortes de coquillages bivalves, filent une soie plus brillante qu'aucune autre, et que l'on fait entrer dans la composition des draps les plus précieux. Cette soie sert à suspendre l'animal aux roches. Nos moules communes s'attachent également par un fil qu'elles produisent, et dont elles tirent comme les pinnes la substance de leur propre corps; mais il est beaucoup plus grossier.

66) PAGE 172, VERS 4.

Les uns ont leurs épieux et les autres leur lance.

Parmi les animaux marins pourvus de ces armures, on peut citer le *narwahl*, sorte de cétacée dont la mâchoire supérieure porte une dent droite, pointue et longue de sept à huit pieds, que l'on connaît vulgairement sous le nom de corne de licorne; le *xiphias espadon*, ou *empereur*, dont le museau lui-même s'alonge en forme d'épée; enfin, le *squale scie*, espèce de chien de mer, dont le bec alongé est armé de chaque côté d'un grand nombre de dents pointues dirigées en dehors.

70) PAGE 174, VERS 13.

Le chevreau, la brebis, souvent un bœuf entier,
Tout à coup engloutis dans son large gosier.

Le serpent devin (*boa constiutor*), qui a quelquefois jusqu'à quarante pieds de longueur, fait sa proie des plus grands animaux.

71) PAGE *ibid*, VERS 16.

Mais bientôt expiant sa fureur dévorante,
Il s'endort sous le poids de l'énorme festin.

Tous les serpents, quand ils ont avalé quelque animal considérable pour leur volume, passent quelques jours à le digérer dans une sorte de stupeur léthargique.

72) PAGE 175, VERS 19.

Telle est de son poison la violence extrême,
Souvent par sa piqûre il se détruit lui-même.

Dans les temps chauds, la morsure du serpent à sonnette est quelquefois mortelle en peu de minutes, et la mort qu'elle procure est promptement suivie d'une décomposition générale. Si on irrite ce reptile, et qu'en se débattant il vienne à se piquer lui-même, il se tue.

73) PAGE 176, VERS 8.

Ici nous déguisant son approche mortelle,
Ailleurs faisant crier sa bruyante crécelle.

Le serpent à sonnette est nommé ainsi, parcequ'il porte à l'extrémité de sa queue une suite d'anneaux mobiles, d'une substance écailleuse, mince et sèche, qui font lorsqu'il rampe un bruit capable d'avertir les passants de son approche, mais à quelques pas seulement.

74) PAGE *ibid*, VERS 9.

Couvé dans sa coquille ou formé tout vivant.

Les couleuvres pondent des œufs, mais les petits des vipères éclosent dans leur corps ; c'est même de là qu'elles ont tiré leur nom : *vipère* est une contraction de *vivipare*.

75) PAGE *ibid*, VERS 16.

Redoutable poison, remède salutaire.

L'ancienne pharmacie employait beaucoup l'alcali volatil tiré de la vipère, et le croyait sur-tout propre à guérir les blessures de ce serpent. L'on sait aujourd'hui que toutes les substancesanimales donnent le même alcali, et l'on n'ordonne plus guère que des bouillons de vipère; encore est-ce un de ces re-

mèdes fondés plutôt sur d'anciennes traditions que sur des expériences bien certaines.

76) PAGE 176, VERS 17.

Paresseux en hiver, plein d'ardeur au printemps.

Dans nos climats tempérés, les serpents passent la saison froide dans une léthargie plus ou moins complète; au retour de la chaleur ils changent de peau, et reparaissent ornés de couleurs plus vives.

77) PAGE *ibid*, VERS 18.

Favori d'Esculape, et l'emblème du temps.

Plusieurs des peuples de Guinée ont un serpent pour fétiche ou dieu local; mais les peuples les plus éclairés ont aussi rendu des hommages à cet animal. C'était lui qui représentait Esculape à Épidaure, et les Égyptiens ont placé dans tous les monuments leur serpent *Ajé*, parcequ'il se relève quand on l'approche, comme s'il voulait défendre le champ où il se trouve. Ils en avaient fait en conséquence l'emblème du dieu conservateur de l'univers. On sait assez le rôle précisément contraire que lui fait jouer la Genèse.

78) PAGE 177, VERS 16.

Observez cet oiseau redouté des reptiles.

La cigogne.

79) PAGE 178, VERS 10.

L'une en ces longs canaux où pétille le feu.

L'hirondelle de cheminée.

80) PAGE *ibid*, VERS 11.

Sur nos toits, sur nos murs hospitaliers pour elle,
Construit de ses enfants la demeure nouvelle.

L'hirondelle de fenêtre, le martinet.

81) PAGE 179, VERS 3.

Ici l'amour craintif les cache sous la terre.

Le troglodyte, le plus petit de nos oiseaux de France, niche dans des trous souterrains.

82) PAGE *ibid*, VERS 4.

Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre,
Les suspend aux rameaux mollement balancés,
Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés.

La mésange penduline suspend par quelques brins d'herbe à une branche flexible, son nid qu'elle forme des plus doux duvets.

83) PAGE *ibid*, VERS 12.

Voyez, de ses enfants préparant le séjour
En architecte adroit, mais en père timide,
Cet oiseau leur construire une humble pyramide.

Le plus remarquable de tous les nids d'oiseaux, est celui d'une espèce de troupiale d'Amérique.

Il est suspendu par un long cordon tissu d'herbe ; sa forme est celle d'une bourse étroite en haut, élargie en bas ; l'entrée est par le côté ; mais loin de consister dans un simple trou, c'est un canal, une sorte de cheminée renversée, dont l'orifice est vers le bas. L'oiseau qui vole y pénètre aisément ; mais les reptiles ou les quadrupèdes qui seraient grimpés le long des branches, ne peuvent y arriver.

84) PAGE 180, VERS 9.

Même les nouveaux nés qui par de faibles sons
Senblaient en gazouillant essayer leurs chansons.

Les migrations des oiseaux, et sur-tout l'inquiétude que manifestent subitement à l'époque de ces voyages de jeunes oiseaux couvés et éclos dans une maison où ils n'ont jamais vu d'autres individus de leur espèce, sont au nombre des effets les plus marqués et les plus extraordinaires de ce que nous avons nommé l'instinct.

FIN DES NOTES DU SEPTIÈME CHANT.

LES TROIS RÈGNES

DE LA NATURE.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT

DU CHANT HUITIÈME.

Les amours et les caresses du ramier. — L'éclat du cigne. — Description des animaux domestiques. — Portrait du cheval, de l'âne, etc. — Variété des animaux. — La fierté du lion et de l'aigle. — Les nids des oiseaux ; leur éducation. — Les mœurs, le caractère et les habitudes des animaux. — Tendresse d'une chienne pour ses petits. — De la classification des animaux. — Échelle des animaux, à la tête de laquelle l'homme est placé. — Puissance de l'homme et son ascendant sur tous les êtres qui respirent. — La pensée de l'homme au-dessus de l'instinct. — Excellence des sentiments qui l'élèvent vers le ciel et le rapprochent de ses semblables.

LES TROIS RÈGNES
DE LA NATURE.

CHANT HUITIÈME.

J'AI peint l'instinct, l'esprit, les arts des animaux;
Maintenant, que leurs mœurs occupent mes pinceaux.
Oui, l'instinct a ses mœurs comme son industrie,
Chérit le bien public, connaît une patrie.
Le pigeon en amour ne connaît point d'égal,
Le chevreuil est fidèle au pacte conjugal;
L'abeille, royaliste et pourtant populaire,
Joint Rom emonarchique et Rome consulaire,
Travaille pour l'état, et défend à la fois
Et son humble cellule et le trône des rois;
La fourmi, préférant les mœurs républicaines,
Change en greniers publics ses granges souterraines.
Tout l'atteste à vos yeux: Dieu par les mêmes lois
Lui seul sait gouverner plus d'un monde à la fois;

Mais de ces nœuds formés par sa main souveraine,
L'impérieux amour est la plus forte chaîne.
Tout ressent ici-bas ses fécondes ardeurs ;
Comme chez les humains, on aime chez les fleurs.
J'ai chanté les amours et les hymens des plantes ;
Mais combien plus puissant chez les races vivantes,
L'inévitable Amour perce des mêmes traits
L'homme et les animaux, le maître et les sujets !
Sur des ailes de feu l'amour parcourt le monde,
Il embrase les airs, il brûle au sein de l'onde :
La baleine pour lui bondit au sein des mers,
Pour lui l'ardent lion rugit dans les déserts ;
Le renne dans le Nord reconnaît son empire,
Et son feu vit encor où le soleil expire,

Mais laissons ces amours dont l'appétit fougueux
N'est qu'un instinct brutal et qu'un besoin honteux.
Combien d'êtres vivants dont les douces tendresses
N'ignorent point d'amour les adroites caresses,
Savent de leur penchant dissimuler l'ardeur,
Connaissent le mystère et même la pudeur ?

Là, plus d'un couple aimable a ses agaceries,
Ses refus irritants et ses coquetteries.
Chez les oiseaux sur-tout que de soins caressants,
Qu'ils savent avec art attendrir leurs accents !
Écoutez du pigeon épris de sa maîtresse
Le doux roucoulement exprimer sa tendresse ;
Il approche, il s'éloigne, il revient mille fois,
Arrange son maintien, passionne sa voix :
J'aime à suivre de l'œil ces timides approches,
Je comprends ces soupirs et ces tendres reproches.
Avec quelle pudeur son amante à son tour
En déguisant ses feux irrite son amour,
Au moment de céder avec art se retire,
Le rappelle, le fuit, le repousse et l'attire !
Quel peintre en ses tableaux, quel poëte en ses chants
Représente l'amour sous des traits plus touchants ?
On croit voir Galathée en sa ruse ingénue
Fuyant derrière un saule et brûlant d'être vue.
Mais quel heureux amant égale en volupté
Le cigne au cou flexible, au plumage argenté ?

Le cigne toujours beau, soit qu'il vienne au rivage,
Certain de ses attraits, s'offrir à notre hommage,
Soit que, de nos vaisseaux le modèle achevé,
Se rabaissant en proue, en poupe relevé,
L'estomac pour carène, et de sa queue agile
Mouvant le gouvernail en timonier habile,
Les pieds pour avirons, pour flotte ces oiseaux
Qui se pressent en foule autour du roi des eaux,
Pour voile enfin son aile au gré des vents enflée,
Fier, il vole au milieu de son escadre ailée.
Mais quand son feu l'atteint dans l'humide séjour,
De quel charme nouveau vient l'embellir l'amour!
Que de folâtres jeux, que d'aimables caresses!
Qu'il prélude avec grâce à ses vives tendresses!
L'homme ne sait pas mieux dans ses nobles désirs
Provoquer, varier, nuancer les plaisirs,
Les hâter, les calmer, les quitter, les reprendre.
Doux et passionné, majestueux et tendre,
Déployant mollement son plumage amoureux,
De quel air caressant à l'objet de ses feux

Il tend son cou d'albâtre et s'enlace autour d'elle!
Il l'invite du bec, il l'excite de l'aile ;
Enfin par ses transports, ses doux fremissements,
Brûlants avant-coureurs de ses embrassements,
Il prouve aux flots émus par son ardeur féconde,
Que la mère d'Amour est la fille de l'onde ;
Et de son corps choisi pour plaire à deux beaux yeux,
Justifie, en aimant, le monarque des dieux.
La fable, de sa voix a vanté la merveille ;
L'œil enchanté sans doute avait séduit l'oreille.
Et qu'avait-il besoin de ce titre emprunté ?
Lui seul réunit tout, force, grâces, fierté ;
Il habite à son choix les airs, l'onde et la terre ;
Modéré dans la paix, valeureux dans la guerre,
Terrible, impétueux, il fond sur ses rivaux :
Leur choc trouble les airs, il agite les eaux.
Tel Antoine jadis sur les plaines de l'onde,
Disputait Cléopâtre et l'empire du monde.
Ainsi, source féconde et de biens et de maux,
L'amour aux mêmes lois soumet les animaux ;

Mais chacun a ses mœurs : nés pour l'indépendance,
Plusieurs de leur instinct gardent la violence,
Tandis que le lion que son maître nourrit (1
Le respecte toujours et souvent le chérit ;
Et lorsque tout à coup secouant sa crinière,
Déjà la gueule ouverte il rugit de colère,
Que son maître paraisse, et ses sens sont calmés.
Quelques uns, de nos toits hôtes accoutumés,
Se plaisent dans nos cours, vivent dans nos étables,
Quelquefois sont nourris des débris de nos tables,
Et sujets fortunés d'un roi voluptueux,
Semblent lui dévouer leurs soins affectueux.
A leur tête est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le ciel l'a fait pour nous, et dans leur cour rustique
Il fut des rois pasteurs le premier domestique.
Redevenu sauvage il erre dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme il rentre sous ses lois,

Et par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnaître la race.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment;
Souvent il me regarde; humide de tendresse
Son œil affectueux implore une caresse:
J'ordonne, il vient à moi; je menace, il me fuit;
Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit;
Je m'éloigne, quels pleurs! je reviens, quelle joie!
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité;
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire,
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux?
Un riche marchandait le chien d'un malheureux;
Cette offre l'affligea: « Dans mon destin funeste
« Qui m'aimera, dit-il; si mon chien ne me reste. »
Point de trève à ses soins, de borne à son amour,
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.

Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître, [4]
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître,
Et quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.
Enfin le grand Buffon écrivit son histoire,
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire :
Et lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme. [5]
Tel nous aimons le chien, mais tel n'est point le chat;
Indocile sujet, ami froid, hôte ingrat,
Serviteur défiant, cauteleux égoïste,
Conservant avec nous son air sournois et triste,
De son butin sanglant se jouant sans pitié,
Fixé par l'habitude et non par l'amitié.

Mais soit qu'on juge l'homme ou le reste du monde,
Sur les exceptions la vérité se fonde.
Ainsi que des humains, les diverses humeurs
Changent des animaux les penchants et les mœurs.

Plus d'un chat sait aimer, et caresser et plaire ;
Moi-même j'ai du mien vanté le caractère ;
Long-temps de son poëte il partagea le sort,
J'ai célébré sa vie et déploré sa mort.

Je ne vous tairai point la horde malheureuse
Des rats, famille obscure, indigente et peureuse,
Qui, par d'adroits chasseurs savamment embusqués,
Dans les fentes d'un mur adroitement bloqués,
Autour de leurs cités nuit et jour investies,
Hasardent en tremblant leurs nocturnes sorties ;
Maraudeurs obstinés, faméliques rongeurs,
En vain s'arment contre eux les trébuchets vengeurs ;
L'instinct propagateur de leur race amoureuse
Sans cesse reproduit leur foule populeuse ;
Du fond de nos caveaux, du haut de nos greniers
La gent trotte-menu s'assemble par milliers,
Envahit la cuisine, ou dévaste l'office,
Ou de mes manuscrits d'avance fait justice ;
Mais comme les Romains et leur grave sénat,
Les rats sont gouvernés par la raison d'état ; (4

Eux-mêmes quelquefois, quand la faim les menac
Ne pouvant la nourrir exterminent leur race,
Et la terrible loi de la nécessité
D'un peuple trop nombreux soulage leur cité.

Mais pourquoi m'arrêter à cette engeance obscu
Parmi ceux qu'à nos lois a soumis la nature,
Qui vivent sous nos toits, qui paissent dans nos ch
N'est-il pas des sujets plus dignes de mes chants?
Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître,
Son compagnon guerrier, son serviteur champêtr
Le traînant dans un char, ou s'élançant sous lui
Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,
Il s'éveille, il s'anime, et redressant la tête
Provoque à la mêlée, insulte à la tempête;
De ses naseaux brûlants il souffle la terreur;
Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur;
On charge, il dit: Allons; se courrouce et s'élance
Il brave le mousquet, il affronte la lance,
Parmi le feu, le fer, les morts et les mourants,
Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs,

Du bruit des chars guerriers fait retentir la terre,
Prête aux foudres de Mars les ailes du tonnerre;
Il prévient l'éperon, il obéit au frein,
Fracasse par son choc les cuirasses d'airain,
S'enivre de valeur, de carnage et de gloire,
Et partage avec nous l'orgueil de la victoire;
Puis, revient dans nos champs, oubliant ses exploits,
Reprendre un air plus calme et de plus doux emplois,
Aux rustiques travaux humblement s'abandonne,
Et console Cérès des fureurs de Bellone.

Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,
L'âne est son suppléant et non pas son rival, (6
Il laisse au fier coursier sa superbe encolure,
Et son riche harnais et sa brillante allure.
Instruit par un lourdaud, conduit par le bâton,
Sa parure est un bât, son régal un chardon;
Pour lui Mars n'ouvre point sa glorieuse école:
Il n'est point conquérant, mais il est agricole;
Enfant, il a sa grâce et ses folâtres jeux;
Jeune, il est patient, robuste et courageux,

Et paie, en les servant avec persévérance,
Chez ses patrons ingrats sa triste vétérance.
Son service zélé n'est jamais suspendu ;
Porteur laborieux, pourvoyeur assidu,
Entre ses deux paniers de pesanteur égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale,
Il vient les reins courbés et les flancs amaigris,
Souvent à jeun lui-même alimenter Paris.
Quelquefois, consolé par une chance heureuse,
Il sert de Bucéphale à la beauté peureuse ;
Et sa compagne enfin va dans chaque cité
Porter aux teints flétris les fleurs de la santé.
Il marche sans broncher aux bords du précipice,
Reconnaît son chemin, son maître et son hospice :
De tous nos serviteurs c'est le moins exigeant,
Il naît, vieillit et meurt sous le chaume indigent :
Aux injustes rigueurs dont sa fierté s'indigne
Son malheur patient noblement se résigne.
Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
De sa rauque allégresse importune les bois,

Qu'il offense à la fois et les yeux et l'oreille,
Que le châtiment seul en marchant le réveille,
Qu'il soit hargneux, revêche et désobéissant,
A force de malheur l'âne est intéressant;
Aussi le préjugé vainement le maltraite,
En dépit de l'orgueil il aura son poëte.
Homère qui chanta tant de héros divers,
Auprès du grand Ajax le plaça dans ses vers.
La fable le nomma le coursier de Silène:
Ami des voluptés il naquit pour la peine.
Et moi qui déplorai le sort des animaux,
J'ai dû peindre ses mœurs, ses bienfaits et ses maux.

Tel qu'un peintre savant joint la lumière et l'ombre,
Dieu se plaît à créer des nuances sans nombre:
Mais parmi ce contraste et d'instincts et de goûts,
De haine et d'amitié, de douceur, de courroux,
De paresse et d'ardeur, qu'à chaque créature
En ses dons inégaux départit la nature,
Souvent son art sublime offre à l'œil enchanté
La ressemblance unie à la variété.

Au lion dans les bois, à l'aigle dans son aire, (7
Qui ne reconnaît pas le même caractère?
Tous deux sont fiers; tous deux tyrans de leurs vassaux
Dans leur désert royal ne veulent point d'égaux;
L'impérieux Amour, le besoin d'une épouse,
Domtent seuls les fureurs de leur fierté jalouse;
Tous deux rois des états par la victoire acquis
Ne veulent de festins que ceux qu'ils ont conquis;
Ennemis généreux et vainqueurs magnanimes,
Enfin tous deux font grâce à de faibles victimes:
Ainsi le même instinct produit mêmes humeurs,
Et différents de race, ils sont joints par les mœurs.

Combien la liberté rebelle ou dépendante
Ouvre encor à mes vers une source abondante!
En vain, des animaux se proclamant le roi,
L'homme à tout ce qui vit croit imposer la loi; (8
Des êtres animés dont l'univers abonde
Peu vivent avec nous: leur foule vagabonde
Cherche dans les forêts ou dans les antres sourds
Un sort indépendant et de libres amours.

Le besoin d'échapper à l'ennemi vorace,
Le soin de se nourrir, de propager leur race,
Voilà toute leur vie ; et dans ces mœurs encor
De méditations quel fertile trésor !
Que de charmes n'ont point leurs amours maternelles !
Voyez le tendre oiseau réchauffer sous ses ailes
Ses petits enfermés dans leur frêle séjour ;
Tantôt j'ai peint son nid, qui peindra son amour !
Eh ! qui peut surpasser le courage du père !
Quel soin peut s'égaler aux doux soins de la mère !
Cet être si léger que le frêne ou l'ormeau
Ne voit pas deux instants sur le même rameau ;
Mère aujourd'hui constante et nourrice assidue,
Demeure jour et nuit sur ses œufs étendue.
Le père, heureux époux autant qu'heureux amant,
De sa tendre moitié va chercher l'aliment,
Ou sur les bords du nid se plaçant auprès d'elle,
Soulage par ses chants sa compagne fidèle.
Des ennemis souvent l'un et l'autre est vainqueur,
Et dans de faibles corps se déploie un grand cœur.

Souvent avec ses fils une mère enlevée
Vit pour eux, les nourrit, et meurt sur sa couvée.
Enfin avec quel soin et quel zèle nouveau
Ses parents à voler forment le jeune oiseau !
C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature
Tout est repos, fraîcheur, et parfum et verdure ;
L'adolescent ravi de ce bel horizon,
S'agite dans son nid devenu sa prison,
Il sort, et, balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaie une aile encor tremblante :
Le couple en voltigeant provoque son essor,
Gourmande sa frayeur, l'appelle et vole encor :
Enfin il se hasarde, et déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
L'air reçoit ce doux poids ; il touche le gazon ;
Les parents enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice alors le jeune élève
S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève ;
Enfin, sûr de sa force et plus audacieux,
Il part, tout est fini, tous se font leurs adieux,

Et l'instinct dénouant la chaîne mutuelle,
Un nouveau nœud commence une race nouvelle.
Cependant, qui l'eût cru! si constant dans ses lois,
Cet admirable instinct se trompe quelquefois.
La poule qui, pour nous, modèle de tendresse,
A l'aspect du milan, se hérisse et se dresse,
Des canards quelquefois échauffe le berceau;
Tout à coup à leurs yeux s'il se montre un ruisseau,
Leur instinct se trahit, la troupe vagabonde
Reconnaît sa patrie et s'élance dans l'onde:
La fausse mère alors ignorant leur destin
Vole d'un bord à l'autre et les rappelle en vain.
A peine encor sorti de sa coque fragile,
Déjà l'heureux essaim, navigateur agile,
Vogue, et sans écouter son inutile cri,
Parcourt avec transport son élément chéri.
Le sage les observe, et sa raison compare
Et l'instinct qui devine, et l'instinct qui s'égare.
Cet oiseau, dont l'hymen craint le sinistre nom,
D'une erreur plus barbare étonne la raison;

Le cruel, écoutant son appétit funeste,
Dans un festin pareil à celui de Thyeste,
De ses propres enfants se nourrit quelquefois.
De son sang, il est vrai, connaissant mieux la voix,
Leur mère se refuse à cette horrible idée :
Non, parmi les oiseaux il n'est point de Médée;
Aussi, de ses petits redoutant les dangers,
La prévoyante épouse en des nids étrangers
Va déposer ses œufs qu'adopte un autre père,
Et leur race deux fois doit la vie à sa mère.

Eh! sans ce tendre amour et ces liens si chers
Dont le pouvoir fécond répare l'univers,
Qui des êtres vivants reproduirait les races ?
Que d'animaux cruels, que de monstres voraces,
L'un par l'autre attaqués, l'un par l'autre expirants,
Sans cesse dévorés, sans cesse dévorants !
Pour leur faim sanguinaire à peine assez féconde,
La nature se lasse à repeupler le monde.
Tyran de ses vassaux, fléau de ses sujets,
L'homme à tant de fureur joint ses propres excès.

C'était peu d'inventer et l'hameçon perfide,
Et le gluau tenace, et la balle rapide;
Par-tout aidant leur rage, et redoublant leurs maux,
L'homme l'un contre l'autre arma les animaux.
On a vu le lion, terrible auxiliaire,
Seconder son adresse et servir sa colère;
Le faucon obéit à notre art meurtrier, (9
Le chien devint chasseur; et l'éléphant guerrier,
Jadis hôte innocent des forêts indiennes,
Vint fouler de ses pieds les légions romaines:
Tous naissent pour détruire; et, par un triste accord
L'hyménée est par-tout pourvoyeur de la mort.

Pourtant le ciel a fait peu d'animaux voraces;
Cet instinct furieux n'appartient qu'à ces races
Qui quêtent leur pâture, et dont l'avide faim
Souffre encor de la veille, et craint le lendemain.
La génisse paisible, et le bœuf débonnaire
Broutent innocemment leur pâture ordinaire;
Et l'hôte ailé des airs, indulgent ennemi,
S'il rencontre un grain d'orge, épargne une fourmi.

Mais le tigre cruel, dont l'ardeur vagabonde
Rôda sans aliment durant la nuit profonde,
S'il découvre au matin, du sommet des coteaux,
Le daim aux pieds légers, le cerf aux longs rameaux;
Soudain les crins dressés, et la gueule béante,
Part, court, saisit, abat sa victime tremblante,
Se couche sur sa proie, et fouillant dans son flanc,
Se soûle de carnage et s'enivre de sang.

L'amour répare tout, et ses flammes fécondes
Repeuplent au printemps l'air, la terre et les ondes.
Eh! quels taillis obscurs, quel asile secret
N'offrent quelques tableaux de ce tendre intérêt?

Sous ces obscurs berceaux observez l'araignée,
Qui vit dans tous les fils de sa toile alignée;
Une bourse, d'un fil plus délicat encor (10)
Renferme de ses œufs le précieux trésor;
Elle entraîne en tous lieux ce doux tissu de soie,
Ne le quitte un instant que pour chercher sa proie.
Toi qui charmas un temps mon loisir studieux,
Digne sang d'Arachné, tel te virent mes yeux.

J'avais cru qu'à mes soins, docile, apprivoisée,
Tu vivrais près de moi; mais en vain ma croisée
Me livrait pour ton nid ces insectes errants
Que trompent des vitraux les abris transparents;
Moi-même à leur berceau portant leur subsistance,
En vain à tes petits j'épargnais ton absence.
En vain j'avais chanté tes soins pour Pélisson :
Tu charmas son cachot, tu quittes ma maison;
Adieu : quelle que soit ta nouvelle retraite,
Mon souvenir te suit, et mon cœur te regrette;
Tant j'admirais en toi ton instinct maternel!
Que dis-je? est-il au monde un être si cruel
Qui n'écoute sa voix! Ce tigre impitoyable
Qui se fait du carnage une joie effroyable,
Sitôt que, moins rebelle aux attraits du plaisir,
A l'amour qu'il repousse il s'est laissé saisir,
Quand l'Hymen étonné d'un tigre a fait un père,
Que l'imprudent chasseur approche son repaire,
Terrible, hérissé, roulant des yeux ardents,
Le monstre ouvre sa gueule et ses terribles dents.

Tantôt vers le chasseur il bondit, il se dresse;
Tantôt vers ses enfants se tourne avec tendresse,
S'en éloigne, y revient, et son œil tour à tour
Ou s'enflamme de rage, ou s'attendrit d'amour.

Même au sein des tourments ce cri de la nature
Des plus vives douleurs étouffe le murmure.
Une mère (et le chien, dont j'ai vanté les mœurs,
De cet effort sublime eut encor les honneurs)
Souffrait sur l'échafaud l'adroite barbarie
Qui cherche dans la mort le secret de la vie.
Soit hasard, soit pitié, soit désir de savoir
De l'amour maternel jusqu'où va le pouvoir,
Ses fils, qui vainement imploraient sa mamelle,
Sur le marbre cruel étaient placés près d'elle.
Ah! qui peut retracer l'aspect attendrissant
D'un tableau que mon cœur admire en frémissant!
Déjà le sang coulait, une main inhumaine
Tenant l'affreux scalpel, errait de veine en veine;
Déjà plus près du cœur déchiré lentement,
Interrogeant des nerfs le dédale fumant,

De saisir leur secret l'impitoyable envie
Promenait la douleur et poursuivait la vie;
Et la victime enfin, condamnée à souffrir,
Joignait l'horreur de vivre à l'horreur de mourir.
Eh bien! quel cœur d'airain n'en verserait des larmes?
A l'aspect de ses fils trouvant encor des charmes,
Elle tournait vers eux ses regards languissants,
Et leur donnait encor des baisers caressants.
Barbares, arrêtez! quelle horrible constance
Peut voir, peut endurer cette horrible souffrance?
Malheur à l'art affreux qui peut à tant de maux
Condamner sans pitié d'innocents animaux,
Et sur eux prolongeant des tortures savantes,
Déchirer de sang-froid leurs entrailles vivantes!
Et pourquoi? pour chercher dans leur sanglant faisceau
Ou la place d'un muscle, ou le jeu d'un vaisseau;
Et sur ces corps sanglants qu'à loisir il compare,
Faire de leurs ressorts une étude barbare.
Ah! le ciel en plaçant la pitié dans son sein,
De l'homme a fait leur maître, et non leur assassin.

Tu le savais, ô toi dont l'ame fut si belle,
Lyonnet, des savants le plus parfait modèle; (11
Ton talent fut sublime, et ton art fut humain.
Que de fois la pitié vint désarmer ta main!
Quand ton œil pénétrant observait sa famille,
Ton cœur se reprochait la mort d'une chenille,
Et de ces vers rongeurs qui dévorent nos bois,
Trois victimes à peine ont péri sous tes doigts.
Ah! puisse être imitée une vertu si rare,
Et qu'un art bienfaisant cesse d'être barbare!

Autrefois, dans Carthage, un roi syracusain, (12
Stipulant en vainqueur les droits du genre humain,
Abolit à jamais ces sanglants sacrifices
Que de ses dieux cruels exigeaient les caprices;
Et moi, plaidant leur cause auprès de mes égaux,
Je stipule aujourd'hui les droits des animaux:
Que dis-je? d'un bon cœur la vertu bienfaisante
Ne peut même souffrir l'assassin d'une plante.
A tout ce qui l'entoure étendant son bonheur,
Le sage s'intéresse au destin d'une fleur:

Dans le bois qu'il planta, dans l'ormeau qui l'ombrage,
Il voit son bienfaiteur, son ami, son ouvrage;
Ainsi, plein des besoins d'un cœur compatissant,
Sur tout ce qui respire et sur tout ce qui sent,
Il verse cet amour dont son cœur surabonde;
La terre alors sourit au monarque du monde,
Le ciel voit le bonheur se répandre en tout lieu,
Et l'homme bienfaisant est l'image de Dieu.

Quels qu'ils soient, Dieu n'a point en des bornes précises
Rangé des animaux les classes indécises;
Mes vers déjà l'ont dit : du règne minéral
Si je veux remonter au règne végétal,
Je vois entr'eux les talcs et leurs lames fibreuses,
L'amiante alongeant ses membranes soyeuses, (1)
Qui, se changeant en fil, donne ce tissu fin,
Triomphant de la flamme et l'émule du lin.
La tendre sensitive, aux yeux surpris du sage,
Semble lier entr'eux par un plus doux passage
La race qui végète et l'empire animé;
Le polype des eaux, prodige renommé,

Dont tantôt je peignais la tige renaissante,
Parut pour réunir l'animal à la plante.
Dans le monde vivant combien d'autres anneaux
Joignent l'hôte des airs, de la terre et des eaux!
Le limaçon, vêtu de sa frêle coquille,
Des poissons écailleux rappelle la famille;
Les lacs ont leurs oiseaux, la mer a ses serpents, (14
Et ses poissons ailés, et ses poissons rampants; (15
Quelques uns, habitants de la terre et de l'onde, (16
Touchent à deux degrès de l'échelle du monde.
De l'autruche, trottant sur ses pieds de chameau, (17
L'aileron emplumé la rejoint à l'oiseau;
De l'écureuil volant la famille douteuse, (18
L'oreillard déployant son aile membraneuse, (19
Joignent le quadrupède avec le peuple ailé:
Ainsi rien n'est tranchant, ainsi rien n'est mêlé;
Ainsi sont réunis sur cette échelle immense
Le degré qui finit et celui qui commence.
L'homme seul est au faîte; et quel être orgueilleux
Oserait approcher du chef-d'œuvre des dieux?

Dans les êtres vivants Dieu défend qu'aucun être
Réunisse à lui seul tous les traits de son maître ;
Mais, sans lui ressembler, de son divin portrait
Des animaux choisis obtinrent quelque trait.
L'un imite sa voix, et l'autre sa figure ;
L'éléphant, pour venger sa grossière structure,
De sa raison sublime obtint quelques rayons :
Là l'auteur du portrait a brisé ses crayons.
En vain nous étalant sa forme presque humaine,
Et sa large poitrine, et sa taille hautaine,
Et ses adroites mains, l'homme inculte des bois (20
Sur nous des animaux revendique les droits ;
Entre l'être mortel et l'ame impérissable,
Dieu lui-même a tracé la ligne ineffaçable.
Des fibres et des nerfs qu'importe le vain jeu ?
Aucun ne touche à l'homme, et l'homme touche à Dieu
Oui, sur quelques vains droits que leur orgueil se fonde,
Tous sont nés les sujets du monarque du monde.
La nature à chacun impose peu de soins ;
Ils ont peu de pensers, ayant peu de besoins :

Les faciles plaisirs, objet de leur envie,
L'impérieux désir de conserver leur vie,
Les mets inapprêtés qui forment leur repas,
Leurs amours passagers, leurs chasses, leurs combats,
Là s'arrête l'instinct. Le moment le décide,
Son action est sûre et son repos stupide;
Les objets désirés sont seuls intéressants;
Sa courte attention s'endort avec les sens;
Il n'a point la pensée indépendante et pure
Qui sait pour elle-même admirer la nature,
Des êtres observez les mutuels rapports,
Interrogez son ame, étudiez son corps.
Pour lui meurent des faits les traces fugitives,
La vie est sans époque, et le temps sans archives,
Le présent sans passé, l'instant sans avenir,
La volupté sans choix, l'amour sans souvenir:
Tels sont les animaux; mais tel n'est point leur maître.
Sujets, abaissez-vous, votre roi va paraître.
Lui seul de la raison suit le divin flambeau,
Sait distinguer le bon, sait admirer le beau;

Lui seul dans l'univers sait, par un art suprême,
Se séparer de lui pour s'observer lui-même;
Aux spectacles pompeux dont ses yeux sont témoins,
S'unit par ses pensers comme par ses besoins;
Par la réflexion accroît sa jouissance;
Il connaît sa faiblesse, et voilà sa puissance.
L'être que Dieu fit nu dut inventer les arts,
Il file ses habits, il bâtit des remparts;
Lui seul au vêtement sait unir la parure,
Joint les besoins du luxe à ceux de la nature,
L'exercice au loisir, le loisir aux travaux.
De ses nouveaux besoins sont nés des arts nouveaux:
Mais ces arts bienfaisants que l'instinct fit éclore,
Dans leur obscur berceau semblaient languir encore:
Enfin, avec des sons et des signes divers,
Le langage parut et changea l'univers,
Et de la brute à l'homme agrandit la distance.
Non que des animaux l'imparfaite éloquence
N'ait ses propres accents et ses expressions,
Signes de ses besoins et de ses passions:

Même son ne rend pas leur joie et leur tristesse ;
Ils ont leur cri de rage et leur cri de tendresse.
Combien d'accents divers du coq, roi de nos cours,
Expriment les désirs, les haines, les amours !
Tantôt, sollicitant la poule rigoureuse,
Il attendrit l'accent de sa voix langoureuse ;
Tantôt, aigre et criard, parle en maître irrité,
Prend le ton caressant de la paternité,
Provoque à haute voix ses émules de gloire ;
Il sonne mon réveil, il chante sa victoire,
Et l'air répète au loin ses éclats triomphants.
La poule qui partage un ver à ses enfants
N'a pas le même cri que la poule éperdue
Dont l'horrible faucon vient de frapper la vue.
Mais ces accents si sûrs, cette foule de tons,
Qui dit tout par les mots, qui rend tout par les sons,
Des objets différents distingue la nuance,
Marque ici leur contraste, et là leur ressemblance,
Peint tantôt fortement, tantôt avec douceur,
Les mouvements divers de l'esprit et du cœur,

Calme les passions ou réveille leurs flammes,
Échange nos pensers, fait commercer nos ames;
L'organe humain lui seul sait les articuler :
D'autres s'exprimeront, l'homme seul sait parler.
C'est peu : son art divin fixe le mot qui vole,
Fait vivre la pensée et grave la parole;
Mille fois reproduite elle vole en tous lieux,
Au défaut de l'oreille elle instruit par les yeux;
Delà des arts sacrés l'immortel héritage;
Un âge s'enrichit des pensers d'un autre âge,
Le temps instruit le temps; médiateurs heureux,
Les signes vont unir tous les peuples entr'eux.
Par eux les nations s'entendent, se répondent,
En un trésor commun leurs trésors se confondent:
Ainsi naît la richesse et la variété;
Et tandis que l'instinct, à sa place arrêté,
Des cités du castor, du palais de l'abeille,
Jamais n'a su changer l'uniforme merveille,
L'homme sait varier les chefs-d'œuvre de l'art,
Mettre à profit l'étude et même le hasard;

Sa main saisit du feu la semence féconde;
Le feu domta le fer, le fer domta le monde.
L'homme lit dans les cieux, il navigue dans l'air,
Il gouverne la foudre, il maîtrise la mer,
Emprisonne les vents, enchaîne la tempête,
Et, roi par la naissance, il l'est par la conquête,
Que dis-je? de lui-même admirable vainqueur,
Ainsi que la nature il subjugue son cœur.
L'animal, sans vertu gardant son innocence,
N'a point de l'avenir la noble conscience;
L'instinct fait sa bonté, la crainte ses remords;
L'homme seul sent le prix de ses nobles efforts,
Sait choisir ce qu'il hait, éviter ce qu'il aime,
Puiser l'amour d'autrui dans l'amour de lui-même;
Lui seul pour être libre il se donne des lois,
S'abstient par volupté, se captive par choix.
Dieu, cette consolante et terrible pensée,
Il l'apporte en naissant dans son ame tracée;
Il l'appelle au secours de son cœur abattu,
Sait mettre un frein au crime, un prix à la vertu,

Et seul, de l'avenir perçant la nuit profonde,
Prévoit, désire, espère, et craint un autre monde.
Mais c'est la mort sur-tout, dont les touchants tableaux
Placent l'homme au-dessus de tous les animaux;
Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène,
Paraît la dignité de la nature humaine.
Dans leur stupide oubli les animaux mourants
Jettent vers le passé des yeux indifférents;
Savent-ils s'ils ont eu des enfants, des ancêtres,
S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres?
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux:
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux.
Pour lui, loin d'une vie en orage féconde,
Quand ce monde finit commence un autre monde;
Et du tombeau qui s'ouvre à sa fragilité,
Part le premier rayon de l'immortalité;
Son ame se ranime, et dans sa conscience
Auprès de la vertu retrouve l'espérance.
De loin il entrevoit le séjour du repos,
De ses parents en pleurs il entend les sanglots;

Il voit, après sa mort, leur troupe désolée
D'un long rang de douleurs border son mausolée.
Au sortir d'une vie, où de maux et de biens
La fortune inégale a tissu ses liens,
Il reprend fil à fil cette trame si chère
Dont la mort va couper la chaîne passagère;
Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,
La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.
Ainsi sur les confins de la nuit sépulcrale,
L'affreuse mort au fond de la coupe fatale,
Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel:
Il touche encor la terre en montant vers le ciel.
Sur sa couche de mort, il vit pour sa famille,
Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,
Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir son sort,
Essaie encor la vie et joue avec la mort;
Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres;
Laisse à tous en mourant le faible à secourir,
L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir;

De ses vieux serviteurs récompense le zèle ;
Jouit des pleurs touchants de l'amitié fidèle,
Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don ;
De ses ennemis même emporte le pardon ;
Et, dans l'embrassement d'une épouse chérie,
Délie et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

DU CHANT HUITIÈME (*).

1) PAGE 238, VERS 3.

Tandis que le lion que son maître nourrit,
Le respecte toujours, et souvent le chérit.

Tout le monde connaît l'histoire d'Androclès; mais on lit toujours avec plaisir le morceau que nous allons transcrire.

Vous connaissez l'horreur des spectacles affreux,
Dont les Romains faisaient le plus doux de leurs jeux.
Ce peuple qui donnait, par un mépris bizarre,
A tout peuple étranger le titre de Barbare,
Ne repaissait ses yeux que des pleurs des mortels,
Et de sang arrosait ses théâtres cruels.
Aux tigres, aux lions livrant des misérables,
Il se divertissait de leurs cris lamentables;
Il exposait aux ours des esclaves tremblants,
Pour en voir disperser tous les membres sanglants.
Le grave sénateur courait à ces supplices,
Et la jeune vestale en faisait ses délices.

(*) Les notes qui sont signées C. appartiennent à M. Cuvier.

Un jour, un criminel entraîné dans ces jeux,
Victime du plaisir d'un peuple furieux,
Par les dents d'un lion tout écumant de rage,
Allait, par son supplice, augmenter le carnage;
Quand le fier animal, sur le pâle captif
Attachant tout à coup un regard attentif,
S'approche, bat ses flancs, témoignage de joie,
Baisse les yeux, se couche, et caresse sa proie.
Tout le cirque étonné fait retentir ses cris;
L'esclave rassuré rappelle ses esprits.
D'un tel évènement chacun cherche la cause;
Lui-même à l'Empereur en ses mots il l'expose:
« Asservi sous le joug d'un esclavage affreux,
« Rebuté des tourments d'un maître rigoureux,
« De sa maison funeste, enfin je pris la fuite;
« Et pour mieux échapper à sa vive poursuite,
« Je cherchai des déserts sablonneux et profonds,
« Asiles fortunés à mes pas vagabonds.
« Prêt à périr de faim dans ces climats sauvages,
« Trop heureux d'éviter mon maître et ses outrages,
« Dans un antre couché, rêvant à ma douleur,
« Je laissais du soleil éteindre la chaleur,
« Lorsque dans ma retraite entre un lion terrible;
« Je crus ma mort certaine à cet aspect horrible;
« Je poussai de grands cris dont tout l'antre tremblait:
« De sa patte offensée un sang noir ruisselait;
« Il me voit, il s'approche en montrant sa blessure;
« Je frémissais d'abord, enfin je me rassure;
« Lui-même se taisant pour ne pas m'effrayer,
« Me présentait sa patte, et semblait me prier;
« Je la prends, je l'essuie, et ma main courageuse
« En arrache aussitôt l'épine dangereuse.
« L'animal fatigué des tourments dont il sort,

« Sa patte entre mes mains, se repose et s'endort.
« Mais après, s'attachant à mon sort misérable,
« Ce lion me devint un ami secourable.
« A la chasse toujours courant dès le matin,
« Il venait avec moi partager son butin.
« Enfin, las de traîner, sans autre compagnie,
« Dans ces sombres déserts une fatale vie,
« Je m'enfuis : insensé ! je courus au trépas.
« Dans ma fuite bientôt surpris par des soldats,
« Mon maître me revoit, et sa prompte justice
« D'un esclave échappé prononça le supplice.
« Sans doute qu'en ce temps le lion enchaîné,
« Comme moi pour ces jeux ici fut amené :
« C'est ce même animal, dont la reconnaissance
« De mon service encor me rend la récompense ;
« C'est lui qui tout à coup, sensible à mes bienfaits,
« A perdu la fureur en revoyant mes traits. »
L'Empereur admira cette amitié nouvelle ;
L'esclave, avec sa grâce, eut ce lion fidèle,
Qui, partout de son maître accompagnant les pas,
De ses chères forêts oublia les appas ;
Et le voyant passer, chacun disait dans Rome :
Le voilà ce lion si favorable à l'homme.

2) PAGE 240, VERS 1.

Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître.

Voilà en peu de mots l'histoire du chien d'Aubry de Montdidier. Cette histoire est trop connue pour

que nous l'insérions ici. Le poëte avait, dans la *Pitié* (chant premier), consacré quelques vers à cet intéressant animal, qui, suivant l'expression de Buffon, « sans avoir la lumière de la pensée, a toute la « chaleur du sentiment. » Pendant la révolution, le chien n'a pas démenti son caractère. Nous pourrions citer plusieurs traits d'attachement extraordinaire du chien pour son maître; mais, par respect pour l'humanité, peut-être ferons-nous mieux de les passer sous silence.

5) PAGE 240, VERS 10.

Homère l'a chanté; rien ne manque à sa gloire :
Et lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent,
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme.

Sous la forme d'un indigent décrépit, courbé sur un bâton, et couvert de honteux lambeaux, Ulysse rentre à Ithaque après vingt ans d'absence. Le berger Eumée, chez lequel il est descendu, ne reconnaît pas son maître; mais ce fidèle serviteur remplit à son égard tous les devoirs de l'hospitalité, et lui sert lui-même de guide. Bientôt ils arrivent au palais de Pénélope.

« Le chien fidèle de l'infortuné Ulysse (Argus « était son nom), couché près de ce lieu, commence « à lever la tête, à dresser les oreilles. Le héros « l'avait jadis élevé lui-même ; mais il n'avait pas « joui de ses soins, entraîné vers Troie par les des- « tins. . . . . . .

« Argus, qui, après le terme de vingt années, a « le bonheur de revoir son maître chéri, n'en jouit « qu'un moment, accomplit sa destinée, et devient « la proie de la noire mort ; à peine a-t-il jeté sur « lui un dernier regard, qu'il expire.

(ODYSSÉE, ch. 17.)

4) PAGE 241, VERS 20.

Comme les Romains et son grave sénat,
Les rats sont gouvernés par la raison d'état ;
Eux-mêmes quelquefois, quand la faim les menace,
Ne pouvant la nourrir, exterminent leur race ;
Et la terrible loi de la nécessité,
D'un peuple trop nombreux soulage leur cité.

« Les rats, dit Buffon, se tuent, se mangent « entre eux, pour peu que la faim les presse ; en « sorte que lorsqu'il y a disette à cause du trop grand « nombre, les plus forts se jettent sur les plus fai- « bles, leur ouvrent la tête, et mangent d'abord la

« cervelle, et ensuite le reste du cadavre; le len-
« -main la guerre recommence, et dure ainsi jusqu'à « la destruction du plus grand nombre; c'est par « cette raison qu'il arrive ordinairement qu'après « avoir été infesté de ces animaux pendant un « temps, ils semblent souvent disparaître tout à « coup et quelquefois pour long-temps. »

Les anciens avaient deux moyens de se défaire des pauvres et des infortunés, l'infanticide et l'esclavage. L'infanticide était autorisé par une loi de Romulus, et confirmé par celle des douze tables.

5) PAGE 242, VERS 17

Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,
Il s'éveille, il s'anime, et redressant la tête,
Provoque la mêlée, insulte à la tempête;
De ses naseaux brûlants il souffle la terreur;
Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur;
On charge; il dit : Allons; se courrouce et s'élance.....

Cette description du cheval est imitée d'un passage de l'Écriture:

Terram ungula fodit, exultat audacter : in occursum pergit armatis, contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipsum sonabit pharetra, vi-

brabit hasta, et clypeus. Fervens et fremens sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit: Vah; procul odoratur bellum, exhortationem ducum, et ululatum exercitûs.

JOB, ch. 39, v. 21.

6) PAGE 243, VERS 12.

Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,
L'âne est son suppléant, et non pas son rival.

« L'âne n'est point un cheval dégénéré; il n'est ni « étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous « les autres animaux, sa famille, son espèce et son « rang; son sang est pur, et quoique sa noblesse « soit moins illustre, elle est tout aussi bonne, « tout aussi ancienne que celle du cheval. »

(BUFFON, *Hist. natur.*)

7) PAGE 246, VERS 1.

Au lion dans le bois, à l'aigle dans son aire,
Qui ne reconnaît pas le même caractère?

Ce rapprochement de l'aigle et du lion n'est pas

un simple jeu de l'imagination du poëte ; voici en quels termes s'exprime Buffon :

« L'aigle a plusieurs convenances physiques et « morales avec le lion : la force, et par consé- « quent l'empire sur les autres oiseaux, comme le « lion sur les quadrupèdes : la magnanimité ; ils dé- « daignent également les petits animaux et méprisent « leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été long- « temps provoqué par les cris importuns de la cor- « neille ou de la pie, que l'aigle se détermine à les « punir de mort ; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien « que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle « qu'il prend lui-même : la tempérance ; il ne mange « presque jamais son gibier en entier, et il laisse, « comme le lion, les débris et les restes aux autres « animaux. Quelqu'affamé qu'il soit, il ne se jette « jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire « comme le lion, habitant d'un désert dont il défend « l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres « oiseaux ; car il est peut-être plus rare de voir deux « paires d'aigles dans la même portion de montagne, « que deux familles de lions dans la même partie « de forêt ; ils se tiennent assez loin les uns des « autres pour que l'espace qu'il se sont départi leur « fournisse une ample subsistance ; ils ne comptent « la valeur et l'étendue de leur royaume que par le « produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux

« étincelants et à peu près de la même couleur que « ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant. « Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont « également ennemis de toute société, également « féroces, également fiers et difficiles à réduire; on « ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout « petits. »

8) PAGE 246, VERS 16.

Combien la liberté, rebelle ou dépendante,
Ouvre encore à mes vers une source abondante!
En vain des animaux se proclamant le roi,
L'homme à tout ce qui vit croit imposer la loi;
Des êtres animés dont l'univers abonde,
Peu vivent avec nous : leur foule vagabonde
Cherche dans les forêts ou dans les antres sourds
Un sort indépendant et de libres amours.

« L'empire de l'homme sur les animaux, dit Buffon, est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire; c'est l'empire de l'esprit sur la matière; c'est non seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables; mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnaître à tout instant l'excellence de son être;

car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux, qu'il leur commande : s'il n'était que le premier du même ordre, les seconds se réuniraient pour lui disputer l'empire; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande; il pense, et dès lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

« Cependant, parmi les animaux, les uns paraissent être plus ou moins familiers, plus ou moins sauvages, plus ou moins doux, plus ou moins féroces : que l'on compare la docilité et la soumission du chien avec la fierté et la férocité du tigre; l'un paraît être l'ami de l'homme, et l'autre son ennemi : son empire sur les animaux n'est donc pas absolu. Combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entr'eux et l'homme l'élément qu'ils habitent ! Combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse ! Et enfin, combien y en a-t-il qui, loin de reconnaître leur souverain, l'attaquent à force ouverte; sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piqûres; de ces serpents, dont la morsure porte le poison et la mort, et de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal et le bien, et faire sentir à l'homme combien, depuis sa chute, il est peu respecté. »

9) PAGE 251, VERS 7.

Le faucon obéit à notre art meurtrier....

La chasse à l'oiseau, l'un des exercices les plus inutiles, est un de ceux où il a fallu de la part de l'homme le plus d'industrie et de patience. Rendre notre esclave, assujétir à nos ordres celui de tous les êtres qui semblait le plus indépendant de nous, faire revenir au moindre signe l'oiseau qui vole le mieux, et à qui sa force et ses armes donnent tous les moyens de se procurer à chaque instant une subsistance abondante! tel était le problème. On y parvient en faisant veiller et jeûner le faucon, en lui couvrant les yeux, et ne lui rendant le jour que lorsqu'on lui montre l'appât, en lui vidant l'estomac pour augmenter sa faim, en lui plongeant la tête dans l'eau quand il est trop revêche. On peut voir dans les ouvrages de fauconnerie la suite de tous ces procédés; leur succès est tel qu'un bon fauconnier doit avoir dressé son oiseau en un mois. Cᵉ

10) PAGE 252, VERS 15.

Une bourse, d'un fil plus délicat encor
Renferme de ses œufs le précieux trésor.

Une petite araignée noire, commune dans les jardins,

porte ses œufs dans un sac de soie attaché sous son ventre ; elle les défend avec courage ; et quand on les a détachés, elle s'empresse de les reprendre et de les fixer de nouveau. C.

11) PAGE 256, VERS 2.

Lyonnet! des savants le plus parfait modèle,
Ton talent fut sublime et ton art fut humain.

Le traité anatomique de la chenille du bois de saule, par Lyonnet, est à la fois le chef-d'œuvre de l'anatomie et de la gravure ; mais c'est surtout celui de la patience, et il n'y a point de livre plus propre à nous faire admirer la prodigieuse complication des ressorts qui animent des êtres organisés. Cet insecte, dont l'existence est à peine connue du vulgaire, a pour ses mouvements plus de quatre mille muscles, et un nombre peut-être double de rameaux reconnaissables de nerfs pour ses sensations et de trachées pour sa respiration ; le tout sans préjudice des viscères propres à digérer et à filer, ainsi que de ses nombreux organes extérieurs ; l'imagination s'effraie quand on songe que le moindre insecte, le moindre ver jouit d'une organisation au moins aussi développée, et que les naturalistes ont déjà compté plus de vingt mille espèces de ces petits êtres dont aucun ne ressemble complètement à l'autre.

Lyonnet, qui a mis dix années à faire son livre et à en graver les admirables planches, prend soin d'assurer ses lecteurs qu'il n'a eu qu'un très petit nombre d'individus à faire périr pour ses observations. C.

12) PAGE 256, VERS 11.

Autrefois, dans Carthage, un roi syracusain,
Stipulant en vainqueur les droits du genre humain,
Abolit à jamais ces sanglants sacrifices,
Que de ses dieux cruels exigeaient les caprices.

Gelon, roi de Syracuse, ayant contraint par ses victoires les Carthaginois à conclure la paix, leur imposa, pour principale condition, de renoncer aux sacrifices humains. C.

13) PAGE 257, VERS 14.

Si je veux remonter au règne végétal,
Je vois entr'eux les talcs et leurs lames fibreuses,
L'amiante alongeant ses membranes soyeuses,
Qui, se changeant en fil, donne ce tissu fin,
Triomphant de la flamme et l'émule du lin.

Bonnet, qui a beaucoup insisté sur les nuances et les rapports par lesquels les êtres naturels sont liés en une sorte de grande chaîne, a présenté les minéraux lamelleux et fibreux, comme ressemblants, à quelques égards,

aux corps organisés, et comme formant le chaînon qui unit le règne minéral au règne végétal.

Le *talc* est une pierre composée de feuillets minces et souvent transparents; l'*amiante*, au contraire, se forme de filets flexibles, et quelquefois susceptibles d'être filés. La toile qu'on en fait résiste à la flamme. On la passe au feu pour la blanchir. C.

14) PAGE 258, VERS 7.

Les lacs ont leurs oiseaux, la mer a ses serpents.

Les serpents d'eau, ou hydrophides, sont communs dans la mer des Indes; on les reconnaît à leur queue comprimée, et on les rencontre souvent à de très grandes distances des terres. Il ne faut pas les confondre avec ce prétendu serpent de mer, qui appartient au genre de l'anguille, et dont la grandeur a été ridiculement exagérée par Pontoppidan et par d'autres écrivains du Nord.

C.

15) PAGE 258, VERS 8.

Et ses poissons ailés, et ses poissons rampants.

Des poissons de divers genres, tels que des *trigles*, des *exocets*, des *scorpènes*, ont les nageoires pectorales

assez étendues pour se soutenir sur elles en l'air pendant quelques moments comme sur des parachutes.

D'autres poissons, tels que les raies, les turbots, etc. manquant de vessie aérienne, ont de la peine à s'élever dans l'eau et restent presque toujours au fond ou même dans la vase. C

16) PAGE 258, VERS 9.

> Quelques uns, habitants de la terre et de l'onde,
> Touchent à deux degrés de l'échelle du monde. . .

Les phoques, et autres animaux aériens qui passent la plus grande partie de leur vie dans l'eau, ont reçu depuis long-temps le nom d'*amphibies*, comme s'ils jouissaient à volonté de la vie de poissons et de celle de quadrupèdes; mais ils ne respirent point l'eau à la manière des poissons, et ne peuvent y plonger que pendant quelques minutes. C.

17) PAGE 258, VERS 11.

> De l'autruche, trottant sur ses pieds de chameau,
> L'aileron emplumé la rejoint à l'oiseau.

L'autruche, le casoar, le touyou, sont de véritables oiseaux conformés en tout comme le reste de leur classe;

mais dont l'aile est seulement trop courte pour soutenir leur poids. C.

18) PAGE 258, VERS 13.

De l'écureuil volant la famille douteuse.

Les polatouches, ou écureuils volants, dont on trouve une espèce en Russie, une autre en Canada, et une troisième, beaucoup plus grande, aux Indes orientales, ont la peau des flancs prolongée entre leurs jambes de devant et celles de derrière, et formant une large surface qui les soutient dans l'air et leur permet de s'élancer très loin d'un arbre à l'autre. C'est là tout leur vol. C.

19) PAGE 258, VERS 14.

L'oreillard déployant son aile membraneuse.....

L'oreillard est une petite chauve-souris de notre pays, ainsi nommée parce que ses oreilles sont aussi grandes que tout son corps.

Les chauve-souris sont de vrais quadrupèdes, à bouche armée de dents et garnie de lèvres, à corps couvert de poils, produisant des petits vivants et les nourrissant du lait de leurs mamelles. Seulement leurs bras et leurs

doigts sont excessivement alongés, et une membrane fine, occupant les intervalles des doigts et s'étendant jusqu'aux pieds et aux côtés de la queue, remplit les fonctions de véritables ailes, et leur permet de voler presque comme des oiseaux. C.

20) PAGE 259, VERS 11.

En vain, nous étalant sa forme presque humaine,
Et sa large poitrine, et sa taille hautaine,
Et ses adroites mains, l'homme inculte des bois,
Sur nous des animaux revendique les droits.

On a en effet ridiculement exagéré la ressemblance de l'*orang-outang* avec nous; et quoiqu'un écrivain moderne soit allé jusqu'à dire que l'homme est un orang-outang dégénéré, la vérité est que le célèbre orang-outang de Bornéo, le singe qui s'approche le plus de l'homme, n'atteint qu'à trois ou quatre pieds de haut, est incapable de marcher debout sans l'aide d'un bâton, se traîne même à quatre pieds plutôt qu'il n'y marche, et ne jouit de quelque agilité que lorsqu'il grimpe aux arbres. Sa physionomie rappelle un peu celle du nègre quand on le voit de face, mais de profil la saillie de son museau décèle bien vite la brute. La longueur démesurée de ses bras lui donne un air hideux d'araignée, et quoique ses mouvements aient quelque chose de moins

brusque, de moins pétulant que ceux des autres singes, que son naturel soit plus doux, plus aimant, plus docile, il ne paraît pas qu'il soit de beaucoup supérieur au chien par son intelligence; mais sa conformation donnera toujours à ses actions et à ses gestes une ressemblance avec les nôtres, faite pour frapper le vulgaire. C.

FIN.




YA 06232
Digitized by Google

